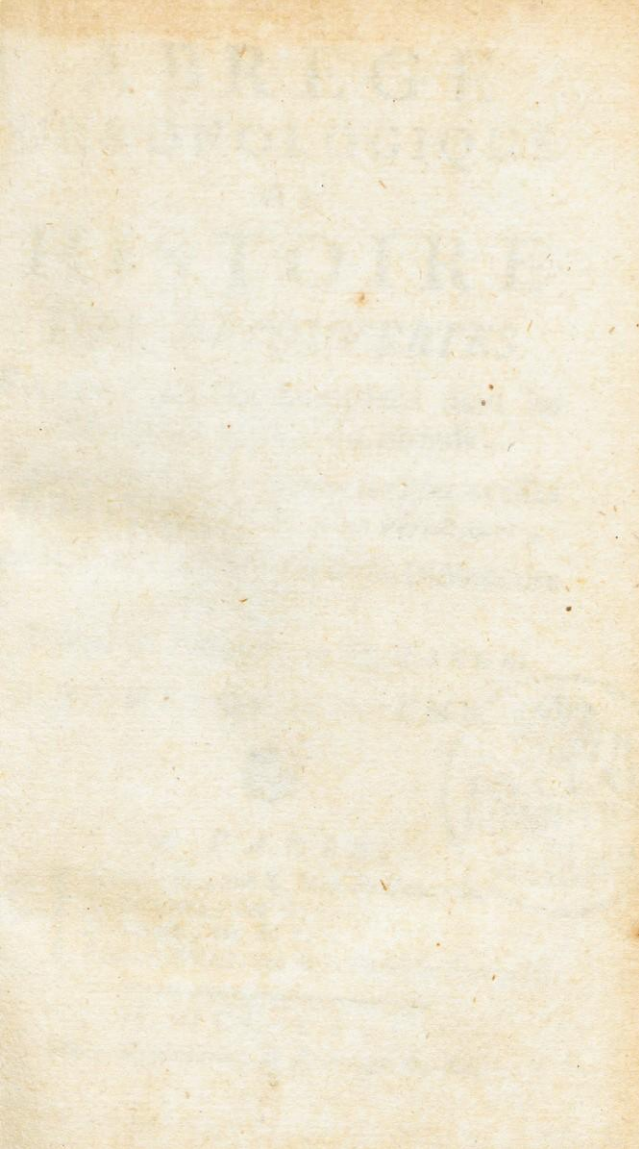


2741. I. G. g. 1. A.



ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

OU

HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les
différentes parties du Monde ,

*EXTRAIT des Relations les plus exactes
& des Voyageurs les plus véridiques ,*

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire
Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez {
SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Française.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



ABRÉGÉ
CHRONOLOGIQUE
ou
HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES

faites par les Européens dans les
différentes parties du Monde,
Extraict des Relations les plus exactes
& des Voyages les plus véritables,
M. Jean Barrow, Auteur du Dictionnaire
Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. Targem.

TOME QUATRIÈME



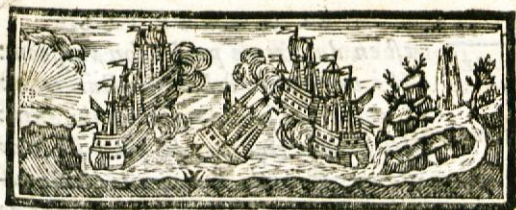
A PARIS,

SAILLANT, rue St. Jean de Beauvais,
DELOMME, rue du Poin.
DESSANT, rue du Poin.
RANGOUEN, rue de la Comédie Française.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

*Faites par les Européens dans les
différentes parties du monde.*

Suite des Découvertes
DE SIR FRANÇOIS DRAKE.

CHAPITRE V.

*Le Roi de Ternate invite Drake à de-
scendre, & lui fait une visite à bord :
Ils se traitent mutuellement avec ma-
gnificence : Il est aussi visité par un
voyageur Chinois : Isle que les vers
luisants rendent lumineuse : Descrip-
tion des écrevisses de terre : Drake*

Tom. IV.

A

— D R A K E ,
Chap. V.

An. 1579.

*est en danger de perdre son vaisseau :
Il jette l'ancre à l'isle de Baratena :
Caractere & ingénuité des habitants :
Il est bien reçu par les cinq Rois de
Java : Grande unanimité des peu-
ples de cette isle : Façon curieuse de
faire bouillir le ris , & de traiter les
maladies secrettes : Il double le Cap
de Bonne-Espérance : Fait de l'eau
à Sierra Leona , & arrive à Ply-
mouth.*

Drake arri-
ve aux Mo-
lucques. Ré-
ception favo-
rable du Roi
de Ternate.

LE 24 de Novembre les Anglois arriverent aux Molucques, leur dessein étoit d'aller à Tydore ; mais ils en furent détournés par le Viceroy de Ternate, qui vint hardiment à bord pour leur dire, que le Roi de cette isle vouloit commercer librement & cordialement avec eux, & devenir leur ami, pourvu qu'ils n'allassent point à Tydore, parce que les Portugais y habitoient ; qu'il les haïssoit excessivement, & qu'il ne pouvoit se résoudre à avoir aucun commerce avec ceux qui entretenoient quelque liaison avec eux. Cette déclaration fit changer à l'Amiral sa premiere résolution, & le détermina à s'arrêter à Ternate : il envoya un manteau de

velours en présent au Roi, en le faisant assurer qu'il venoit avec des intentions pacifiques, sans autre dessein que de se procurer des provisions, & quelques commodités en échange pour des marchandises.

DRAKE,
Chap. V.

AN. 1579.

En réponse à ce message, le Roi le fit assurer qu'il lui procureroit tout ce qui lui seroit nécessaire: il lui envoya son cachet par un député particulier, en lui faisant dire solennellement, que non-seulement il étoit disposé à lui rendre service en toute chose, mais même à soumettre son Royaume & sa Couronne à ses ordres, & à ceux de son Souverain, le prévenant en même-temps qu'il avoit dessein de lui faire une visite à bord.

Conformément à cette déclaration, on vit bientôt paroître quatre grands canots, avec quatre-vingt rameurs de chaque côté, placés sous des galeries bien pratiquées: à côté d'eux étoit un rang de soldats qui paroissoient bien disciplinés, & ensuite un autre rang de valets habillés de blanc, qui accompagnoient quelques-uns des Seigneurs les plus qualifiés de la Cour, vêtus de linon

DRAKE,
Chap. V.

An. 1579.

blanc, ou de toile de coton : ils rem-
plissoient tout l'intérieur de chaque
canot, qui étoit couvert de la proue
à la poupe avec des nattes très fines &
parfumées, pour le garantir de l'ardeur
du Soleil, & chacun y étoit placé sui-
vant son rang. Ils étoient tous bien
fournis de munitions de guerre, &
les soldats avoient de toutes sortes
d'armes, tant offensives que défen-
sives.

Ils s'avancerent à force de rames
en grand ordre jusqu'auprès de l'A-
miral, que chaque canot salua à son
tour, & ils lui dirent qu'ils étoient
envoyés par le Roi pour le condui-
re dans une rade sûre.

Après cette espee de parade, le
Roi qui étoit grand & bien fait pa-
rut lui-même, accompagné de six
hommes avancés en âge, d'un as-
pect grave & réservé : l'Amiral lui
fit quelques beaux présents : il fut
très satisfait d'entendre la musique
du vaisseau, & à son départ marqua
son contentement de la façon dont
les Anglois l'avoient reçu. Il leur pro-
mit de revenir le lendemain, & de
leur envoyer toutes les provisions
dont ils pourroient avoir besoin. Il

tint exactement cette dernière promesse, & le même soir ils reçurent une grande quantité de poules, de clous de girofles, de ris, de sucre liquide, de plantain (a), & de fago, végétal, qui se fond dans la bouche comme du sucre, mais dont le goût a quelque acreté: cependant on le met dans des barils, où il se peut conserver huit ou dix ans.

DRAKE,

Chap. V.

An. 1579.

Le lendemain le Roi envoya son frère à bord, prier l'Amiral de le dispenser de lui faire une visite pour ce jour, & l'inviter à descendre lui-même à terre, pendant que le député resteroit sur le vaisseau pour servir d'ôtage. Drake ne crut pas devoir accepter l'invitation: il envoya quelques personnes de sa suite avec le frère du Roi, & garda son ami le Viceroy pour sûreté de leur retour.

Ils furent reçus sur le rivage par un autre frère du Roi, & par plusieurs des principaux de la Noblesse, qui les conduisirent avec grande solennité à la Cour, où ils trouverent environ mille personnes assemblées

(a) Le Plantain des Indes est un arbre qui porte un fruit très nourissant. *Dictionnaire de Johnson.*

DRAKE,
Chap. V.

Ann. 1579.

pour les recevoir. Il y en avoit soixante qui formoient le Conseil du Monarque, & dont la vue imprimoit le respect; ils y virent aussi quatre envoyés Turcs habillés d'écarlate, chargés de régler les conditions du commerce entre les Cours de Constantinople & de Ternate.

Le Roi parut bientôt dans la salle d'Audience avec une large robe d'étoffe d'or, qui pendoit de ses épaules, des anneaux d'or attachés en forme d'ornement en différents endroits de ses cheveux: une chaîne de même métal autour de son col, & quelques joyaux de prix à ses doigts. Il avoit les jambes nues, & des fouliers ou pabouches du plus beau cordouan: sa garde étoit composée de douze hommes armés de lances, qu'ils tenoient la pointe renversée, & sur sa tête on portoit un magnifique dais, richement brodé en or. A la droite de son siège étoit toujours un page avec un éventail attaché à un bâton de trois pieds de long, bien orné de saphirs, pour diminuer la chaleur occasionnée par la quantité de personnes qui étoient présentes, & par l'ardeur du Soleil.

Il reçut avec beaucoup d'égard les Envoyés de l'Amiral, écouta leur message, leur répondit très gracieusement, & envoya une personne de son Conseil pour les conduire à leur vaisseau.

DRAKE,
Chap. V.

An. 1579.

Le Roi de Ternate est un Monarque très puissant, qui a sous sa domination soixante & dix isles, grandes & petites: ce Prince suit la religion de Mahomet, de même que ses Sujets.

Pendant le séjour que l'Amiral fit en cet endroit, il fut visité par un Seigneur bien accompagné, & habillé à la maniere d'Europe: c'étoit un Prince du sang Royal de la Chine: mais qui sur le soupçon de quelques crimes d'Etat avoit été exilé pour un certain nombre d'années, durant lesquelles il avoit résolu de voyager, dans l'espérance de retirer par ce moyen quelque avantage de son infortune. Il parut un homme de très bon sens, d'un grand jugement, d'une mémoire excellente, d'une conversation fort agréable, par l'ordre qu'il savoit mettre en parlant des différentes choses qu'il avoit vues. Il fut très satisfait de la reception que

Il est visité
par un Prince
Chinois.

DRAKE,
Chap. V.
An. 1579.

lui fit l'Amiral, & n'oublia rien pour l'engager de relacher à la Chine : mais ce fut inutilement, parce que Drake ayant réussi dans ce qui l'avoit d'abord déterminé à entreprendre son voyage, toutes ses pensées ne tendoient plus qu'à retourner en Angleterre.

Il arrive
aux Célèbes,
où il est en
danger de pé-
rir.

Après avoir terminé toutes ses affaires à Ternate, l'Amiral mit à la voile le 9 de Novembre, & le 14 du même mois il jeta l'ancre dans une petite Isle au Sud des Célèbes. Il choisit cet endroit, non-seulement parce qu'il lui parut convenable, mais encore parce qu'il étoit inhabité : il y fit dresser des forges pour les ouvrages de fer, & il fut obligé d'y employer du charbon de bois, parce que tout celui de terre étoit consommé. Cette Isle est couverte d'arbres qui ressemblent beaucoup à notre Génêt, & il y a un si grand nombre de vers de terre que pendant la nuit chaque branche semble être parsemée d'étoiles. On y trouve aussi de très grosses Chauves-souris d'une espèce qui vole très légèrement, avec des Ecrévisses de terre d'une grosseur si prodigieuse qu'une seule peut aisément rassasier

quatre hommes. Elles ont un goût excellent : font un très bon restaurant, & elles se font des trous dans la terre comme les Lapins.

DRAKE,
Chap. V.
An. 1579.

Cette Isle fournit aux Anglois tout ce qu'ils purent désirer, à l'exception de l'eau qu'ils furent obligés d'aller chercher dans une autre un peu plus loin du côté du Midi. Après y être demeurés vingt-six jours, ils en partirent avec un vent peu favorable, & se trouvant embarrassés entre plusieurs Isles, ils jugerent qu'il leur seroit très difficile de sortir des Célèbes. Ils furent obligés à cause du vent qui les traversoit de changer leur cours de l'Ouest au Sud, ce qui fut bien près de leur devenir fatal, car le 9 de Janvier 1580 ils touchèrent sur un roc où ils demeurèrent attachés pendant seize heures : enfin après avoir soulagé le vaisseau de huit pieces de canon, de trois tonneaux de cloux de Girofle, & de quelques provisions, ils furent heureusement enlevés par un coup de vent favorable.

An. 1580.

Le 8 de Février, après avoir encore beaucoup souffert des vents contraires & des bas-fonds, ils jetterent l'ancre dans l'Isle de Baratene, où ils

DRAKE,

Chap. V.

An. 1580.

trouverent une grande abondance de toutes sortes de provisions, des épices, excellentes, des limons, des oranges, des cocos, du plantain, du fago, & d'un fruit, à peu près de la grosseur d'une baie de laurier, qu'on fait bouillir & qui devient très doux & très agréable. Cette Isle produit aussi du soufre, du cuivre, de l'argent & de l'or, que les naturels du pays ont l'art de façonner de différentes manières.

Il arrive à
Java.

Ces peuples n'ont rien de barbare, au contraire, leur humanité, leur douceur & leur bonne foi les rendent d'un commerce très agréable. Ils sont affables aux étrangers, & trafiquent avec une exactitude & une droiture qui devoit faire honte aux Chrétiens. Les hommes ne couvrent que leur tête, & ce que la pudeur ordonne de cacher, avec des toiles qui sont précieuses en ce pays. Les femmes portent une espèce de jupon, qui leur descend depuis la ceinture jusqu'aux pieds, & leurs bras sont chargés de huit ou dix bracelets en même temps, d'os, de cuivre, ou de corne, qui pèsent bien chacun deux onces. Les Anglois passerent de cette Isle à la

grande Java où ils arriverent le 9 de Mars : ils y furent reçus avec beaucoup d'affabilité par les cinq Rois qui y gouvernoient, dont quatre vinrent ensemble à bord du vaisseau, & d'autres fois deux ou trois en même temps. Ils étoient généreux, sans soupçons, & aimoient à se communiquer. Ils offroient librement aux étrangers des compagnes pour partager leur lit, vivoient gayement ensemble, & paroissoient ignorer totalement les disputes & les dissensions domestiques.

Ils étoient armés d'épées, de boucliers, & de poignards qu'ils savent très bien tremper : ils étoient passionnés pour les habillements colorés, soit verts, soit rouges, soit d'autres couleurs. Ils portoient un turban autour de la tête presque semblable à ceux des Turcs, & autour des reins un habillement de soye de couleur, qui traînoit à terre. Ils mettoient leur riz dans un vaisseau de terre percé de plusieurs trous, de forme conique, ouvert à la baze qu'on posoit dans un vase plein d'eau, lequel se mettoit sur le feu : comme il n'entroit que peu d'eau par les ouvertures, le riz en s'enflant prenoit une consis-

DRAKE,
Chap. V.
An. 1580.

tance solide, dont ils faisoient différens plats, en l'affaisonnant avec du beurre, de l'huile, des épices, du sucre, ou d'autres ingrédiens, dont le goût leur étoit agréable.

Les maladies honteuses y étoient fort communes, & ils les guériffoient en s'exposant le corps pendant quelques heures à la chaleur du soleil assés ardente pour leur enlever la peau: par cette opération leurs pores devenoient assés ouverts pour que les particules venimeuses s'échappassent par une transpiration naturelle.

Tous les Rois de cette Isle vivoient dans la plus parfaite unanimité: ils parurent très contents de la conduite de l'Amiral: marquerent la plus grande satisfaction à entendre la musique angloise, & lui fournirent abondamment toutes les provisions qui lui furent nécessaires. Par reconnoissance il leur fit présent de quelques riches étoffes de foye, qu'ils regarderent comme étant d'un prix inestimable.

Il double le
Cap de Bon-
ne-Espérance.

Après avoir nettoyé le vaisseau de toutes les immondices qui avoient pu s'y amasser pendant un aussi long voyage, & en avoir renouvelé le fonds, les Anglois mirent à la voile

le 26 de Mars pour le Cap de Bonne-
 Espérance, qu'ils doublerent le 18
 de Juin, aussi près de terre qu'il leur
 fût possible. Le peu d'obstacles qu'ils
 avoient rencontrés dans cette partie
 de leur voyage, les convainquit que
 les Portugais avoient exagéré de beau-
 coup les difficultés de cette traversée,
 & tous les dangers dont ils disoient
 qu'elle étoit accompagnée.

DRAKE;
 Chap. V.
 An. 1580.

Le 22 de Juillet ils arriverent à
 Sierra-Leona, où ils demeurèrent
 deux jours à faire de l'eau: ils y trou-
 verent un grand rafraichissement dans
 les limons & les huîtres qu'on trouve
 attachées aux arbres, où elles se nou-
 rissent & se multiplient. (b)

Il arrive en
 Angleterre.

Le 26 d'Août ils furent à la vue des
 Canaries, qu'ils passerent sans s'y ar-
 rêter parce qu'ils étoient suffisamment
 munis de toutes les provisions néces-
 saires pour le reste de leur voyage:
 enfin ils arriverent à Plymouth le
 lundi 26 de Septembre 1580: mais

(b) Ces arbres sont près de la mer, &
 leurs branches en atteignent la surface; on
 en trouve également qui sont chargés d'huî-
 tres dans la nouvelle France, comme on le
 peut voir dans l'Histoire de ce pays, en
 quatre Volumes in-douze.

DRAKE,

Chap. V.

An. 1588.

suivant leur calcul ils n'étoient encore qu'au dimanche, ayant perdu un jour dans leur journal, le voyage entier fut de deux ans, dix mois & quelques jours. (c)

(c) Ce jour que les Anglois crurent avoir perdu n'étoit point une erreur du Journal, mais une suite nécessaire du cours qu'ils avoient fait en parcourant tous les degrés de longitude de l'Est à l'Ouest. La plus légère connoissance de la Géographie physique suffit pour comprendre qu'en avançant toujours à l'Ouest on perd 15 minutes de temps à chaque degré qu'on parcourt, ce qui fait 24 heures pour les 360 degrés : le contraire arriveroit si l'on faisoit route en allant toujours à l'Orient.



CHAPITRE VI.

Remarques sur le voyage de Drake autour du monde : La Reine Elisabeth dîne à bord de son vaisseau & le fait Chevalier : On fait un fauteuil des débris de ce vaisseau : Drake est envoyé avec vingt-cinq navires contre les Espagnols : Il pille Vigo : Il fait une entreprise sur l'Isle de Fer, pille S. Jago, & ravage tout le pays, pour venger la mort de M. Hawkins : Il fait voile pour les Indes occidentales : Il perd beaucoup de ses gens par les maladies : Il fait rafraîchir son monde à Saint-Christophe, se rend à la Dominique, qu'il prend d'assaut, & rançonne la ville : Il surprend Carthagene, & brûle plusieurs Etablissements espagnols : Il touche à la Virginie, & arrive à Portsmouth richement chargé : Il défait la Flotte espagnole, en faisant usage des brûlots : Abregé de son expédition en Portugal : Dernier voyage de Drake aux Indes occidentales : Il fait une descente à Rio-de-la-Hacha, & brû-

DRAKE,
Chap. VI.
An. 1581.

le Nombre-de-Dios : Expéditions infructueuses contre Panama : Mort de François Drake : Son corps est jetté dans la mer : Coup d'œil sur son caractère, & description de sa personne.

Remarques
sur le voyage
de Drake.

AUCUN sujet n'a jamais reçu plus d'applaudissements, & plus de marques d'honneur pour ses exploits qu'il en fût accordé à François Drake pour ce voyage : en effet s'il est vrai que les découvertes qui tendent à l'avantage du commerce méritent la reconnaissance d'une nation qui en fait son objet principal, aucun homme n'a mérité de plus grands éloges que celui qui a procuré à l'Angleterre la gloire d'avoir eu un Navigateur, qui le premier a fait le tour du monde : qui par sa valeur a fait respecter les Anglois ; qui les a fait chérir par son humanité, & qui par sa magnificence les a fait révéler & admirer dans tous les pays où il a eu quelque accès. La découverte & la prise de possession du pays qu'il a nommé Nouvelle-Albion fut de la plus grande importance pour la nation Britannique, puisque les Espagnols suivant leurs propres principes, ne peuvent contester

aux Anglois la légitimité des droits qu'ils y ont acquis.

DRAKE.
Chap. VI.

An. 1581.

Le 4 d'Avril 1581, la Reine Elisabeth fut traitée magnifiquement par Sir François Drake à bord de son vaisseau à Deptford, & en même temps Elle l'honora de la dignité de Chevalier. Plus de deux cents per-

Il reçoit la
Reine Elisa-
beth sur son
vaisseau.

sonnes tomberent ce même jour dans la Tamise par la chute d'un pont de planches, qu'on avoit construit du rivage au vaisseau pour le passage de la Reine, sans qu'il y eût un seul homme de blessé ou de noyé. On conserva ce même vaisseau à Deptford pendant plusieurs années, & quand il fut totalement caduc, on fit de ses débris un fauteuil, qu'on envoya en présent à l'Université d'Oxford, où on le conserve encore avec vénération.

En 1585 la Cour résolut de faire une expédition contre les Indes occidentales espagnoles, & l'on en chargea François Drake, avec le titre

Il est chargé
d'une expédi-
tion contre
les Espagnols.

An. 1585.

d'Amiral & de Commandant en chef tant par mer que par terre. Il partit de Plymouth avec vingt-cinq vaisseaux le 12 de Septembre: pilla Vigo où les Anglois firent un butin immense, particulièrement dans l'Eglise Cathédra-

DRAKE,
Chap. VI.

An. 1585

le, d'où ils enleverent une grande Croix d'argent relevée en bosse & dorée, après quoi ils continuerent leur cours jusqu'à l'Isle de Palma. Leur intention étoit de s'y rafraîchir : mais comme l'entrée en étoit très dange-reuse & qu'on avoit placé du canon de façon à pouvoir beaucoup incommoder leurs barques & leurs pinasses, ils ne s'y arrêterent point. Ils espéroient plus de succès à l'Isle de Fer, & y débarquerent mille hommes sous le couvert d'une hauteur qui les cachoit : cependant il eurent ordre le lendemain de se rembarquer, parce qu'on rencontra un matelot Anglois, qui avoit été laissé par hazard dans cette Isle, & qui les assura qu'elle étoit si peu fertile que les habitants y mourroient presque de faim,

Il brûle
Saint-Jago.

Ils firent voile pour Saint-Jago, & le 16 ils jetterent l'ancre devant la ville qu'ils trouverent entierement abandonnée. On n'y avoit rien laissé qui eût quelque valeur, exepté du vin, des olives, & quelques provisions, que les habitans n'avoient pas eu le temps d'emporter. L'armée de terre y demeura plusieurs jours, & le 24 elle marcha à San-Domingo,

ville considérable dans les terres, mais que le Gouverneur, l'Evêque & tous les habitants avoient abandonnée, & où les Anglois trouverent très peu de butin. Le 26 l'Amiral fit rembarquer ses troupes, après avoir brûlé la ville de Saint-Jago, & détruit ou ravagé tout le pays des environs, à cause de la cruauté des habitants, qui cinq ans auparavant avoient tué en trahison M. William Hawkins de Plimouth & ses gens, après avoir commencé à traiter avec eux. Il vengea encore en cette occasion la barbarie qu'ils avoient fait paroître envers un mouffe de la flotte qui s'étoit écarté de ses camarades & étoit tombé entre les mains des Espagnols. On prétend qu'ils lui couperent la tête, lui arracherent le cœur, le démembrerent piece à piece, & exposèrent son corps ainsi partagé à la voracité des bêtes féroces & des oiseaux de proie.

Les Anglois poursuivirent leur cours aux Indes occidentales, & perdirent en route un grand nombre de leurs gens par des fièvres ardentes qui se répandirent parmi eux. En dix-huit jours ils arriverent à la Dominique, où ils firent provision d'eau, de

DRAKE,
Chap. VI.

An. 1585.

pain de cassave, & de tabac : ils donnerent en retour aux habitants des bagatelles de verre, & des grains d'émail colorés, dont ils furent très satisfaits. Ces peuples ont beaucoup de penchant à la trahison & haïssent excessivement les Espagnols.

Il prend &
rançonne S.
Domingue.

Drake & ses gens passèrent les fêtes de Noël à Saint-Christophe, qui étoit alors inhabitée ; ils y nettoyerent leurs vaisseaux, & y rafraichirent leurs malades. Ensuite ils dirigerent leur cours à Saint-Domingue, ville très riche de l'Isle espagnole, & l'une des places les plus considérables de tout le pays. On débarqua à neuf ou dix milles de distance un corps de troupes, qui s'en empara d'emblée : elle demeura plus d'un mois en la possession des Anglois, après quoi les Espagnols la racheterent par une rançon de vingt-cinq mille ducats.

Il en fait de
même à Car-
thagène.

An. 1586.

En partant de Saint-Domingue ils firent voile pour Carthagene, dont le port est excellent & très bien fortifié. Ils s'en emparerent après une vigoureuse résistance, & la rendirent pour une rançon de cent dix mille ducats. Le dessein de Drake étoit de gagner Nombre-de-Dios, pour se ren-

dre par terre à Panama : mais les maladies qui étendoient de plus en plus leurs ravages dans ses troupes rendirent ce grand projet impraticable , & il fut obligé de reprendre la route d'Angleterre. Il fit démolir en chemin le Fort Saint-Jean , & brûler deux villes espagnoles , nommées Saint-Augustin & Sainte-Hélène , sur la côte de la Floride : il toucha ensuite à la Virginie , & prit sur ses vaisseaux une Colonie angloise , qui avoit été laissée dans ce pays l'année précédente par Sir Walter Raleigh , sous le commandement de M. Lane. On prétend qu'ils furent les premiers qui introduisirent en Angleterre l'usage du tabac , qui a donné depuis une si forte augmentation aux revenus de la Couronne. La flotte arriva à Portsmouth le 28 de Juillet 1586 , après avoir été un peu plus de dix mois en mer. On dit que les intéressés retirèrent net quarante mille livres sterling de ce voyage , & que les moindres hommes de la flotte eurent pour leur part six livres sterling du produit des prises. On en rapporta aussi plus de deux cents pieces de canon de bronze , & quarante de fer. On perdit par les maladies & par

DRAKE,
Chap. VI.

An 1586,

DRAKE,
Chap. VI.

An. 1586.

les accidents huit Capitaines, quatre Lieutenants, huit Gentilhommes, & en tout sept cens cinquante hommes.

Quoiqu'en suivant le plan de cet ouvrage, on ne puisse exiger de nous autre chose que le récit des découvertes faites par les plus illustres voyageurs, & des actions des plus célèbres aventuriers; cependant nous croyons que ce seroit manquer à satisfaire la curiosité du Lecteur, & faire injure à la mémoire d'un homme que les anciens Romains auroient mis au nombre des demi-dieux, si nous omettions de parler de l'action glorieuse où Drake défit la flotte que les Espagnols avoient équipée, dans la vue de détruire totalement la Nation angloise.

Il détruit
une flotte de
convoi dans
le port de Ca-
dix.

An. 1587.

En 1587, l'Amiral Drake fit voile pour Cadix, & il entra dans le port de cette ville le 19 d'Avril avant le lever du soleil. Avant la nuit il se rendit maître de trente-huit vaisseaux qui étoient dans ce port pour aider à transporter les provisions & les munitions nécessaires à la grande flotte. Il y en avoit vingt de Hollandois, dont plusieurs avoient une charge considérable, & il en détruisit ou brûla la plus grande partie. Il fit voile en-

fuît à la rivière de Lisbonne, où il causa aussi beaucoup de dommage : & à son retour il fit une très riche prise, d'un vaisseau nommé le Saint-Philippe, qu'on prétend être la première caraque qui ait été amenée en Angleterre. Ce coup servit en grande partie à abattre le courage des Espagnols, malgré les forces incroyables qu'ils avoient sur pied.

DRAKE,
Chap. VI.
An. 1587.

L'année suivante la Reine nomma Drake Vice-Amiral de la flotte destinée pour s'opposer à celle d'Espagne que commandoit le Duc de Medina-Sidonia, qu'on prétend qui étoit composée de plusieurs centaines de vaisseaux, & qui coûtoit au Monarque Espagnol trente-deux mille ducats par jour.

Il détruit ou disperse la flotte du Duc de Medina-Sidonia.

Jamais Drake ne fit paroître tant de prudence ni tant de courage que dans ce combat, au commencement duquel il prit deux des plus gros vaisseaux de la flotte des ennemis, dont l'un étoit Vice-Amiral, & l'autre étoit commandé par Dom Pedro de Valdez, Seigneur Espagnol, qui fit la plus belle résistance. Il déclara en se rendant qu'il se soumettoit à la fortune de Drake, dont les ennemis les plus

DRAKE,
Chap. VI.

An. 1587.

invétérés ne pouvoient s'empêcher de reconnoître le courage & la générosité, & ajouta que lui & ses gens étoient résolus de mourir l'épée à la main, s'ils n'avoient eu pour vainqueur un homme également favorisé de Mars & de Neptune. Le butin qu'on fit dans ce seul vaisseau fut très considérable, puisqu'il avoit à bord cinquante mille ducats d'or. Le Vice-Amiral répondit à la politesse de l'Espagnol en l'admettant à sa table, & en le logeant dans sa propre chambre, où il fut traité avec autant de respect que de magnificence.

Nous nous écarterions de notre objet si nous entrions dans le détail des particularités de cette bataille navale : il nous suffit d'observer que ce prodigieux armement fut entièrement détruit : que le Commandant après avoir eu beaucoup de difficulté à s'échapper fut disgracié & banni de Madrid : que plus de quatre-vingt vaisseaux furent pris, coulés à fonds ou brûlés : qu'un grand nombre d'autres furent endommagés de manière à ne pouvoir être rétablis : enfin qu'il y eût de tués en pieces treize mille soldats, & qu'à peine se trouva-t-il une Maison noble

noble en Espagne qui n'eût à regretter, DRAKE,
un frère, un fils ou un parent. Chap. VI.

Les Anglois ne perdirent qu'un petit vaisseau, & environ cent hommes. Dans cette bataille, l'Amiral se servit de brûlots, qui lui furent d'un grand usage : mais nous ne pouvons assurer s'il en fut le premier inventeur, comme quelques-uns lui en donnent la gloire An. 1587

Nous ne nous étendrons pas sur l'expédition que fit Drake en Portugal, Dernière expédition de Drake.
conjointement avec Sir Jean Norris, An. 1595
pour mettre la couronne de ce Royaume sur la tête de Dom Antoine : entreprise qui eût peu de succès, & qui appartient plus à son collègue qu'à notre héros, & nous allons parler de son dernier voyage. Il le fit en 1595 en vertu d'une commission qui lui donnoit pour adjoint Sir Jean Hawkins, & ils mirent à la voile de Plymouth le 28 d'Août, ayant environ deux mille cinq cents hommes sur leur flotte, composée de six vaisseaux de la Reine, & de vingt autres bâtimens. Cette expédition fut d'abord retardée par la malignité de Sir Jean Hawkins : mais il mourut à la hauteur de Saint-Jean de Porto-Rico le 12 de Novembre.

D R A K E ,
 Chap. VI.
 An. 1595.

Le même jour Sir Nicolas Clifford avec plusieurs autres Gentilshommes furent blessés pendant qu'ils étoient à souper avec Drake, dont le siège fut emporté sous lui par un boulet de canon, que les ennemis tirèrent du Fort : cependant les Anglois brûlerent dans le port cinq gros vaisseaux espagnols, dont l'un étoit de quatre cents tonneaux. Le 15, les corps de Sir Jean Hawkins, & de Sir Nicolas Clifford, mort le 12 de ses blessures furent jetés dans la mer, avec les cérémonies ordinaires.

Il brûle Rio
 de la Hacha,
 & Nombre de
 Dios.

Les Anglois quitterent Porto-Rico le 16, & le 2 de Décembre ils firent une descente à Rio-de-la-Hacha, ville du Continent, qu'ils trouverent totalement déserte. Les Espagnols offrirent pour la rançon de cette place vingt-quatre mille ducats en perles : mais ils ne tinrent pas leur parole : voulurent estimer leurs perles à un prix excessif, & l'on jugea par cette conduite qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du temps, ce qui déterminâ l'Amiral à faire mettre le feu à la ville. Il en fit aussi brûler plusieurs autres sur cette côte, particulièrement Nombre-de-Dios, d'où il emporta une

grande quantité de perles, & d'autres trésors considérables. Le 29 Sir Thomas Baskerwill, Lieutenant-Général, fut envoyé par terre avec sept cents cinquante hommes à Panama. Ils souffrirent excessivement dans cette marche par les difficultés de la route, par les embuscades que les Espagnols leur dresserent dans les bois, où ils eurent plusieurs hommes de tués, & par le manque des choses les plus nécessaires, une paire de souliers s'étant vendue jusqu'à trente schellings, & un petit biscuit dix schellings. Enfin ils arriverent à un étroit passage, si bien fortifié & si bien défendu qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir éprouvé les plus grandes fatigues dans cette route, dont ils auroient été bien dédommagés s'ils avoient pu la continuer jusqu'à Panama.

Le 5 de Janvier, ils partirent pour l'Isle d'Escudo, où ils s'arrêterent jusqu'au 23, & après y avoir fait provision d'eau, & donné le rafraichissement nécessaire à leurs malades, ils firent voile pour Porto-Bello, qu'ils découvrirent le 28 : mais le même jour Sir François Drake mourut d'une dysenterie à l'âge de cinquante-cinq

DRAKE,
Chap. VI.

AN. 1595.

Mort de
François
Drake.

AN. 1596.

D R A K E ,

Chap. VI.

An. 1596.

ans, au chagrin inexprimable, non-seulement de la flotte, mais encore de tous ceux qui le connoissoient. Sa mort fut la ruine de cette expédition : il ne laissa point d'enfants, & par son testament son bien passa à un fils de son frère Thomas Drake.

On mit son corps dans un coffre de bois, & il fut jetté en mer avec tous les honneurs qu'on peut rendre en pareille occasion : on fit une décharge générale de tout le canon de la flotte, pendant que les trompettes retentirent des sons les plus lugubres. Le commandement passa par son décès à Sir Thomas Baskerville, qui donna aussitôt des ordres pour retourner en Europe. Dans la traversée il rencontra une flotte espagnole de vingt vaisseaux : ils combattirent pendant trois heures sans aucun avantage considérable de part ni d'autre, après quoi les Anglois continuèrent leur route, & arriverent à Plymouth au mois d'avril 1586.

Son portrait.

Il y a peu d'hommes qui aient fait autant d'honneur au nom Anglois que Sir François Drake. Il étoit naturellement éloquent, clair dans ses expressions, & parloit toujours avec grace. Il avoit

des connoissances très étendues dans toutes les sciences qui ont rapport à la Marine, même dans la Chirurgie. Il étoit craint & respecté de ses ennemis, qu'il traita toujours avec bonté & humanité. Il fut chéri & estimé de tous les intéressés dans ses entreprises, parce qu'il se conduisit toujours avec justice & intégrité : enfin il fut honoré & protégé par sa Souveraine qu'il servit avec autant de courage que de fidélité. Egalemeut ferme & actif, il écouloit avec patience ceux qui lui donnoient des avis, & il en profitoit avec jugement : d'un accès facile, il étoit adoré des soldats : libéral & exact à remplir ses promesses, ami solide & ennemi irréconciliable : mais il écouloit avec trop de plaisir l'adulation la plus outrée. Enfin les vues particulières céderent toujours en lui au bien public, & de même qu'il fut généralement aimé pendant sa vie, il fut universellement regretté après sa mort.

Sa taille étoit petite, mais bien prise : il avoit les cheveux d'un brun clair : son teint étoit assés coloré : ses yeux grands & vifs : l'air ouvert & engageant qui sembloit promettre une

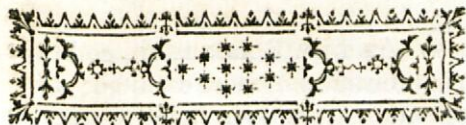
DRAKE

Chap. VI.

An. 1596.

vie plus longue. Il est certain que les désagréments de son dernier voyage, dont il s'imagina que sa gloire seroit diminuée, toucherent fortement son cœur enflé par les succès précédents, & contribuerent à racourcir ses jours.





A B R É G É

De la Vie , des Expéditions ,
& des Découvertes

DE SIR WALTER RALEIGH,

Et de plusieurs Avanturiers sous ses
ordres.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance & portrait de Sir Walter Raleigh : Il est engagé dans une expédition pour faire de nouvelles découvertes aux Indes Occidentales : Première découverte de la Virginie : Description des Peuples de ce pays : Sir Richard Gréenville est envoyé pour y former un Etablissement : Ses gens sont attaqués par les Indiens , & ramenés en Europe par Sir François Drake.

RALEIGH,
Chap. I.

Commence-
ments de Wal-
ter Raleigh.

WALTER RALEIGH, ce brave
Avanturier qui mérite autant d'ad-
miration pour son habileté que de
compassion pour ses malheurs, naquit
en 1552 au Comté de Devon, dans
un village nommé Budley, situé près
de la mer. Il étoit le second des fils
que Jean Raleigh de Fardel Ecuyer
eût de sa troisième femme. Il fut quel-
que temps au Collège d'Oriel à Ox-
ford, d'où il sortit pour servir dans
l'armée des Huguenots sous le fameux
Coligni contre le Roi de France. Il y
acquit beaucoup de réputation, tant
pour sa prudence que pour sa valeur.
Nous trouvons qu'il fût ensuite en
qualité de volontaire dans les guerres
de Flandres sous le Prince d'Orange,
qu'il eût alors une Commission de
Capitaine au service de la Couronne
contre les rebelles d'Irlande en 1580,
& qu'il fût un des Juges, qui préside-
rent à la condamnation de Sir Jean
Desmond, dont le corps fut exposé
en quartiers sur les portes de la ville
de Corck.

An. 1581.

En 1581, il fut nommé un des Gou-
verneurs de Munster, conjointement
avec Sir Guillaume Morgan & le Ca-

pitaine Piers : peu de temps avant , le Comte d'Ormond , M. Walter Raleigh , & deux autres Gentilshommes de l'armée royale défièrent quatre des rebelles d'Irlande en combat singulier : mais leur invitation ne fut pas acceptée.

RALEIGH,
Chap. I.

An. 1581.

Lorsque les troubles de ce Royaume furent un peu apaisés par la réduction du Comte de Desmond & par la soumission de David Lord Barry de Barry-court, Raleigh quitta le commandement qu'il avoit en Irlande , & retourna en Angleterre , où une galanterie le fit connoître de la Reine Elisabeth. Il la rencontra par hazard dans un passage peu net : ôta son habit de pluche , & l'étendit sur l'endroit sale par où la Reine devoit passer , politesse qu'Elisabeth n'oublia jamais. Il écrivit un jour sur un carreau de vitre dans le palais avec un diamant : « Je » voudrois monter : mais je crains de » tomber , » & l'on dit que la Reine elle-même écrivit au-dessous : « Si le » cœur te manque , il ne faut pas en » treprendre de monter. »

Raleigh étoit un homme formé pour avancer à la Cour : d'une belle figure , bien proportionné , d'un af-

RALEIGH,
Chap. I.

An. 1581.

pect agréable, & d'une adresse infinuante; il avoit l'esprit vif, le jugement excellent, & parloit avec autant de grace que de force de raisonnement, comme on le vit dans une dispute qu'il eut avec le Lord Grey, député d'Irlande, devant le Conseil-privé, où il se comporta si bien, que depuis ce temps il fut dans une très haute estime à la Cour. Il avoit donc les plus grandes espérances de s'élever sur terre, quand il tourna ses vues du côté de la mer, par un mouvement naturel de son esprit actif. Il y fut encouragé par ce qu'il avoit lu des succès des aventuriers Espagnols en Amérique, & il jugea avec raison qu'il restoit encore à trouver des pays très étendus, qui pourroient rapporter des avantages considérables à quiconque en feroit la découverte.

An. 1583.

En 1583, il mit à la voile de Plymouth sur un vaisseau de deux cents tonneaux qu'il avoit fait construire, pour aller de conserve avec trois autres vaisseaux destinés pour Terre-neuve, sous le commandement de Sir Humphroy Gilbert, dont il étoit très proche parent: mais il s'en sépara,

& rentra peu de jours après dans le port, à cause d'une maladie contagieuse qui se mit dans son équipage.

RALEIGH,
Chap. 1.

An. 1584.

Au commencement de l'année 1584, il fit des représentations au Conseil-privé, sur la probabilité de découvrir en Amérique de nouvelles Terres inconnues jusqu'alors; en observant que ces découvertes seroient aussi avantageuses à la Couronne, que le Pérou & le Mexique le pouvoient être à l'Espagne. Il fut écouté favorablement, & la Reine par ses Lettres-patentes de la même année, accorda à Walter Raleigh, Ecuyer, & à ses héritiers, » le droit » de découvrir & de s'emparer de » tous les Pays & Terres qui n'é- » toient pas encore sous la domina- » tion d'aucun Prince Chrétien, ni » habités par aucune nation Chrétienne, avec réserve pour la Couronne du cinquième de tout l'or » & de tout l'argent brute, qui pour- » roit être trouvé dans aucuns des » susdits pays. »

La Reine
Elisabeth lui
accorde des
Lettres - Pa-
tentes pour
faire des dé-
couvertes.

En conséquence de cette concession, on équipa pour une expédition dans les Indes Occidentales deux barques, dont une fut confiée aux

Il y envoya
Amidas &
Barlow.

An. 1585.

RALEIGH,
Chap. I.

An. 1585.

soins de Philippe Amidas, & l'autre à Arthur Barlow. Ils partirent d'Angleterre le 27 d'Avril: le 10 de Juin ils trouverent les isles d'Amérique; & le 4 de Juillet ils découvrirent, ou au moins crurent avoir découvert le Continent: après avoir été frappés pendant deux jours de l'odeur délicieuse d'un air parfumé, ils suivirent la côte plus de quarante milles; & le 14 ils jetterent l'ancre dans une belle riviere. Quand ils eurent débarqué, ils prirent possession du pays au nom de la Reine, & au profit des intéressés: mais ils trouverent ensuite que c'étoit une isle nommée Wokoken, qui n'avoit que vingt milles de long, & six de large. Le terrain en est excellent, il produit des raisins délicieux, une grande quantité de cédres, de pins, de cyprès, & d'arbres de mastic: on y voit aussi des oiseaux de toute espece, des daims, des lievres, des lapins, & beaucoup d'autres animaux.

Ils sont bien
reçus des In-
diens.

Le troisieme jour, un des habitants s'avança dans un canot, quoiqu'il ne parut pas exempt de méfiance: mais on l'engagea aisément à venir à bord, où on lui donna quelques habille-

ments, & on le régala de viande & de vin, ce qui lui parut fort agréable. Il retourna dans son canot, le chargea de poisson, revint trouver les Anglois une demi-heure après, & partagea sa petite cargaison en deux parts, une pour chaque vaisseau.

RALEIGH 2
Chap. 1.
An. 1585.

Les naturels du Continent vinrent ensuite fréquemment trafiquer avec les Européens, & ils échangeaient des peaux, du corail, & des perles pour quelques vases d'étain, & pour d'autres bagatelles qui n'étoient presque d'aucune valeur. Les Anglois furent un jour visités par le frere du Roi, accompagné d'une suite de plus de quarante personnes, & on lui fit divers présents. Ce qui parut le flatter davantage, fut un plat d'étain qu'il pendit à son col, pour qu'il lui servît de bouclier contre les flèches des ennemis, & il donna en échange vingt peaux de daims.

Ce Prince vint voir depuis plusieurs fois les Anglois, & leur amena sa femme. Elle leur parut modeste, & ils ne remarquerent rien de désagréable dans sa figure. Elle portoit une espece de manteau de peau de

RALEIGH,
Chap. 1.

An. 1585.

daim, doublée d'une fourrure, & un tablier de même. Elle avoit un bandeau de corail blanc sur le front, & à ses oreilles de longs fils de perles, dont quelques-unes étoient aussi grosses que des pois. Cette Princesse traita très bien les Européens qui débarquerent ensuite.

Il paroît qu'une plaque de cuivre attachée au front étoit la marque d'une distinction éminente entre ces peuples, puisque tous ceux qui accompagnoient le Prince en étoient ornés. On remarqua qu'aucun d'entre eux n'osoit trafiquer, ni même examiner ce qui étoit devant lui, jusqu'à ce que le Prince eût choisi ce qui lui plaisoit, après quoi tous avoient la liberté d'agir comme ils le jugeoient à propos.

Ils étoient particulièrement passionnés pour les armes défensives, & auroient donné toutes choses pour des couteaux, des haches, & d'autres instruments tranchants: mais on jugea qu'il convenoit de ne leur en point donner, & même un des mariniers refusa une boette pleine de perles qu'on lui offroit pour une épée.

On appelloit ce pays Wingandacca, le Roi se nommoit Wingina, & les Anglois apprirent que le lieu de sa résidence étoit à six journées de marche dans le Continent : cependant ils ne firent pas de découvertes au-delà de la côte, & ils retournerent en Angleterre au mois de Septembre très satisfaits de ce qu'ils avoient vus. Ils emmenerent avec eux deux naturels du pays, afin de leur apprendre l'Anglois.

Le récit qu'on fit de ce pays à la Reine, lui fut si agréable qu'elle lui donna le nom de Virginie; offrit à M. Raleigh toutes sortes d'encouragements pour l'engager à en poursuivre la découverte, & quelque temps après la Patente fut confirmée par un acte du Parlement. Suivant le rapport du Capitaine Barlow : le climat en est tempéré, l'air très sain, & le terroir fertile, produisant tout ce qui est nécessaire à la vie humaine. Il abonde en gibier de toute espèce, & le caractère humain des habitants sembloit le rendre le pays le plus fortuné de l'Univers.

L'année suivante, Sir Richard Gre-
enville, qui avoit eu part avec M.

RALEIGH,
Chap. I.

AN. 1585.

Leur retour;
La Reine
donne le nom
de Virginie
au pays qu'il
avoit décou-
vert.

Sir Richard
Greenville
commande

RALEIGH,
Chap. 1.

sept vaisseaux
pour y faire
un établisse-
ment.

An. 1586.

Raleigh dans le précédent voyage, encouragé par le succès, équipa sept vaisseaux bien fournis de provisions & de munitions, se chargea du principal commandement, & résolut de former un établissement à la Virginie. M. Raleigh, qui venoit d'être élevé à la dignité de Chevalier, fut très satisfait d'avoir un pareil représentant.

Les noms des vaisseaux employés à cette expédition étoient le Tigre, de cent quarante tonneaux : le Chevreuil aussi de cent quarante : le Lion de cent : l'Elisabeth de cinquante : une petite barque nommée la Dorothee, & deux pinasses. Il y avoit sur cette Escadre plusieurs personnes de nom, qui passerent ensuite dans la Marine Royale, entre autres M. Ralph Lane, M. Thomas Cavendish, M. Jean Arundel, M. Stukely, M. Bremige, M. Vincent, M. Heriot, & M. Jean Clark : ainsi secondé Sir Richard Greenville partit de Plymouth le 9 d'Avril.

Le 7 de Mai ils arriverent à la Dominique, après quoi ils descendirent à Porto-Rico, où le Commandant fit construire une nouvelle Pinasse, & élever un Fort : il se rendit maître de

deux riches vaisseaux, dans l'un desquels étoient plusieurs passagers; causa divers autres dommages aux Espagnols, & se rendit ensuite à Isabel-la, ville de l'isle Saint Domingue, où on lui permit de trafiquer pendant quelque temps, plutôt par la crainte du mal qu'il y pouvoit faire, si on lui en refusoit la liberté, que par aucune autre considération.

Il passa ensuite à la côte de la Floride, & fut en quelque danger à la hauteur du Cap-fear: cependant il jeta l'ancre le 26 de Juin dans l'isle de Wokoken, où il perdit son vaisseau. Il aborda au Continent, & fut très bien reçu des habitants, particulièrement du frere du Roi, ce que Gréenville & ses gens durent en grande partie aux Indiens, que les premiers aventuriers avoient emmenés en Angleterre, & qu'ils ramenerent alors dans leur pays.

La relation que nous avons de ce voyage n'entre point dans les détails; mais il paroît que l'on conçut de si belles espérances d'y former un établissement, qu'on y laissa cent huit hommes sous les ordres de M. Ralph Lane, & du Capitaine Amy-

RALEIGH,
Chap. 1.

An. 1586.

Son retour
en Europe
après avoir
laissé une co-
lonie.

RALEIGH,
Chap. I.

An. 1586.

das, avec tout ce qui étoit nécessaire pour établir une Colonie: que Sir Richard remit ensuite à la voile pour revenir en Europe: qu'il prit en route un vaisseau Espagnol de trois cents tonneaux, estimé cinquante mille livres sterling: qu'il arriva à Plymouth le 18 d'Octobre 1586, & que la cargaison composée de peaux, de fourures, & de perles, fut vendue à leur avantage particulier.

Progrès de
la colonie.

Lorsque Sir Richard fut parti, ceux qu'il avoit laissés dans le pays, s'établirent dans une isle nommée Rannoak, où tout leur réussit au gré de leurs desirs. Le terroir y étoit excellent, & ils y planterent des pois & des fèves, qui réussirent parfaitement. Ils tournerent alors leurs vues vers de nouvelles découvertes en Terre-ferme, & pénétrèrent à plus de quatre-vingt milles au Sud de Rannoak, & à cent trente milles du côté du Nord: mais ils donnerent trop de confiance aux Indiens, & perdirent plusieurs de leurs gens, qui s'écarterent vraisemblablement à quelque distance du gros des Anglois, furent surpris & taillés en

pieces. Lorsque ces peuples eurent commencé à commettre de semblables insultes contre les Européens, ils devinrent bien-tôt leurs implacables ennemis, & faifirent toutes les occasions de leur nuire. Quelques-uns d'entre eux déclarerent qu'ils croyoient cette conduite absolument nécessaire, parce que jugeant des dispositions des Anglois par les leurs, ils ne pensoient pas qu'ils pussent jamais pardonner une offense. En effet quoique ces Indiens parussent simples, honnêtes, & sans aucune dissimulation, ils étoient réellement traîtres, hardis, & insatiables dans leur vengeance. De plus ils étoient très mécontents de ce que les Anglois pénétroient si avant dans le pays, & ils avoient formé un complot pour les détruire totalement : mais on eut le bonheur d'en être instruit, & de pouvoir le prévenir.

Les approches de l'hyver arrêterent les Européens dans leurs découvertes, & ne connoissant pas assez la nature du climat pour amasser des provisions, ils furent réduits à une extrémité d'autant plus grande, qu'ils n'étoient pas en bonne intelligence

RALEIGH
Chap. I.

An. 1586.

Drake lui
donne du secours.

RALEIGH, avec les habitants. Ils manquèrent
 Chap. 1. de tout ce qui leur étoit nécessaire ,
 An. 1586. & se trouverent exposés aux plus
 grands dangers , de la part des In-
 diens , qui paroissoient disposés à
 saisir toutes les occasions de les faire
 périr. Ils étoient dans cette facheuse
 situation quand ils furent joints par
 Sir François Drake , qui leur fournit
 des vivres , des munitions , des hom-
 mes , & tout ce qui étoit nécessaire
 pour continuer leur entreprise. Il
 leur donna aussi une barque dont ils
 avoient le plus grand besoin , d'au-
 tant que Sir Richard Gréenville quoi-
 qu'il eût laissé le Capitaine Amydas
 avec le nom d'Amiral , sembloit avoir
 oublié la signification de ce titre ,
 puisqu'il ne lui avoit pas laissé le plus
 petit bâtiment.

La Colonie sembloit alors avoir
 de nouvelles espérances de réussir ;
 mais un furieux ouragan qui s'éleva
 renversa encore tous ses projets , &
 quelques - uns des aventuriers qui
 étoient montés à bord de la barque ,
 furent jetés si avant en mer , qu'ils
 furent obligés de reprendre la route
 d'Angleterre.

Il ramène
 les Anglois
 en Europe.

Cet accident jetta ceux qui étoient

restés, dans un si grand découragement, qu'ils prièrent unanimement Drake de les prendre à bord. Il y consentit, & quitta la côte avec eux le 18 de Juin. Ils débarquerent à Plymouth le 27 de Juillet 1586 au nombre de cent trois hommes; & suivant ce compte ils n'en auroient perdu que cinq, ce qui ne s'accorde pas avec ce qu'ils dirent eux-mêmes de l'état facheux où ils se trouverent: mais je crois que leur perte fut beaucoup plus considérable, & je trouve que plusieurs Auteurs qui ont parlé de ce voyage, font du même sentiment. (a)

 RALEIGH,

Chap. I.

An. 1586,

(a) Peut-être comprenoit-on dans ces cent trois hommes ceux que Drake avoit fournis à la Colonie, avant de la ramener en Angleterre.



RALEIGH,
Chap. II.

An. 1586.

CHAPITRE II.

Second voyage de Sir Richard Greënville en Virginie: Il établit une nouvelle Colonie, & donne ses ordres pour bâtir un Fort; mais ses gens sont taillés en pieces par les habitants: M. Jean White bâtit la ville de Raleigh, & se rend en Angleterre pour y demander du secours: Il perd ses gens au retour, & met à la voile pour revenir en Europe: Expédition de Raleigh aux Açores.

Arrivée
des secours
Anglois après
le départ de
Drake.

TRÈS peu de temps après le départ de Drake, il arriva sur la côte un vaisseau équipé par Sir Walter Raleigh pour le secours de la Colonie. Il étoit chargé de provisions, de munitions, d'hommes de recrues, & de toutes les autres choses nécessaires: mais trouvant que les Anglois en étoient partis, il revint en Europe après s'être arrêté quelque temps.

Il y avoit environ quinze jours que ce vaisseau avoit mis à la voile,

quand Sir Richard Gréenville arriva pour la seconde fois avec trois bâtimens, bien munis pour l'encouragement de la Colonie, & il trouva à son grand regret, qu'elle avoit abandonné le pays. Cependant il ne fut pas découragé, & il résolut de former un nouvel établissement, il laissa cinquante hommes avec des instructions pour élever un Fort; leur donna tout ce qui étoit nécessaire pour deux ans, & les assura qu'ils feroient puissamment soutenus: mais ils furent tous surpris & massacrés par les habitants, qui détruisirent le Fort.

RALEIGH,
Chap. II.

An. 1586.

On apprit ces facheuses nouvelles par Mantéo, l'un des Indiens qu'on avoit amenés en Angleterre, & reconduit dans sa patrie. Il fut toujours très attaché aux intérêts des Anglois, & rendit de grands services à la petite Escadre de trois vaisseaux, qui arriva à Rannoak le 22 de Juin 1587. Elle étoit chargée de beaucoup de choses utiles, & commandée par M. Jean White, homme de courage & de résolution, en qui Sir Walter avoit la plus grande confiance, & auquel il avoit donné le titre

Arrivée de
l'escadre de
M. White.

An. 1587.

RALEIGH, & la commission de Gouverneur de
Chap. II. la Virginie.

An. 1587.

White travailla aussi-tôt à établir de nouvelles habitations sur le même terrain où avoient été les anciennes, & il falloit qu'il eût de très fortes raisons pour faire choix de cet endroit, directement contre ses instructions. Il choisit aussi onze des plus habiles de ses gens, pour en former un Conseil, avec le titre de Gouverneur & d'Assesseurs - assistants de la ville de Raleigh, lui ayant donné ce nom en l'honneur du chef de l'entreprise. En tenant une telle conduite, il y avoit tout lieu de croire que le temps étoit enfin venu, où la découverte de ce pays tourneroit à l'avantage des intéressés, & à l'accroissement du commerce d'Angleterre.

La vigilance & l'industrie du Gouverneur le rendirent formidable aux Indiens, qui rechercherent son amitié, & firent des traités avec lui. Cependant ils ne faisoient aucun scrupule de les rompre quand ils croyoient y trouver le plus léger avantage, & ils devinrent si facheux qu'il falloit une résolution extraordinaire pour pouvoir tenir contre eux. Le

13 d'Août Manteo se déclara Chrétien, fut baptisé, & nommé par le Gouverneur, Seigneur de Daffamonpeak, nation voisine d'Indiens, titre qui lui fut conféré en considération des services qu'il avoit rendus aux Anglois.

RALEIGH,
Chap. II.

An. 1587.

Mistris Dare fille du Gouverneur, accoucha d'une fille le 18 du même mois : on lui donna au baptême le nom de Virginie, à cause du pays de sa naissance, & ce fut le premier enfant qui naquit de parents Chrétiens, dans les établissemens Anglois de cette partie.

Les affaires de la Colonie paroissent alors dans un état à espérer une grande réussite, & le Gouverneur White fut choisi unanimement comme le sujet le plus propre à passer en Angleterre, pour solliciter des secours d'hommes & de provisions. Sur la prière générale qui lui en fut faite, il entreprit le voyage, & après une traversée très dangereuse, il arriva sans accident en Cornouaille au mois de Novembre 1587. Il vit de grandes difficultés à faire réussir sa commission, à cause de la consternation où les Anglois étoient plon-

RALEIGH,
Chap. II.

Ann. 1587.

gés, par la crainte où ils étoient de la flotte Espagnole, qui menaçoit depuis si long-temps l'Angleterre de sa ruine totale. Cependant White réussit enfin à avoir trois vaisseaux bien équipés, avec lesquels il mit à la voile, & arriva à Rannoak après un voyage des plus heureux. Il eut le chagrin de trouver que ses gens avoient changé de demeure; mais le mot Croatan qu'il vit gravé sur une des palissades du Fort, lui fit juger avec raison qu'ils étoient allés dans une isle de ce nom, environ à vingt lieues au Sud de Rannoak.

Mauvais
succès de la
colonie.

Il se détermina donc à faire voile pour cet endroit, & dans ce dessein fit rembarquer tous ses gens: mais il s'éleva tout-à-coup une tempête si violente, qu'elle les chassa de leurs ancres, sépara leurs vaisseaux, & les poussa très loin en mer, ce qui les obligea de regagner l'Angleterre dans un état beaucoup plus facheux, que lorsqu'ils y étoient déjà retournés. Ce dernier coup parut détruire totalement toutes les espérances qu'on avoit conçues d'une expédition, d'où l'on attendoit d'abord des richesses immenses.

Les défordres qui accompagnèrent les dernières années du règne d'Elisabeth, & les grandes dépenses que Sir Walter Raleigh avoit faites pour établir une Colonie en Amérique, sans en avoir retiré aucun profit, ni aucun avantage, furent causes que pendant quelque temps on sembla perdre de vue la Virginie. Raleigh en avoit confié le soin à une compagnie d'aventuriers marchands, établie par Lettres - patentes, & il leur avoit accordé tant d'immunités, qu'on voyoit évidemment qu'il avoit plus en vue les intérêts du commerce de sa patrie, que son avantage particulier. Enfin il pensa avec raison qu'il auroit dû en retirer plus de profit, & en même-temps que sa vanité fut piquée de leur indolence, elle excita son ressentiment, & le déterminà à abandonner tous les projets qu'il avoit formés sur ce pays.

Nous aurions dû commencer par rapporter le succès d'une expédition concertée par Raleigh contre les Açores, avant qu'il renonçât à ses vues sur la Virginie: mais comme ce récit auroit rompu le fil de notre narration, nous avons remis à en

Expédition
de Raleigh
aux Açores,

RALEIGH,
Chap. II.

AN. 1587.

RALEIGH, parler, après avoir dit de suite les
 Chap. II. premiers efforts qui furent faits pour
 cet établissement.

An. 1587.

Le 10 de Juin 1586, Sir Walter Raleigh avoit fait partir deux pinasses, la Marie Spark, de cinquante tonneaux, commandée par Jean Evesham; & le Serpent, de trente-cinq tonneaux, sous les ordres de Jacob Whiddon, pour croiser contre les Espagnols des Açores. Dans leur course ils prirent un petit vaisseau chargé de Summack (*b*), & d'autres riches marchandises, avec plusieurs passagers de distinction, dont la rançon monta très haut; on trouva dans le nombre des prisonniers un Gentilhomme Portugais, qui avoit été Gouverneur de Saint Michel. Peu de temps après, comme ils croisoient à la hauteur de l'isle Graciosa, à la vue de Tercere, ils virent un vaisseau Espagnol, mirent un pavillon blanc, & s'approcherent de lui: mais quand il fut à la portée de leur canon, ils ôtèrent ce premier pavillon, mirent le pavillon Anglois, &

(*b*) On donne ce nom à un arbrisseau; dont les feuilles servent à la teinture, & les branches pour les tanneries.

lui envoyèrent une bordée qui l'obligea bien-tôt de se rendre, après avoir jetté dans la mer ses instructions, ses lettres, & une carte des détroits de Magellan. Les Anglois firent prisonnier dans ce vaisseau Dom Pedro de Sarmiento, qui avoit été Gouverneur des détroits de Magellan, & étoit reconnu pour un des meilleurs marins qui fut alors dans toute l'Espagne. Ce Gentilhomme fut depuis présenté à la Reine Elifabeth, & contracta une intime amitié avec Sir Walter Raleigh.

RALEIGH,
Chap. II.
An. 1587.

Ils prirent ensuite un vaisseau chargé de poisson, qui venoit du Cap-blanc, & le lendemain une de leurs barques avec seulement neuf hommes, s'empara d'un autre, sous la protection d'un Fort de l'isle Graciosa, quoiqu'il y eût un grand nombre d'hommes avec des armes à feu, qui vissent cette action du rivage : mais ils ne firent autre chose que de jeter des pierres aux Anglois, qui n'eurent pas un seul homme de tué, ni de blessé.

En revenant en Angleterre, ils rencontrèrent une flotte marchande Espagnole, très richement chargée

RALEIGH,
Chap. II.

AN. 1587.

d'or, d'argent & d'épicerie, contre laquelle ils entretenrent un feu roulant de trente-deux heures, qui fatigua excessivement les ennemis. Les Anglois n'auroient pas cessé le combat sans être payés cherement de leurs peines, si la poudre ne leur eût manqué; mais cet inconvenient les obligea de se retirer, & de gagner Plymouth, où leurs prises n'étoient arrivées que peu d'heures avant eux. Après quelques jours de repos ils gagnèrent Southampton, où ils trouverent Raleigh, qui fit aussi-tôt délivrer à chaque homme ce qui lui appartenoit dans la charge des prises, composée de dents d'Éléphants, de bois de bresil, de sucre, de cuirs, de cires, & d'autres marchandises de prix, indépendamment desquelles il les récompensa encore très libéralement.



CHAPITRE III.

Sir Walter Raleigh part pour une nouvelle expédition aux Indes Occidentales: Il est rappelé & le commandement passe à Sir Martin Frobisher & Sir Jean Burrough: Sir Walter est en danger de sa perte: Il fait plusieurs prises considérables qu'il amène en Angleterre: Quelques doutes au sujet de ce Commandant.

AU commencement de l'année 1592, Sir Walter Raleigh Nouvelle expédition de Raleigh. projeta une nouvelle course contre les Espagnols dans les Indes occidentales, & forma particulièrement le projet de faire une descente à Panama. il équipa treize vaisseaux, bien pourvus d'hommes, de provisions & de munitions de toutes sortes. La Reine y en ajouta deux des siens, & donna à Raleigh le titre & l'autorité de Général des troupes envoyées pour cette expédition. Il paroît que cette distinction détruit ce qui est avancé par Sir Guillaume Monson dans ce qu'il a

Civ

RALEIGH,
Chap. III.

AN. 1592.

écrit sur les événements maritimes ; où il prétend que Raleigh fit ce voyage, parce qu'il avoit perdu la faveur de la Reine, sans marquer la cause de sa disgrâce.

Cette flotte fut retenue plus de trois mois dans le port par les vents contraires ; ce qui donna le temps aux Espagnols d'être suffisamment instruits de sa destination, & de prendre toutes les mesures possibles pour en empêcher le succès. Elle mit en mer le 6 de Mai & le 7 du même mois elle fut jointe par le Dédain, pinasse du Lord Grand-Amiral, montée par Sir Martin Frobisher. Cet Officier étoit chargé d'une lettre de la Reine adressée à Sir Walter Raleigh, pour lui ôter son commandement, & pour lui ordonner de remettre sa commission, ainsi que la conduite de l'expédition au porteur de la lettre & à Sir Jean Burrough.

Sir Walter jugeant que son honneur étoit trop engagé s'il se retiroit, se détermina à demeurer sur la flotte, quoique M. Nevil Davies, qu'il rencontra en mer dans un vaisseau appartenant à M. Gourdon Gouverneur de Calais, l'assurât que les Espagnols

étoient partout sur leurs gardes contre les Anglois, & qu'il n'y avoit aucun lieu d'espérer de faire des prises en mer, puisque le Roi d'Espagne avoit donné ordre dans tous les ports d'Amérique de ne faire sortir aucun vaisseau, & de n'embarquer aucun trésor cette année.

RALEIGH,
Chap. III.

An. 1592.

Cette nouvelle ne put décourager Raleigh, non plus qu'une horrible tempête qu'il effuya le 11. Cependant elle dispersa toute la flotte, & emporta les grandes barques : il fut lui-même en grand danger de périr à bord du Garland, l'un des vaisseaux de la Reine.

Quoiqu'il vît évidemment que son projet ne produiroit aucun effet, & quoique ses provisions fussent déjà considérablement diminuées, il résolut de ne pas retourner en Angleterre sans avoir fait quelque action remarquable. Il partagea la flotte en deux escadres, dont l'une, sous les ordres de Sir Martin Frobisher croisa sur les côtes d'Espagne pour les tenir en respect, pendant que l'autre commandée par Sir Jean Burough eût ordre de croiser à la hauteur des Açores, & de faire ses efforts pour s'emparer de

Il partagea la
flotte sous
deux Com-
mandants.

RALEIGH,
Chap. III.
An. 1592.

quelques-uns des vaisseaux des carques. Cette disposition réussit suivant ses vues : quand les Espagnols furent qu'une flotte angloise croisoit sur leurs côtes méridionales, ils ne songerent qu'à les mettre en sureté, & les carques demeurèrent exposées aux entreprises de Jean Burough, dont il parut même que les ennemis n'avoient aucune idée. Avant que les escadres se séparassent, elles envoyèrent en Angleterre une prise de fix cents tonneaux chargée de fer travaillé de toutes sortes, qui fût estimée près de sept mille livres sterling. Peu de tems après Sir Jean Burough prit au Sud du roc de Lisbonne, un slybot dont les gens d'équipage lui apprirent, qu'on avoit assemblé une flotte formidable à Cadix & à San-Lucar, & qu'elle avoit ordre de poursuivre celle de Raleigh jusqu'aux Indes occidentales, ou en quelque autre endroit que ce pût être. Burough auroit immanquablement rencontré cette flotte presque aussitôt qu'il eût appris cette nouvelle; mais comme il étoit un excellent marin il fut éviter les Espagnols & poursuivit son voyage aux Açores, où il prit quelques petits

bâtimens, dont on ne retira presque aucun profit.

RALEIGH,
Chap. III.

An. 1592.

Le 21 de Juin ils arriverent à Flores, & après avoir mis pavillon blanc, les provisions qui leur étoient les plus nécessaires leur furent fournies par les habitants d'une petite ville nommée Santa-cruz. Ils y furent joints par trois vaisseaux de la flotte du Comte de Cumberland, & donnerent la chasse à une grosse caraque qui gagna le rivage; les Espagnols enleverent tout ce qu'ils purent ôter de la cargaison, & mirent ensuite le feu au bâtiment: mais un corps de cent hommes de la flotte angloise descendit des vaisseaux, & réussit à sauver des flammes plusieurs effets d'assez grande valeur.

Les Anglois apprirent en cet endroit que depuis quinze jours on avoit chargé trois autres caraquas qui devoient prendre la même route, & Sir Jean Burrough distribua ses vaisseaux du Nord au Sud à deux lieues l'un de l'autre, ce qui leur donnoit la vue d'une étendue de deux degrés. Dans cette situation il établit sa croisiere sept lieues à l'Ouest de Flores jusqu'au 3 d'Août, en attendant les

Les Anglois
font plusieurs
prises.

RALEIGH,
Chap. III,
An. N^o 92.

caragues. Le Capitaine Thomson en découvrit une, d'une grosseur prodigieuse : il la joignit & l'attaqua : mais après avoir beaucoup souffert par la belle défense des Espagnols, il fut forcé de l'abandonner. Burrough tomba aussi sur cette caraque avec intrépidité & fut de même obligé de se retirer, après avoir reçu un peu au-dessus de l'eau un boulet de canon, qui lui fit craindre de couler à fonds. Alors Sir Robert Cross attaqua le bâtiment espagnol par la poupe, nettoya l'avant & l'arrière, & combattit seul pendant trois heures : enfin il fut joint par les vaisseaux du Comte de Cumberland, qui le seconderent si bien qu'on vint bientôt à l'abordage. Sir Robert Cross fut le premier qui monta sur le bâtiment ennemi, & en peu de temps on s'en rendit maître.

Cette caraque fut amenée à Dartmouth le 7 de Septembre : on la nommoit la Madre-de-Dios, elle étoit du port de seize cents tonneaux, & portoit trente-deux canons de fonte avec six cents hommes. De la proue à la poupe elle avoit cent soixante-cinq pieds ; quarante-sept d'un bord à l'autre & étoit garnie de sept

ponts. La cargaison étoit composée d'épiceries, de drogueries, de foyes, de tapis, de toiles de coton, de perles, de musc, de civette, d'ambre gris, de porcelaine, d'yvoire, & de plusieurs autres effets de prix. Sir Walter Raleigh & Sir Jean Hawkins l'estimoient cinq cents mille livres sterling : cependant le produit de la vente ne monta qu'à cent cinquante mille : mais la raison en est très évidente. Les matelots, les officiers & les soldats avoient confisqué à leur profit & caché plusieurs caisses de bijoux & d'autres riches marchandises, en si grande quantité, que la prise tiroit cinq pieds d'eau de moins quand elle arriva en Angleterre, que lorsqu'on l'avoit fretée aux Indes orientales. Suivant le récit de Cambden, ni ordres, ni serments, ni proclamations ne purent empêcher les gens d'équipage de détourner ces effets, & ils dirent hardiment qu'ils remettroient plutôt leurs âmes à Dieu que leur fortune aux hommes. Il est vrai que leur conduite étoit en quelque sorte excusable, d'autant que sous ce règne la distribution de ce qui revenoit à chacun dans les prises ne se faisoit pas avec exacti-

RALEIGH,
Chap. III.

AN. 1592.

RALEIGH,
Chap. III.
An. 1592.

tude, particulièrement quand la Reine y avoit quelque part. En vertu de son autorité royale elle forçoit les intéreſſés à ſe contenter de la portion qu'il lui plaſoit de leur donner, & elle étoit toujours beaucoup au-deſſous de ce qu'ils auroient dû recevoir : M. Lediard dans ſon Hiſtoire Navale d'Angleterre nous aſſure qu'on tint cette conduite dans le partage de la Mère-de-Dieu. (c)

Quoique dans la vie de Sir Walter Raleigh il ne ſoit pas dit précifément en quel temps il quitta la flotte, nous penſons qu'il n'en ſortit que lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit plus faire aucune opération importante. Nous ne trouvons pas qu'il ſoit parlé de lui dans le combat contre la caraque, & l'Hiſtoire dit qu'il ſe rendit en Angleterre après l'ouragan du 11 de Mai, quand il eût donné les ordres pour ſéparer la flotte de la façon dont nous l'avons rapporté.

(c) M. Lediard eſt un nom emprunté; & l'on doit à M. Hill cet Ouvrage, qui a eu beaucoup de critiques. Nous en avons une traduction Françoisſe en trois Volumes in-4°.

CHAPITRE IV.

Amours de Raleigh avec une Dame d'honneur de la Reine qu'il épouse : Il est disgracié & banni de la Cour : Il prend la résolution de faire un voyage pour découvrir la côte de la Guiane: Situation de ce pays: Raleigh attaque un Etablissement espagnol, prend le Gouverneur prisonnier, & met en liberté cinq Rois Indiens qu'il tenoit dans les fers: Raleigh harangue les Chefs Indiens, & se détermine à aller plus loin.

PENDANT que Sir Walter Raleigh étoit occupé de ses voyages, on avoit pour lui la plus grande estime à la Cour. Il contracta une liaison des plus intimes avec Miss Elisabeth, fille de Sir Nicolas Throgmorton, & l'une des filles d'honneur de Sa Majesté. Leur amour eut des suites trop visibles: la Reine irritée fit mettre Raleigh en prison pendant plusieurs mois, & quand on lui rendit la liberté, il eut ordre de se retirer de la

Amour &
mariage, de
Raleigh.

RALEIGH, Cour: quoiqu'il eût fait toutes les
 Chap. IV. réparations nécessaires en épousant
 An. 1592. Elisabeth.

Pendant que ce nuage obscurcissoit sa fortune, il prit la résolution de faire un voyage pour découvrir les parties de la côte de la Guiane qui étoient encore inconnues. Il jugeoit par tous les rapports qu'on lui en avoit faits que l'établissement d'une Colonie de ses compatriotes dans cet excellent pays, seroit un contre-poids à l'augmentation de puissance que la Couronne d'Espagne avoit reçue par la conquête du Pérou & du Mexique, puisqu'on croyoit en général que les richesses du pays qu'il se proposoit de découvrir égaloient celles de ces deux fameux Empires, si elles ne les surpassoient pas.

Situation
 de la Guiane.

La Guiane est située à l'Est du Pérou, précisément sous l'Equateur, & l'on faisoit des recits étonnants des richesses qui s'y trouvoient. Guevara dans son Histoire des Indes parle de la principale ville, nommée Manfa, comme d'une place où régnoit la magnificence la plus éclatante. Toute la vaisselle dans le palais de l'Empereur étoit disoit-on, d'or ou d'argent: les

sièges & les tables étoient des mêmes métaux, il possédoit une quantité presque innombrable de curiosités d'un tel prix, qu'il n'y en avoit pas de semblables dans tout l'univers. On ajoutoit que la poudre d'or y étoit en si grande abondance, que les habitants dans certaines fêtes solennelles, pareilles aux bachanales des Romains, s'en couvroient tout le corps, après l'avoir frotté d'un baume gluant auquel s'attache cette poudre.

On équipa cinq vaisseaux pour cette expédition : mais Raleigh ne partit qu'avec un seul accompagné d'une barque, & les autres eurent ordre de le joindre à la hauteur des Canaries. Il mit à la voile de Plymouth le 6 de Février 1595, & jetta l'ancre le 22 de Mars à la pointe de Curipan, que les Espagnols appellent Punta-de-Gallo dans l'Isle de la Trinité. Quelques jours après il aborda à Puerto-de-los-Espagnoles, un peu plus au Nord-Est, où il y avoit un Etablissement espagnol, & une ville nouvellement bâtie, nommée Saint-Joseph. Le Gouverneur Dom Antonio de Berreo étoit un homme hardi

RALEIGH,
Chap. IV.

An. 1592

Raleigh
part pour faire des découvertes.

An. 1595

RALEIGH,
Chap. IV.

An. 1595.

& courageux : mais cruel & fans éducation, très peu propre à faire des découvertes & connoissant à peine la différence de l'Est à l'Ouest. Depuis onze ans qu'il occupoit cette place il avoit perdu plus de mille hommes & dépenfé trente mille ducats, quoi-qu'il eût acquis moins de connoissances du pays & des productions que Raleigh n'en eût après y être demeuré quelques jours avec très peu de monde. Le Capitaine Whiddon envoyé l'année précédente par notre Avanturier pour examiner la côte, avoit eu quelque commerce avec ce Gouverneur : mais huit Anglois y avoient été massacrés par la trahison d'Antonio, & le chef n'avoit éprouvé que des fraudes en traitant avec lui.

Raleigh parcourut trois côtés de l'isle : leva des plans des différents ports & des places remarquables qu'il y reconnut, & résolut de pénétrer dans le pays : mais il jugea qu'il falloit commencer par attaquer & détruire l'Etablissement espagnol, pour ne pas laisser derrière soi un ennemi puissant qui ne cherchoit que les moyens de faire périr les Anglois, &

qui par sa cruauté avoit attiré la haine des habitants contre tous les Européens. Raleigh espéroit qu'en se faisant connoître pour ennemi des Espagnols, il gagneroit la confiance des Indiens, & qu'il assureroit ses progrès dans le pays. Il étoit encore flatté de se venger des Espagnols qui avoient agi avec tant de perfidie contre les gens du Capitaine Whiddon, & espéroit aussi retirer de grands avantages de cette expédition, tant pour lui-même que pour ceux qui l'accompagnoient.

RALEIGH,
Chap. IV.

[An. 1595]

Déterminé par toutes ces raisons, il fit ses préparatifs pour attaquer l'établissement à la fin du jour. Le Capitaine Calfield surprit la garde avancée avec soixante hommes, & Raleigh marcha lui-même avec un peu plus de quarante vers la ville, qui se rendit sans beaucoup de résistance. Le Gouverneur Dom Antonio Berreo fut fait prisonnier avec plusieurs autres Officiers : Raleigh se conduisit envers eux avec autant d'humanité que de politesse, & en apprit diverses circonstances, qui lui furent d'un grand usage pour la suite de son expédition. Il mit en liberté plusieurs

Il surprend
un établisse-
ment Espa-
gnol.

RALEIGH,
Chap. IV.

An. 1595.

Captifs Indiens, entre lesquels il trouva cinq petits Rois, attachés à une même chaîne, & renfermés dans un endroit où ils mouroient presque de faim. On leur avoit fait souffrir plusieurs tourments qui révoltent l'humanité; tel que celui de les arroser avec du lard enflammé, & de les maltraiter par une infinité d'autres cruautés inconcevables.

Il lui arrive
du secours
d'Europe.

Le même jour arriverent pour soutenir Sir Walter Raleigh, le Capitaine Keymis dans le Galego, & le Capitaine George Clifford dans le Lionceau, qui appartenoit au Lord Amiral Howard, lequel avoit un fort intérêt dans cette entreprise, ainsi que Robert Cécil. Ce secours fut d'autant plus agréable à l'Amiral qu'il y avoit à bord de ces vaisseaux un grand nombre de Gentilshommes & de soldats avec des provisions très utiles. Avant de poursuivre ses découvertes, il voulut s'attacher les Indiens le plus qu'il lui feroit possible, assembla leurs chefs, particulièrement ceux qui étoient ennemis des Espagnols, & qui formoient le plus grand nombre, & leur fit par le secours de son interprète Indien,

une harangue dans laquelle il leur dit : » Qu'il étoit sujet d'une Reine » Vierge la plus puissante de tous les » Caciques ou Souverains du Nord : » Qu'elle avoit plus de Caciques » soumis à elle qu'ils ne pouvoient » compter d'arbres dans l'Isle de la » Trinité : Qu'elle étoit le soutien » de la liberté , & l'ennemie des » Castillans (nom sous lequel les Indiens connoissoient les Espagnols » en plusieurs endroits) à cause de » leur barbarie & de l'oppression » qu'ils faisoient souffrir : Qu'elle » avoit délivré les parties septentrionales du monde de leur servitude , & qu'elle étendoit sa clémence sur la côte de Guiane , où » elle l'avoit envoyé pour en soustraire les habitants à leur tyrannie , » & pour les garantir contre toute » invasion à l'avenir. » Ensuite il leur fit voir le portrait de la Reine qu'ils regarderent avec admiration , & l'on eut beaucoup de peine à les empêcher de lui rendre les honneurs divins. Ces discours & d'autres semblables que Raleigh tint en plusieurs endroits dans son passage à la Guiane , accoutumèrent les habitants au nom

RALEIGH,
Chap. IV.

An. 1595.

RALEIGH, & aux vertus de la Reine Elifabeth;
 Chap. IV. ce qui contribua beaucoup à les at-
 An. 1595. tacher aux Anglois par les liens d'une
 forte amitié.

Le Commandant faisoit tous ces préparatifs pour se rendre à la Guiane, quoique Berreo employât toutes les raisons qu'il crut les plus fortes pour l'en détourner, & l'on vit par la suite qu'il avoit été sincere dans ses avis. Il fit en vain tous ses efforts pour lui persuader que ce pays étoit de plusieurs centaines de milles plus éloigné qu'on ne le lui avoit représenté : que la route en étoit longue & ennuyeuse, parce qu'il y avoit quantité de bas-fonds, sur lesquels il étoit impossible de passer, même avec des barques très légères : qu'il ne pourroit transporter avec lui la moitié des provisions qui lui seroient nécessaires, & qu'il ne devoit attendre aucun secours des habitants avec lesquels il ne pourroit jamais avoir d'entrevue : qu'ils brûleroient leur ville : & se retireroient dans des lieux inaccessibles, où ils trouvoient des asyles qu'eux seuls pouvoient pénétrer : que leurs Rois & leurs chefs leur avoient expressément défendu

de faire aucun échange d'or avec les
 Chrétiens, & d'avoir aucune com-
 munication avec eux, persuadés que
 ce commerce les conduiroit infailli-
 blement à leur ruine : enfin que l'hi-
 ver dont on approchoit lui cause-
 roit de nouvelles difficultés par l'a-
 bondance des pluyes, & par les
 débordements des rivières.

RALEIGH,
 Chap. IV.

An. 1595.

Malgré toutes ces remontrances, Raleigh se déterminà à poursuivre son entreprise : il donna ordre à son Vice-Amiral Gifford & au Capitaine Calfield de faire leurs efforts pendant la haute marée pour passer les bas-fonds à l'Est de l'embouchure de la rivière Capuri. Ils exécuterent ses ordres ; mais malgré toute leur expérience, l'eau baissa avant qu'ils eussent pu les remplir : le maître du Lionceau fut envoyé pour examiner si un petit bâtiment pouvoit entrer à Amana ; mais il trouva aussi peu de fonds que dans les autres endroits : enfin Jean Douglas qui le suivit dans la même recherche apperçut bien quatre entrées qui sembloient promettre un facile accès ; mais les especes de canaux qui y conduisoient étoient également barrés par les sables.

Il fait des efforts infructueux pour aborder à la Guiane.

RALEIGH,
Chap. IV.

Ann. 1555.

Raleigh n'oublioit rien pour animer ses gens, & pour les encourager autant qu'il lui étoit possible, en affectant toujours l'air le plus satisfait : son Charpentier coupa une vieille barque du Galego, & y fit des bancs pour des rameurs, de façon qu'elle ne tiroit que cinq pieds d'eau. Raleigh s'y embarqua avec soixante de ses gens, & fut suivi par un bateau de Gifford, chargé de vingt hommes : par une de dix hommes du Capitaine Calfield, ainsi que par une barque de son propre vaisseau, qui n'en portoit aussi que dix. Ils passèrent d'abord environ vingt milles d'une mer fort agitée, & furent forcés par le vent de relacher dans la baye de Guanipa : ils y souffrirent beaucoup des flèches empoisonnées des habitants, qui étoient des Cannibales très voraces ; mais enfin ils trouverent un passage pour entrer dans une des rivières que Douglas avoit reconnues.



CHAPITRE V.

Raleigh souffre beaucoup de fatigues dans la suite de son voyage : Il fait un prisonnier, & est en danger de perdre son vieux Pilote : Description d'un peuple qui vit dans des arbres : Raleigh manque de provisions, & perd un jeune Negre : Il trouve quelques indices d'or, & apprend d'où on le tire : Il entre dans la riviere Orenoque, & reçoit la visite d'un Roi voisin.

LA situation de Raleigh & de ceux qui l'accompagnoient, étoit certainement très fâcheuse : ils étoient exposés tout le jour à la pluye, ou à un soleil extrêmement ardent ; & la nuit ils n'avoient que des planches pour se reposer. La plus rude prison eut été moins fâcheuse, que de se trouver tant de monde en un si petit espace, manquant du nécessaire pour la propreté ; & la mauvaise odeur seule qui sortoit de leurs habits, devoit être

Situation
fâcheuse des
Anglois.

RALEIGH,
Chap. V.

AN. 1595.

un supplice insupportable. Leur nourriture qu'il falloit apprêter au milieu d'eux, & qui n'étoit pour l'ordinaire que de mauvais poisson, augmentoit encore le désagrément auquel ils étoient exposés. L'avenir ne leur présentoit rien que d'affreux : quoiqu'ils eussent surmonté en quatre jours la force de la marée, ils avoient été tellement ballottés par les courants & par les flus & reflux, qu'après avoir eu des peines incroyables, ils se trouverent enfin rejettés à l'endroit qu'ils avoient voulu éviter, ou à celui d'où ils étoient partis. Il y avoit très peu d'espérance de se tirer de tant de détroits & d'isles, si semblables les unes aux autres, qu'il étoit presque impossible de les distinguer. Les bords en étoient couverts d'arbres épais, dont les branches touchoient presque la surface de l'eau, ce qui ajoutoit une sombre horreur à l'aspect solitaire de cet endroit ; & elle étoit encore augmentée par les changements des temps, & par les dangers de la mer.

Toutes ces causes réunies auroient pu jeter l'effroi dans le cœur le plus

hardi : mais les manieres aisées, & l'humeur toujours égale de Raleigh dans les plus grandes fatigues, encourageoient les compagnons, qui les partageoient avec un Commandant accoutumé au luxe & aux plaisirs de la Cour. La gloire étoit leur objet, & ils ne firent point entendre leurs murmures, quoique le chemin pour y parvenir fut si difficile & si hazardeux.

RALEIGH,
Chap. V.

An. 1595.

Enfin le 22 de Mai 1595, ils entrèrent dans une riviere qu'ils nommerent la riviere de la Croix rouge, ne lui connoissant pas alors d'autre nom. Ils gagnerent une petite baye voisine d'une ville, & leur Pilote Fernando mit pied à terre : mais il s'en fallut peu qu'il ne fut dévoré par des chiens, que les féroces habitants lacherent sur lui. Il étoit naturellement agile, réussit à se sauver, & à se jeter à la nage pour regagner la barge de Raleigh. Pendant son absence les Anglois se saisirent d'un vieux Indien, dont ils menacerent de couper la tête, s'il ne procuroit la liberté à leur Pilote : mais on eut depuis beaucoup d'attentions pour ce vieillard, & il leur fut d'un grand servi-

Ils entrent
dans une ri-
viere.

RALEIGH,

Chap. V.

An. 1595.

ce pour les guider dans les détours de cette riviere, où il fut souvent lui-même exposé à périr, quoiqu'il la connut très bien.

Les peuples qui habitoient vers l'embouchure, se nommoient Tivilivas : ils étoient d'un caractère très dur, connoissant tout le prix de la liberté, & assés courageux pour la défendre. Ils se bâtissent des cabanes pendant l'Eté : mais pour se garantir des eaux dont la terre est inondée l'Hyver, ils forment de petites huttes entre les branches des arbres, où ils vivent très contents. Ces sortes de retraites ne sont pas particulières à cet endroit, & l'on en trouve de semblables dans tous ceux des Indes Orientales, où il tombe des pluies abondantes.

Ils trouvent
des rafraichis-
sements.

La barge de Raleigh s'engrava si fortement dans cette riviere, qu'il désespéroit de l'en pouvoir retirer : cependant ses gens y réussirent après quatre jours de travail, & ils continuerent leur voyage avec une fatigue prodigieuse par l'Amana, l'une des branches de l'Orenoque. Ils n'étoient qu'à cinq degrés de la ligne ; & Raleigh faisoit tous ses efforts

pour les encourager, en leur faisant dire souvent, comme en secret par le Pilote, qu'ils feroient dans peu à la fin de leurs travaux. Leurs provisions étant alors presque entièrement consommées, leur vieux guide Indien entreprit de les conduire en très peu de temps à une ville, où on leur en fourniroit abondamment. Il les amusa pendant tout le jour & toute la nuit suivante, sans qu'ils vissent la plus légère apparence de l'exécution de sa parole, & un chef moins prudent l'auroit certainement puni pour les avoir trompés: mais le jour d'après ils reconnurent la vérité de ce qu'il leur avoit dit, & il les fit tourner tout-à-coup vers un endroit, où ils trouverent tous les rafraîchissements nécessaires.

Dans ce dernier voyage qui les conduisit à plus de quatre-vingt milles, ils trouverent des poissons singuliers, dont quelques-uns étoient d'une grosseur excessive, particulièrement des crocodiles. Il y en eut un qui engloutit à la vue de tout l'équipage un jeune Negre, de la suite de Raleigh, qui s'étoit jetté dans l'eau pour nager. Quelque temps après cet

RALEIGH;
Chap. V.

An. 1595

RALEIGH,
Chap. V.

An. 1595.

événement, les Anglois s'emparèrent de deux canots chargés d'excellent pain, qui appartenoint à des gens d'une nation nommée Arwaycas: les Indiens les abandonnerent sur le rivage, & prirent la fuite dans les bois, parce que les Espagnols leur avoient persuadé que Raleigh & ses gens étoient des Cannibales.

Ils entrent
dans l'Oreno-
que,

L'Amiral les suivit dans le dessein de faire des informations, & après s'être glissé entre quelques buissons, il trouva une corbeille où il y avoit du vif argent, du salpêtre, & les autres ingrédients nécessaires pour purifier les métaux, avec quelques lingots déjà raffinés. Il joignit bien-tôt les Arwaycas, qui lui dirent qu'ils avoient été accompagnés de deux autres canots chargés d'or brut, lesquels s'étoient échapés: Raleigh prit un de ces Indiens pour lui servir de guide, & il apprit de lui dans quel endroit les Espagnols trouvoient l'or, en quel temps, & comment ils le rafinoient. Il fit part de tout ce qu'il en apprit à ses gens, pour qu'ils en pussent faire usage quand l'occasion s'en présenteroit. Il prit encore pour le conduire un Arwaycas, qui avoit

déjà rendu le même service aux Espagnols : & quand les Anglois eurent resté en cet endroit le temps suffisant pour se raffraîchir , ils parurent aussi contents que l'étoit Raleigh lui-même , & promirent de le suivre jusqu'aux dernières extrêmités de l'Univers. Ce fut le 6 de Juin qu'ils entrèrent dans la riviere de l'Orenoque , & ils y acquirent bien-tôt des lumieres suffisantes sur toutes les nations qui en habitent les bords,

RALEIGH,
Chap. V.
An. 1595.

Cette riviere a son cours de l'Est à l'Ouest : elle est une des plus grandes qu'on connoisse dans le monde , puisqu'elle a trois cents milles de largeur à son embouchure , & elle s'étend depuis la mer jusqu'à Quito dans le Pérou. Elle est navigable pour les vaisseaux la longueur de mille milles , & pour de petits bâtimens le double du même espace : elle se décharge dans la mer par seize embouchures , a en général vingt brasses de profondeur , & jamais moins de deux & demie.

Le cinquieme jour après que les Anglois furent entrés dans cette riviere , ils jetterent l'ancre à Morequito , dans la Province d'Arowaia ,

Raleigh est
visité par un
Roi du pays.

RALEIGH,
Chap. V.
An. 1595.

à plus de trois cents milles de la mer. Le lendemain Raleigh reçut la visite du Roi de cette Province, auquel il avoit envoyé un député. Quoique ce Monarque fût âgé de cent dix ans, il vint à pied aux quartiers des Anglois, & retourna de même, ce qui lui fit un voyage de plus de vingt-huit milles.

Il amena une suite nombreuse d'hommes & de femmes, avec des provisions en abondance, & de toutes sortes de fruits. Il fit un discours très long, dans lequel il s'étendit sur la cruauté des Espagnols; & Raleigh lui répondit à peu près dans les mêmes termes qu'il avoit déjà parlé aux habitants de la Trinité. Il lui fit principalement l'éloge des vertus de la Reine, & dit: » que la plus grande » ambition de Sa Majesté, étoit de » délivrer les nations opprimées, & » d'abattre l'orgueil & le pouvoir » des Espagnols, ou Castillans, & » que c'étoit par cette raison qu'elle » l'avoit envoyé dans la Guiane. » Ensuite Raleigh s'informa des forces, de la politique, des alliances, & du gouvernement du pays: de ses dispositions envers ses voisins,

& des moyens les plus faciles pour les soumettre. Le Roi répondit à toutes ses questions avec tant de justesse & de précision, qu'il fut aisé de se convaincre par ses discours que le jugement & le raisonnement ne sont pas toujours dus à la science ou à l'éducation, mais qu'ils sont souvent des dons gratuits de la Nature.

Quelques-uns de ceux qui accompagnoient le Roi, présentèrent à Raleigh des Perroquets d'une petite espece, mais très curieuse, avec un petit animal très peu connu dans ce temps. On le nomme Armadilla, son corps est couvert d'une écaille dure, comme le Rhinoceros, & il porte une corne blanche de grand usage dans la médecine. Après le départ du Roi, notre intrépide aventurier fit voile à l'Ouest dans la riviere Cacoli, non-seulement à cause du récit qu'on lui fit des choses extraordinaires qui s'y trouvoient, mais encore parce qu'elle conduisoit chez une nation, dont les peuples, très renommés pour leurs exploits guerriers, étoient sujets de l'Empereur de la Guiane.

Le courant étoit si rapide, qu'une

RALEIGH,
Chap. V.

Ann. 1595.

barge avec huit rameurs ne put remonter l'espace d'un jet de pierre en deux heures, quoique la riviere fut aussi large en cet endroit, que la Tamise l'est à Woolwich. Walter fut donc obligé de descendre à terre, & de camper sur les bords de cette riviere, d'où il envoya notifier son arrivée aux Seigneurs de Canuri, qui habitent dans cette Province. Quelque temps après, un Prince nommé Wonuretona vint le visiter avec une suite nombreuse, & lui fit apporter toutes sortes de rafraîchissements. Il apprit de ce Prince que les habitants de la Caroline étoient non-seulement ennemis déclarés des Espagnols, mais qu'ils haïssoient également les Epuremei, nation voisine, chez laquelle on trouve de l'or en abondance : que vers la source de cette riviere étoient trois autres nations avec les mêmes dispositions ; qu'il y avoit une mine d'argent peu éloignée du rivage : mais qu'il n'étoit pas possible à aucune barque d'y naviger, parce que l'eau étoit trop forte & trop rapide. Raleigh choisit trente ou quarante hommes pour remonter par terre, en suivant les bords, & lui-même avec un petit

nombre d'Officiers, ayant pris quelques munitions, s'avança dans le pays pour en voir les Cataractes, qu'on entend d'une distance très éloignée.

RALEIGH,
Chap. VI.

An. 1595,

CHAPITRE VI.

Raleigh trouve par-tout des marques de la richesse & de l'abondance du pays: Description d'une nation dont on disoit que le visage étoit dans la poitrine: Sentiment de M. Théobald, pour expliquer ce Phénomène: Les Anglois retournent à leurs vaisseaux, & Raleigh a un nouvel entretien en route avec le Roi: Un Cacique le conduit à une mine d'or.

DU sommet d'une des hauteurs qui commandent sur la rivière, Raleigh & ses compagnons virent qu'elle se partageoit en trois différents canaux, qui couloient avec rapidité l'espace de vingt milles, où leur vue pouvoit s'étendre. Ils étoient coupés par plusieurs chutes effrayantes, ce qui présentoit un paysage très varié, mais terrible; d'autant que les

Description
du pays par-
couru par Ra-
leigh.

RALEIGH,
Chap. VI.

An. 1595.

eaux tomboient d'une prodigieuse hauteur sur des rochers avec tant de force, que les vapeurs occasionnées par cette chute ressembloient à une très grosse pluie, ou plutôt à la fumée épaisse qu'on remarque sur les villes très peuplées, avec un bruit presque aussi fort que celui du tonnerre.

Aucun pays n'offre à la vue des objets plus agréables, & plus engageants: les plaines en sont unies & fort étendues, couvertes d'une belle verdure, sans aucunes ronces, & agréablement arrosées. Le terrain est un sable dur propre à marcher, & commode pour les voitures: de temps en temps on y trouve des collines qui élèvent leurs têtes vertes, comme pour rendre le coup d'œil plus charmant. On n'entend nulle part de musique plus agréable que celle des oiseaux qui se perchent sur les branches des arbres aux approches du soir, & qui plaisent autant aux yeux par la variété de leurs plumages, qu'ils enchantent les oreilles par la diversité délicieuse de leurs chants. Sur les bords de cette rivière on trouve des Grues & des Hérons.

blancs, cramoisis, incarnats, & de plusieurs autres couleurs agréables.

RALEIGH,
Chap. VI.

L'air entretenu en mouvement par un vent frais de l'Est, est chargé du parfum des fleurs, & il n'y a peut-être dans tout l'Univers aucun pays, où l'on voye l'apparence d'autant de richesses, puisque chaque pierre que les Anglois touchèrent, portoit des marques d'or, ou d'argent mêlées avec ses autres particules. Cependant un Espagnol bien expert dans la connoissance des métaux, ayant examiné quelques-unes de ces pierres, dit qu'elles étoient ce qu'on appelle matrices d'or, de peu de valeur en elles-mêmes : mais qu'elles donnoient lieu de croire qu'il y avoit des mines à peu d'éloignement.

An. 1592.

On trouve dans ce pays une rivière nommée Caora, dont les bords sont habités par des gens qu'on prétend avoir la tête fixée dans la poitrine, & qui n'ont par conséquent point de cols. Raleigh ne dit pas qu'il ait vu lui-même aucun homme de cette nation ; mais il assure qu'il en parle sur le rapport de témoins oculaires, dont l'amour pour la vérité ne peut être révoqué en doute. Sir

Hommes
dont le visage
est dans la
poitrine.

RALEIGH,
Chap. VI.

An. 1595.

Explication
de ce phéno-
mène.

Jean Mandevile en parle aussi dans ses voyages : mais il paroît qu'il a copié mot pour mot sa description dans les ouvrages de Pline.

M. Théobald, dans ses Notes sur la Tragédie d'Othello, avance au sujet de ces peuples, une conjecture qui paroît aussi juste que probable. Il dit que dans la Moscovie Septentrionale, on trouve une Tribu de gens qui portent un habit, ou robe fermée avec de longues manches, ouverte seulement au col : que dans les temps froids ils ôtent leurs bras, & se couvrent la tête avec le haut de cette robe, de façon qu'on voit leur visage par l'ouverture destinée à être ajustée au col, & que leurs larges manches ressembloient à des bras pendants, dont la naissance seroit au-dessus des oreilles. Il est très vraisemblable que des gens ainsi équipés, & vus de loin sans un mur examen, auront donné lieu à ce qu'on dit de ces especes de monstres.

Le temps commençoit à devenir très désagréable, & les chemins très fatiguants, parce que les pluies tomboient en abondance, & que les eaux couloient des montagnes en

telle quantité, que le terrain où les
 Anglois s'étoient trouvés le matin à
 pied sec, étoit couvert de façon à
 avoir de l'eau jusqu'au col avant la
 nuit. Les tempêtes devenoient aussi
 plus violentes de jour en jour, & le
 danger de la navigation sur la ri-
 vière augmentoit dans la même pro-
 portion. Les gens de Raleigh s'en-
 nuyoiént beaucoup de porter si long-
 temps les mêmes habits, & le même
 linge, n'en ayant pas changé depuis
 plus d'un mois, sans qu'il eût été raf-
 fraîchi autrement que par les playes,
 qui souvent tomboient sur leurs
 corps jusqu'à dix fois par jour. Ces
 incommodités jointes à plusieurs au-
 tres, les déterminèrent à discontinuer
 leur voyage, & à retourner en ar-
 rière pour revenir à leurs vaisseaux,
 qu'ils avoient quittés depuis ce temps,
 ayant parcouru quatre cent milles,
 & fait plusieurs découvertes curieu-
 ses, sur la situation, les richesses, &
 les mœurs des habitants de diverses
 Provinces, par lesquelles ils avoient
 passés.

Quoique le vent leur fût contrai-
 re, ils ne trouverent que très peu de
 difficulté dans le retour, d'autant que

RALEIGH,
 Chap. VI.

An. 1595.

Raleigh ren-
 vient à ses
 vaisseaux.

RALEIGH,

Chap. VI.

An. 1595.

la force du courant leur faisoit faire plus de cent milles par jour. Ils s'arrêterent au port de Morequito, parce que Raleigh désiroit avoir encore une conférence avec le vieux Roi, & il fit élever une tente sur le rivage pour le recevoir. Ce Prince se rendit bien-tôt auprès de lui, avec une suite nombreuse chargée de provisions & de présents. Raleigh lui fit diverses questions sur les moyens les plus aisés de parvenir aux parties les plus riches, & les plus civilisées de la Guiane, & les réponses du Roi furent très satisfaisantes. Il dit à Raleigh qu'il ne devoit pas songer à pénétrer jusqu'à Manoa la grande Capitale, tant parce que la saison de l'année ne le lui permettroit pas, que parce qu'il n'avoit pas de forces suffisantes pour cette entreprise. Il ajouta que dans les plaines de Maureguarai, la ville la plus civilisée de la Guiane, environ à quatre journées de Morequito, trois cents Espagnols avoient été taillés en pieces depuis peu, pour y avoir fait une invasion, sans avoir commencé par s'affurer de l'amitié des nations voisines. Il y en avoit cependant plu-

fleurs qui étoient ennemies de celle qu'ils attaquoient, & qui auroient vraisemblablement été disposées à unir leurs forces à celles des Chrétiens, contre le Royaume de la Guiane, si les Espagnols avoient commencé par les gagner, comme ils auroient dû le faire.

RALEIGH,
Chap. VI.

An. 1595.

Le Roi dit encore à Raleigh, que c'étoit en cet endroit qu'on faisoit généralement les plaques d'or, & les autres ustenciles du même métal qui se répandoient dans tout l'Empire. Raleigh lui demanda comment ils séparoient cet or de la pierre, & le Roi répondit qu'il étoit rare qu'on en tirât de celui qui pouvoit y être mêlé : que pour l'ordinaire on le trouvoit en grains d'un métal très pur dans le lac de Manoa, ainsi que dans plusieurs rivières : qu'on y joignoit quelque portion de cuivre par forme d'alliage : qu'on mettoit le tout dans un grand pot de terre sur un feu très vif, rendu encore plus actif par le souffle des hommes, qui à cet effet se servoient de longs roseaux pour diriger le vent sur ce feu : que lorsque le métal étoit en fusion, on le verfoit dans des mou-

RALEIGH,
Chap. VI.

An. 1595.

les de pierre, ou de terre grasse, & qu'on formoit ainsi des images, ou des plaques. Sir Walter Raleigh en emporta des deux façons en Angleterre, moins pour leur valeur, que pour en faire des épreuves : il ne vouloit pas que ces peuples crussent que l'amour de l'or attiroit les Anglois dans leur pays, & il leur donna en présent vingt schellings des espèces de la Reine, qui portoient son image ; ces gens les pendirent à leur col, & les reçurent en échange des pieces d'or non travaillées, qui valaient moins que ces vingt schellings.

Le Roi dit qu'il pensoit qu'avec ses forces actuelles, Raleigh pourroit se rendre maître de la ville de Maureguarai, & il offrit de l'aider de ses troupes, pourvu qu'il lui laissât cinquante Anglois pour sa garde : mais le Commandant ne jugea pas à propos d'entreprendre cette expédition, tant parce que la saison étoit avancée, que pour plusieurs autres raisons. Alors le Roi le pria de sortir de ses territoires le plutôt qu'il lui seroit possible, crainte que les Epuremei ne vinssent venger sur lui le

féjour qu'il y auroit fait, ou qu'il ne reçut quelque insulte des Espagnols à ce sujet. Ils lui avoient déjà fait sentir le poids de leur ressentiment, en le faisant prisonnier quelque temps avant, & en le tenant dans les chaînes pendant dix-sept jours, après lesquels il avoit été obligé de leur donner pour sa rançon, cent plaques d'or, & plusieurs chaînes de pierres brillantes.

Il se plaignoit amèrement des Epuremei, qui avoient enlevé toutes ses femmes, & celles de ses sujets, en sorte que ceux qui avoient coutume d'en posséder dix ou douze, étoient alors réduits à se contenter de trois ou quatre. Il assura Raleigh que sans aucunes autres vues, la seule espérance de les recouvrer, lui assureroit son secours, & celui de ses peuples, s'il retournoit dans une autre saison: enfin il conclut en lui disant avec les marques de la douleur la plus profonde, qu'il savoit que les chefs des Epuremei possédoient chacun depuis cinquante jusqu'à cent femmes, pendant que lui & ses gens étoient réduits à un si petit nombre. Raleigh en partant lui fit de très for-

RALEIGH,

Chap. VI.

An. 1595.

RALEIGH,
Chap. VI.

An. 1595.

Il éprouve
le sort de Tan-
dale.

tes promesses de revenir dans peu.
A son départ, un grand Cacique
nommé Putijona promet de lui faire
voir une mine d'or très riche, & ils
y arriverent avec beaucoup de fa-
tigues, mais sans en pouvoir tirer
aucun avantage, parce qu'ils n'a-
voient pas d'instruments pour l'ex-
ploiter, ni même pour creuser la ter-
re. Raleigh dit lui-même, que d'avoir
entrepris de le faire avec leurs on-
gles, marque bien une ardeur infatigable ; mais nullement leur bon
sens ni leur jugement. Dans ce voya-
ge un de ceux qui l'accompagnoient
alluma du feu en frottant ensemble
deux bâtons, ce qui fit le même ef-
fet qu'un briquet avec une pierre,
& ils s'en servirent à sécher leurs
chemises, qui les fatiguoient beau-
coup, étant trempées de sueur. Ils
virent aussi plusieurs rochers aussi
brillants que de l'or, une colline
ronde de pierres minérales, & une
montagne très haute, qui de loin
paroissoit comme la tour blanche
d'une Eglise extrêmement élevée.
Du haut de cette montagne tomboit
un torrent considérable, ce qui lui
fit donner le nom de montagne de

crystal: Berreo assura Raleigh qu'on y trouvoit des diamants, & d'autres pierres précieuses, qu'on voyoit souvent réluire de loin avec beaucoup d'éclat.

RALEIGH,
Chap. VI.

An. 1595.

Cette montagne est située près de la riviere Winicapora, sur les bords de laquelle on trouve un village qui porte le même nom. Les habitants étoient tous occupés à boire pour célébrer quelque grande fête; cependant ils fournirent abondamment des provisions à Raleigh, & à ses compagnons, & leur donnerent de très bon vin qu'ils tiroient des pommes de pin. On pourroit croire qu'ils avoient pris cette coutume de célébrer les fêtes, par leur communication avec quelques peuples de l'Europe.

En retournant à leurs vaisseaux, les Anglois furent surpris d'un furieux ouragan, & furent près de périr sur les bas fonds. Raleigh fut obligé, ainsi que Gifford, Calfield & Grenvil, de quitter sa galère pour se mettre dans une petite barque, & de s'abandonner aux fureurs d'une mer très orageuse: mais il eut le bonheur de gagner le lendemain Curia.

Il rejoint
ses vaisseaux.

pan dans l'isle de la Trinité, où ses vaisseaux étoient à l'ancre, & sa galère les y réjoignit peu de temps après.

CHAPITRE VII.

Raleigh ayant regagné ses vaisseaux ; met à la voile pour l'Angleterre : Il brûle la ville de Cumana , qui lui avoit refusé des vivres , & détruit quelques autres établissemens Espagnols. Observation sur son voyage.

Retour de
Raleigh en
Angleterre.

DANS tout le cours de ce dangereux voyage , Raleigh ne perdit que le Nègre , qui fut dévoré par le Crocodile , & ses gens n'eurent aucunes atteintes , ni de fièvres , ni d'autres maladies , malgré les grandes fatigues auxquelles ils furent exposés. Cependant ils manquèrent souvent des choses les plus nécessaires , particulièrement de bonne nourriture , & furent contraints de manger de toutes les especes de poissons , & de fruits qu'ils rencontrèrent. Quand ils ne purent en trouver , ils furent réduits

à la chair de Crocodile, d'Armadilla & de Vache marine ou Manati. Ce dernier animal est un poisson plus gros qu'un muid, dont on tire de très bonne huile : on prétend que sa chair ressemble affés à celle du Bœuf, & que le cuir quand il est bien préparé, est aussi bon que celui du buffle pour faire de forts boucliers, & d'autres armures.

RALEIGH,
Chap VII.

An. 1595.

En revenant en Europe, Raleigh brula la ville de Cumana, parce que les Espagnols lui avoient refusé des vivres. Sainte Marie & Rio de la Hacha eurent le même sort : mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait trouvé beaucoup de butin dans ces places, quoique Cambden, & quelques autres qui n'aimoient pas Raleigh l'assurent, puisque les Espagnols s'étoient retirés avec leurs richesses dans des lieux inaccessibles, & dans des montagnes escarpées. Quoiqu'il en soit, ce voyage augmenta considérablement sa réputation, & lui acquit beaucoup de gloire.

Il fut reçu en Angleterre avec de grandes acclamations de joye : il y amena le fils du vieux Roi, dont nous avons parlé plusieurs fois : &

RALEIGH,
Chap. VII.

An. 1555.

ce jeune Prince qui se convertit, fut baptisé sous le nom de Gualter, ou Walter, qu'il paroît que Raleigh lui donna. Il laissa à sa place un jeune homme nommé Hughes Goodwin, qui avoit l'esprit très vif pour apprendre les langues Indiennes, avec François Sparrow, excellent dessinateur, pour prendre des vues du pays: ce furent eux-mêmes qui demandèrent à y rester, mais Goodwin eut le malheur d'être dévoré par une bête sauvage.

Les louanges de Walter Raleigh au sujet de ce voyage, occuperent les plumes de plusieurs écrivains de ce siècle. Le Capitaine Keymis, l'un des aventuriers qui l'accompagnèrent, composa un poème latin, dans lequel il donne la description des richesses, & de la situation du pays, & rapporte les principaux événements de cette expédition. M. Georges Chapman fit aussi un poème héroïque de deux cents vers sur le même sujet, où il s'étend sur la prudence & l'intrépidité de Raleigh: enfin ce Commandant a lui-même publié la relation de tout ce qui lui arriva dans le cours de cette expédition.

On

On ne peut disconvenir que Raleigh n'ait ouvert la communication avec un pays des plus riches qui soit dans le monde, & que si la Reine Elisabeth eût encouragé des établissemens dans cette partie, la Couronne d'Angleterre auroit acquis des trésors, qui auroient pu balancer ceux du Pérou, du Mexique, & des autres conquêtes faites par les Espagnols dans le nouveau monde. Il y avoit alors dans l'administration des affaires publiques, des hommes jaloux du mérite, & des grandes qualités de Sir Walter Raleigh: ils ne négligerent aucune occasion de le rabaisser, & sacrifièrent les intérêts de leur patrie à leurs avantages particuliers. Pour faire valoir leurs insinuations artificieuses, quelques-uns eurent la bassesse de dire, que l'or apporté en Angleterre par Raleigh, avoit été acheté en Barbarie, & qu'il n'étoit pas le produit de la Guiane. On en rafina à Londres, & il produisit depuis douze mille livres sterlings, jusqu'à vingt-sept par tonneau de matiere brute.

Pourquoi serions-nous surpris des objections qu'on fit contre Raleigh?

RALEIGH,
Ch. VIII.

An. 1595.

Colomb ne fut-il pas traité de visionnaire quand il commença à parler d'un nouveau monde ? Et Faustin, ne fut-il pas regardé comme un magicien, quand il enseigna l'art de peindre ?

CHAPITRE VIII.

Le Capitaine Keymis est envoyé avec deux vaisseaux, pour une nouvelle expédition à la Guiane : il revient en Angleterre après avoir eu peu de succès : Raleigh est employé dans une autre expédition contre l'Espagne, & est blessé dangereusement. Destruction de la ville de Catix, & pillage de celle de Faro. Voyage de Leonard Berry à la Guiane : On prétend y avoir vu une race de Géants : Doutes sur la ville de Manoa.

Keymis part
avec deux
vaisseaux
pour la Guiane.

An. 1596.

MALGRÉ tous les efforts qu'on put faire pour décourager Raleigh, & pour l'empêcher de poursuivre ses desseins sur la Guiane, il équipa deux nouveaux vaisseaux, nommés

le Favori & le Découvreur, dont il donna le commandement au Capitaine Keymis, en lui recommandant de s'attacher plutôt à entretenir l'amitié des Indiens, avec lesquels on avoit formé des liaisons sur cette côte, qu'à commettre des hostilités avec des forces trop inégales.

RALEIGH,
Ch. VIII.

An. 1596.

Keymis partit d'Angleterre à la fin de Janvier 1596, & fit un heureux voyage jusqu'au port de Morequito, où il fut instruit de la mort du vieux Roi Topiowary, & de la perte de François Sparrow, qui avoit été emmené en captivité par les Espagnols. Ils avoient artificieusement répandu le bruit de la mort de Raleigh, en sorte que plusieurs chefs Indiens qui avoient déjà rassemblé leurs forces, & n'attendoient que son arrivée pour attaquer ceux de la Guiane, s'étoient déterminés à congédier leurs gens, & à se mettre en sûreté. Les Espagnols avoient aussi formé un établissement à l'embouchure de la rivière Caroli, où ils se préparoient avec une batterie de canon à bien recevoir les Anglois, ce qui jetta ces derniers dans un grand embarras, d'autant qu'il falloit passer par cet en-

RALEIGH,
Ch. VIII.

An. 1596.

droit pour arriver aux mines, d'où Raleigh avoit apporté l'or l'année précédente. Keymis, espérant du secours du Cacique Putijma, se mit en marche pour les cantons élevés, où ce Prince s'étoit retiré avec ses gens, & les Anglois comptoient au moins tirer d'eux des grains d'or en échange pour des couteaux, des canifs, & d'autres bagatelles que les Indiens aiment avec passion. Les Anglois se propofoient même, s'ils étoient affés forts, de chasser les Espagnols: mais ils furent trompés une seconde fois, parce que Putijma & ses gens prirent la fuite à leur approche, croyant par erreur que c'étoit leurs ennemis.

Il est bien
reçu des In-
diens.

Pendant que les Anglois demeurèrent sur la côte, Keymis eut plusieurs conférences avec des naturels du pays, qui lui firent les plus grands éloges de Raleigh, & marquerent la plus forte inclination de prendre part à toutes les mesures de ses compatriotes, parce qu'il s'étoit comporté envers eux, avec autant de modération que de justice. Le Cacique de Carapana, qui étoit très vieux, & qui avoit beaucoup de pénétration,

envoya une députation solennelle à Keymis pour l'assurer de son amitié, & pour s'excuser de ce qu'il ne pouvoit lui faire visite, comme il l'avoit d'abord promis, ce qu'il rejetta sur son grand âge, sur ses infirmités, & sur les fatigues de la route. Keymis lui envoya un présent de vieux fer, & quand il quitta la côte, il promit de revenir dans peu avec un puissant secours. Il dit aussi aux Indiens que s'ils lui préparoient beaucoup de cassave, dont la racine sert de pain, avec quelques petites plaques d'or, il leur donneroit en échange beaucoup de grains de verre, des haches, & des couteaux. On peut juger combien ils estimoient tous ces effets, puisque François Sparrow avoit acheté au Sud de l'Orenoque, huit femmes très jolies, dont la plus âgée n'avoit que dix-huit ans, pour un couteau à manche rouge, qui n'auroit pas coûté plus d'un demi sol en Angleterre.

Le Capitaine Keymis arriva à Portland vers la fin de Juin, il n'avoit été que cinq mois dans ce voyage, & il en publia depuis une relation circonstanciée, dédiée à Walter

RALEIGH,
Ch. VIII.

An. 1596.

RALEIGH, Raleigh, dont il élève particulière-
 Ch. VIII. ment, & avec justice, l'attachement
 pour le bien public.

An. 1596.

Raleigh com-
 mande une
 escadre con-
 tre les Espa-
 gnols.

Dans le même-temps Raleigh com-
 mandoit une Escadre sous le Lord-
 Amiral Howard, & sous le Comte
 d'Essex: ils firent voile à Cadix avec
 des forces navales très considérables,
 & y détruisirent entierement une
 grosse flotte destinée à soutenir le
 Comte de Tyrone, qui avoit pris les
 armes en Irlande contre la Reine
 Elisabeth. Dans cette expédition l'ex-
 périence & les avis de Raleigh furent
 des plus utiles, & ce fut particulié-
 rement à lui que les Anglois durent
 la victoire, son vaisseau ayant com-
 battu à la tête de la flotte, & ayant
 toujours gardé le poste le plus diffi-
 cile. Il se plaignit avec justice de ce
 qu'ayant pris lui-même deux gal-
 lions, il n'avoit reçu aucune récom-
 pense, & de ce qu'on l'avoit privé
 de sa part du butin, quoiqu'il eût été
 blessé dangereusement à la jambe. La
 ville de Cadix fut prise d'affaut, &
 on la raza raiz-terre; mais les Com-
 mandants donnerent leurs soins à la
 conservation des Eglises. Avant que
 la ville fût saccagée, on conduisit les

femmes, les enfans, & les Ecclésiastiques en fureté au port Sainte Marie, pour qu'ils ne fussent pas exposés à la violence, & on leur donna la liberté d'emporter leurs habits, ou les autres effets qu'ils voudroient choisir. Une jeune femme Espagnole, d'une grande beauté, se servit de cette permission pour charger son mari sur son dos, ayant d'abord réussi à le cacher, parce que ses infirmités l'avoient privé de l'usage des jambes.

Les Espagnols eux-mêmes, eurent assez d'impartialité pour dire, » que » quoique les Anglois fussent hérétiques, ils s'étoient conduits en cette occasion, autant en gens d'honneur, qu'en vaillants soldats. » En retournant dans leur pays, ils démolirent la ville de Faro, où ils trouverent un grand amas de provisions, quelque artillerie, & la belle collection des livres qui avoient appartenu à Oforio, Evêque de Sylves & des Algarves, homme illustre pour ses connoissances. Ils furent apportés en Angleterre, & mis dans la bibliothèque, dont Sir Thomas Bodley commença l'établissement l'année suivante. Quelques années après, Sir Walter

RALEIGH,
Ch. VIII.

An, 1596.

On emporte
en Angleterre
la Bibliothèque
d'Oforio.

RALEIGH, Raleigh donna pour l'augmenter une
 Ch. VIII. somme de cinquante livres sterling,
 An. 1596. quoique sa fortune fût alors beau-
 coup diminuée, & cette générosité
 lui mérita des remerciements publics
 de l'Université d'Oxford.

Raleigh en-
 voye le Capi-
 taine Berry à
 la Guiane.

Il paroît que Raleigh conservoit
 toujours de grandes espérances sur
 les découvertes de la Guiane, puis-
 que peu de temps après son retour
 de la démolition de Cadix, il équipa
 pour ce pays une très belle Pinasse,
 nommée le Lièvre, dont il donna
 le commandement à Leonard Berry.
 Lorsqu'elle fut pourvue de tout
 ce qui étoit nécessaire pour le com-
 merce & pour les découvertes, elle
 mit à la voile de Plymouth au mois
 de Décembre, & vers le commen-
 cement de Mars 1597, elle arriva à
 l'embouchure de la riviere Wiapou-
 co, sur la côte de la Guiane. Elle
 commençoit à manquer de provi-
 sions, & ne trouvant pas d'habitants
 en cet endroit, elle avança vers Ar-
 matho, ville où l'équipage fut fourni
 abondamment de tout ce qui lui étoit
 nécessaire: les Anglois furent très bien
 traités par les Indiens, qui trafique-
 rent librement avec eux, & leur mar-
 querent une grande hospitalité.

An. 1597.

Le Capitaine Berry fit inviter avec beaucoup de politesse un Cacique voisin, nommé Ritimo, de venir à bord de son vaisseau, ce qu'il accepta, & il y fut reçu avec la plus grande magnificence. Les peuples des villes voisines, bien convaincus que le vaisseau étoit Anglois, vinrent de toutes parts en foule sur le rivage, apportant une grande quantité de provisions & de tabac. Ils parurent très satisfaits de ce qu'on leur donna en échange, & le plus grand nombre d'entr'eux, autant qu'on le put comprendre, sollicitèrent vivement les Anglois de venir chasser les Espagnols de leurs territoires.

RALEIGH,
Ch. VIII.
Ann. 1527.

D'Armatto ils remonterent la rivière Marawin, jusqu'à Quiparia & Macirra, l'espace de cinquante lieues. Ils eurent dans ce voyage la vue d'un pays délicieux, & remarquèrent quelques hommes d'une taille au-dessus de l'ordinaire, qui portoient des arcs d'or. Les provisions manquant aux Anglois, ils furent forcés de retourner sans avoir poussé plus loin leurs découvertes. Le 19 d'Avril ils entrèrent dans la rivière Caritine, où ils trouverent une barque nommée

Suite de son
voyage.

RALEIGH,
Ch. VIII.

le Jean de Londres, commandée par Leigh, dont Purchaff a eu occasion de parler.

An. 1597.

Il cherche
inutilement
la ville de Ma-
noa.

Ils remonterent cette riviere environ cinquante lieues, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à une chute d'eaux, & ils apprirent qu'il y en avoit encore une impossible à passer, cinq journées plus haut. Les habitants les importunoient continuellement, pour qu'ils les aidassent contre une nation voisine, dont ils étoient ennemis : mais les Anglois ne voulurent point entrer dans cette entreprise, parce qu'ils n'y avoient aucuns intérêts, & qu'ils jugeoient leurs forces insuffisantes. Ils furent donc obligés de retourner en arriere, sans avoir eu aucunes connoissances de la ville de Manoa qu'ils cherchoient, & dont ils avoient entendu faire de si grands récits. Il est vrai que suivant les relations les plus authentiques qu'on a pu avoir depuis, il y a tout lieu de croire que l'existence de cette ville est entierement chimérique. Nous ne trouvons aucuns aventuriers qui l'ait jamais vue, elle n'est point dans les meilleures cartes modernes, & l'historien exact Antonio de Herrera n'en

fait aucune mention. Peut-être que les Indiens se sont d'abord servis du nom de cette ville, comme d'un appas pour avoir le secours des Européens contre leurs ennemis; & que les Espagnols eux-mêmes n'ont pas voulu découvrir cette tromperie, afin que l'espérance d'en envahir les richesses, portât leurs compatriotes à poursuivre leurs conquêtes dans ce pays avec plus d'ardeur.

RALEIGH,
Ch. VIII.

AN. 1697.

Le Capitaine Berry, après s'être procuré les connoissances les plus étendues qu'il lui fut possible d'avoir, quitta ce climat & revint à Plymouth, où il arriva le 28 de Juin 1597 : les intéressés dans cette entreprise ne furent nullement mécontents de ce voyage, qui leur confirma de plus en plus ce qu'on leur avoit dit des richesses de la Guiane.

Son retour
en Angleter-
re.



RALEIGH,
Ch. IX.

An. 1597.

CHAPITRE IX.

Sir Walter Raleigh est nommé Contre-Amiral : Il est envoyé pour une nouvelle expédition contre l'armée navale d'Espagne avec le Comte d'Essex, le Lord Thomas Howard, & une flotte Hollandoise : Ils font voile aux Açores : Essex commet plusieurs fautes dans cette expédition : marques particulières de distinction données à Raleigh.

Raleigh est nommé Contre-Amiral d'une flotte envoyée sur les côtes d'Espagne.

LE Roi d'Espagne ne fut pas découragé par les pertes considérables, que la valeur Angloise lui avoit fait souffrir en mer : il rétablit sa flotte, & se prépara à une nouvelle entreprise sur l'Irlande, où le grand nombre de mécontents lui donnoit toujours espérance de réussir. Le rendez-vous fut indiqué à Ferrol & à la Corogne : mais pour détruire cette flotte dans le port, on fit partir d'Angleterre une très forte Escadre, dont le Comte d'Essex fut nommé Amiral en chef, à cause de la mala-

die du Lord-Amiral Howard: le Lord Thomas Howard fut choisi pour vice-Amiral, & Sir Walter Raleigh pour contre-Amiral. Les Etats Généraux joignirent à cet armement dix vaisseaux de guerre, commandés par Van Duvenvord, & les Escadres combinées eurent ordre de s'emparer de l'isle de Tercère, ou de quelques autres des Açores, parce que la situation de ces isles étoit favorable pour attendre la flotte Espagnole qui devoit venir des Indes.

RALEIGH,
Chap. IX.

An. 1597.

Ces projets furent renversés par une violente tempête, dans laquelle Sir Walter Raleigh & le Comte même, furent bien près de périr, & ne se sauverent qu'avec beaucoup de difficultés. Cet événement donna le temps aux Espagnols d'être parfaitement instruits des forces & des desseins des Anglois, & ils prirent de si justes mesures pour leur défense, que lorsque le Comte d'Essex fut à leur vue, il jugea qu'il lui étoit impossible de les attaquer, à moins qu'il n'eût l'adresse de les attirer hors de leur port; mais tous ses efforts furent infructueux. Alors les Anglois firent voile pour les Açores; Sir Wal-

Il fait une
descente à
Fayal.

RALEIGH,
Chap. IX.

An. 1597.

ter Raleigh y arriva avant le Comte, & fit une descente à Fayal, quoique l'Amiral se fut réservé cette expédition : mais le Conseil où il s'en étoit déclaré, avoit été tenu en l'absence de Raleigh, par quelque cause imprévue, & il n'avoit eu aucune connoissance de la résolution du Comte. Quoiqu'il n'y eût que très peu de butin à faire dans cette descente, ce contre-temps occasionna entr'eux quelque froideur, mais elle fut bientôt dissipée quand ils en vinrent à l'explication.

Toute la flotte s'étant réunie, les Anglois tombèrent sur l'isle de Flores, dont les habitants se soumirent, & furent traités avec bonté. L'intention du Comte d'Essex étoit d'y demeurer quelque temps : mais il en fut détourné par un de ses Pilotes, qui connoissant peu cet endroit, l'assura que le terrain étoit mauvais pour l'ancrage, ce qui le détermina à faire voile à Saint Michel. Deux heures après son départ arriva la flotte des Indes : mais les Espagnols informés de la proximité des Anglois, ne s'arrêtèrent pas ; ils continuèrent leurs cours jusqu'à Angra, dans l'isle de

Tercère, & s'y trouverent garantis par de bonnes fortifications, & par une nombreuse garnison.

RALEIGH,
Chap. IX.

An. 1597.

Les Anglois firent cependant trois prises, dont les cargaisons furent évaluées à quatre cents mille ducats : deux de ces prises furent faites par Raleigh, qui marqua la plus grande joye quand il vit tomber le vent, dans l'espérance de pouvoir corriger en partie les fautes où tomboit souvent le Comte d'Essex, emporté par la chaleur de son caractère. La préférence que ce Seigneur donnoit en toute occasion aux troupes de terre, décourageoit souvent les gens de mer, & les entraînoit à prendre des mesures très contraires au bien du service. Il fut proposé d'attaquer la ville de Saint Michel, & le Comte se mit dans une barge pour reconnoître la place, accompagné de quelques Officiers de terre, dont les avis l'avoient jetté fréquemment dans des erreurs considérables, & il renvoya Raleigh, qui avoit d'abord été commandé. Quand Essex fut prêt à descendre dans la barge, on lui conseilla de prendre son armure, mais il refusa de suivre cet avis, disant

Imprudence
du Comte
d'Essex.

RALEIGH,
 Chap. IX.
 An. 1597.

qu'il ne vouloit pas avoir un avantage, dont ne pourroient jouir ceux qui l'accompagnoient. Il y avoit beaucoup d'imprudence dans cet entêtement : tout homme doit se garantir contre les dangers, autant qu'il le peut, fans s'écarter des principes de l'honneur; mais un Général doit particulièrement prendre soin de sa personne, pour ne pas exposer le corps qu'il conduit aux facheux événements qui suivent presque toujours la mort du chef.

Le Comte n'approcha pas assés près pour s'exposer au danger, & à son retour il déclara que le terrain étoit inaccessible pour une descente : cependant elle étoit beaucoup plus aisée que celle de Fayal. Il se laissa guider par des gens qui avoient d'autres vues, & il préféra de faire son débarquement environ six milles plus loin, à Villa-franca, dans une Pinasse de Raleigh, nommée la Guyane, accompagné d'environ deux mille soldats. Ils devoient revenir attaquer Saint Michel par les dérieres, pendant que Raleigh avec les grands vaisseaux s'approcheroit de la place, autant qu'il lui seroit

possible, pour détourner par de fréquentes allarmes les Espagnols, de faire attention à ce qui se passeroit du côté de terre.

RALEIGH,
Chap. IX.
An. 1597.

Toute l'activité du Contre-Amiral fut sans effet : l'armée, au lieu de suivre le projet, conformément aux mesures dont on étoit convenu, employa cinq ou six jours dans les amusements que pouvoit lui procurer le pays, où l'on trouvoit une grande abondance de provisions fraîches de toutes sortes, & une grande quantité de fruits. Elle aida aussi quelques aventuriers, qui avoient suivi la flotte uniquement dans l'intention de charger leurs vaisseaux de différentes productions du pays. Enfin on vit avec la plus grande surprise, qu'après être resté quelques jours à terre, Essex revint de Villa-franca, sans avoir causé aucun dommage aux ennemis, & donna ordre de remettre à la voile. Il n'est pas aisé de décider quelles raisons purent le porter à tenir une telle conduite : mais on jugea que c'étoit la suite de quelque convention particulière, dont les gens qui le suivoient, étoient mieux instruits que lui-même.

Sa conduite
empêche les
succès des
Anglois.

RALEIGH,
Chap. IX.

An 1597.

Pendant son absence, un vaisseau chargé de bois de brésil, de sucre, de fernambouc, & de plusieurs autres riches marchandises, jetta l'ancre par erreur au milieu de la flotte Angloise : Raleigh s'en empara, & cette prise fut très considérable. On en disposa depuis avec beaucoup de fidélité en Angleterre, pour défrayer des dépenses du vaisseau du Contre-Amiral, qui avoit à bord quatre cents hommes, y compris les gens de mer. Peu de temps après on vit une Carraque de dix-huit cents tonneaux qu'on avoit chargée de richesses immenses aux Indes, pour l'envoyer en Espagne. Prenant les navires Anglois pour ceux d'une Escadre Espagnole, parce que Raleigh avoit défendu à tous les vaisseaux de faire aucun mouvement, de déployer un seul pavillon, & de tirer un seul coup de canon, elle venoit directement sur eux à pleines voiles, quand un ignorant Hollandois, contre tout ordre, & contre toute règle de prudence, eût l'indiscrétion de lever l'ancre, de déployer un pavillon, & de tirer deux ou trois volées. La Carraque reconnut alors son erreur, &

fit ses efforts pour regagner la haute mer, mais le vent lui étant totalement opposé, plutôt que de se rendre, elle alla échouer sur le rivage près du fort. Les hommes débarquèrent avec ce qu'ils purent sauver de leur trésor, & mirent le feu au bâtiment, avant que Raleigh, qui le suivit dans une barque à rames, eût pu le joindre. Il fut impossible de le garantir des flammes, événement qui ne seroit pas arrivé, si l'armée de terre avoit été près de Saint Michel, comme on en étoit convenu : elle auroit empêché les hommes de débarquer, & ils auroient été obligés de conserver leur vaisseau, dont la prise auroit suffisamment dédommagé des frais de l'expédition. Il n'est pas possible d'excuser les troupes de terre, de la faute qu'elles commirent en cette occasion, ainsi que de plusieurs autres négligences impardonnables, dont elles furent coupables pendant ce voyage.

Le 9 d'Octobre, les Anglois remirent à la voile pour l'Europe, & ils essuyèrent une violente tempête, après laquelle Raleigh se trouva dans une grande disette d'eau. Plusieurs

RALEIGH,
Chap. IX.

An. 1597.

La flotte est
dispersée par
une tempête.

RALEIGH,
Chap. IX
An, 1597.

fortes d'oiseaux demeurèrent sur les cordages de son bâtiment, entre autres un pigeon, ce qui fut regardé non-seulement comme un signe du calme qui suivit bien-tôt, mais encore comme un heureux présage. Arthur George, qui a écrit une excellente relation de toute cette expédition, & qui étoit Capitaine du vaisseau de Raleigh, nommé le Warspite dit, que le Comte d'Essex, après que la tempête fut apaisée les réjoignit avec deux ou trois petites barques, lui qui peu de temps avant étoit entourré de plus de quatre-vingt beaux vaisseaux: image frappante, ajoute ce judicieux Auteur, d'un Grand tombé dans l'adversité, & que le Comte auroit dû regarder comme un exemple de l'instabilité de la fortune, mais il ne fit ces réflexions qu'après sa chute, & quand son malheur fut devenu irréparable.

Son retour
en Angleterre.

Ils étoient alors près des Sorlingues, comme le remarqua très bien le vieux M. Broadbent, Pilote du vaisseau de Raleigh, qui suivit ce que lui dictoient ses propres connoissances, plutôt que de se fier à la conduite de l'Amiral, qui guidoit tout

le reste de la flotte. Le jour qui parut, malgré un épais brouillard, prouva bien-tôt son habileté, car il passa sans accident, quoique de très près, l'endroit dangereux nommé l'Evêque & les Clercs, pendant que le Comte, qui avoit trois lieues d'avance, continuoit sa route à voiles déployées au Nord-Est, ce qui l'auroit jetté en peu d'heures, avec tous ceux qui faisoient le même cours sur les fables du pays de Galles, où ils auroient péri sans pouvoir s'en garantir. Ce malheur seroit certainement arrivé, si Arthur George, qui montoit la dernière garde, parce que Raleigh s'étoit retiré pour prendre quelque repos, n'eût ordonné de tirer un coup de canon d'avis, ce que le maître n'auroit pas fait sans y être forcé. Il étoit tellement irrité qu'il dit en jurant, que le Comte & ceux qui l'accompagnoient auroient mérité qu'on les abandonnât au péril où les entraînoit leur opiniâtreté & leur ignorance.

Sur cet avertissement Essex changea sa route, voyant qu'il étoit très difficile de doubler le Cap de Scilly, & d'entrer dans la Manche. Il con-

RALEIGH
Chap. IX.

An. 1597.

RALEIGH,

Chap. IX.

An. 1597.

vint ensuite de son erreur, & reconnut qu'il devoit son salut à l'avis qu'il avoit reçu du vaisseau de Raleigh. Le Contre-Amiral aborda à Saint Yves en Cornouailles, où le peuple étoit en grande confusion, à cause de quelques flibots Espagnols qui avoient fait une descente sur la côte: mais la présence de Raleigh dissipa leurs craintes, & ils furent informés peu de jours après que l'Escadre de Ferrol étoit hors d'état de suivre l'expédition pour laquelle elle étoit destinée, parce que le gros temps en avoit dispersé les vaisseaux, & en avoit mis un grand nombre hors de service.

Nous ne ferons aucunes réflexions sur l'expédition du Comte d'Essex, pour ne pas prévenir celles du Lecteur: nous remarquerons seulement que ce Seigneur fut reçu très froidement à la Cour, & qu'il se retira peu de temps après dans sa maison de Vanslead.

Honneurs
que reçoit
Raleigh.

Raleigh à son retour fut élu pour le Parlement, & comme il étoit Lord Lieutenant du Comté de Cornouailles, & Conservateur des mines d'étain, il rendit de grands services à

cette Province, en diverses contestations qui la regardoient. Peu de temps après il fut nommé Vice-Amiral d'une flotte qu'on mit en mer pour garder les côtes, & pour se garantir d'une invasion, dont les historiens disent que le Royaume étoit menacé, sans nous apprendre quelle puissance il avoit à craindre. Le Lord Thomas Howard, commandoit en chef cette Escadre, qui rentra dans les ports après un mois de croisière, parce que l'orage qui menaçoit l'Angleterre étoit alors dissipé. Raleigh fut ensuite envoyé Ambassadeur en Flandre, conjointement avec le Lord Cobham; mais il ne se passa rien d'important dans leur négociation. Il fut depuis nommé Gouverneur de Jersey, assista en qualité de Capitaine des Gardes à la mort du Comte d'Essex, & fut député, aussi avec le Lord Cobham, pour recevoir le Marquis de Rosni, depuis Duc de Sully, qui fut envoyé en qualité d'Ambassadeur de France à la Cour d'Angleterre.

RALEIGH,
Chap. IX.

An. 1597.



RALEIGH,
Chap. X.

CHAPITRE X.

La mort de la Reine est l'origine de la perte de Raleigh : Abrégé de son jugement & de sa condamnation : Il est mis en liberté : Son dernier voyage à la Guiane : Ses soins pour ne donner aucun sujet de plainte aux Espagnols.

Raleigh est
condamné à
mort.

An. 1603.

LA mort de la Reine Elisabeth , qui arriva peu de temps après , priva Walter Raleigh d'une puissante protectrice , & parut hâter sa ruine. Le Comte d'Essex , qui fut décapité dans la tour de Londres , l'avoit représenté sous des couleurs peu favorables au Roi d'Ecosse Jacques VI , avec lequel il entretenoit correspondance , & ce Prince , qui parvint ensuite à la Couronne d'Angleterre , sous le nom de Jacques I , avoit pris de très facheuses impressions contre Raleigh. Elles augmentèrent encore par les insinuations de Cécil , qui étoit ennemi du Chevalier , & ces différentes causes réunies contribuèrent

rent à le faire traduire à la barre de la Cour, où il fut condamné à mort, pour avoir conspiré contre le Roi & ses descendants; & pour avoir voulu faire passer la Couronne à Isabelle Stuart. Le principal témoin de ce crime fut le Lord Cobham, qui déposa dans un temps où il étoit irrité contre Raleigh, & qui retracta ensuite cette déposition.

RALEIGH,
Chap. X.
An. 1603.

On pourroit croire que le Roi lui-même ne le jugeoit pas coupable, puisqu'il ne fut délivré d'ordre pour son exécution, que long-temps après la Sentence, & que le Monarque eût souvent recours à son avis dans les affaires les plus importantes au bien du Royaume & de l'Etat. On lui rendit même la liberté, & on lui permit de sortir d'Angleterre, quoique la sentence subsistât dans toute sa force. Cependant elle servit de prétexte à le faire périr, plusieurs années après, sans qu'il y eût de nouveaux crimes à sa charge, que d'avoir agi contre les ennemis de l'Angleterre, & d'avoir augmenté sa gloire. Aussi est-il évident que la mort de Raleigh, fut l'effet des artifices & de la puissance du Comte de Gonde-

Son exécution est différée.

RALEIGH, mar, Ambassadeur d'Espagne à la Cour Britannique.
Chap. X.

An. 1603.

Tout le monde fut alors convaincu, qu'il avoit été sacrifié à la vengeance des Espagnols, qui ne pouvoient oublier toutes les pertes qu'ils avoient souffertes, tant par ses conseils, que par ses propres expéditions. Sans l'animosité de cette nation, Raleigh n'auroit pas vu de son vivant ses biens occupés par le nouveau favori Robert Carr, depuis Comte de Sommerfet, au préjudice de sa femme & de ses enfants, & il n'auroit pas été la victime des intrigues d'une infame faction.

Il fort de prison.

An. 1616.

Notre objet étant uniquement de parler des voyages & des découvertes de Sir Walter Raleigh, nous avons passé légèrement sur plusieurs événements de sa vie, qui n'ont point de rapport à ce que nous nous sommes proposés en entreprenant cet ouvrage. Nous remarquerons seulement qu'après avoir été renfermé pendant douze ans & quelques mois, il fut mis en liberté par la médiation de quelques personnes de la famille Royale, & de plusieurs Seigneurs de la Cour, mais particulièrement par

le crédit de Sir George Villiers, dont la faveur commençoit alors, & auquel il avoit promis pour récompense une part considérable dans les profits du premier voyage qu'il entreprendroit.

RALEIGH,
Chap. X.

An. 1616.

Toutes les vues de Raleigh étoient alors tournées du côté des mines d'or de la Guiane, & aussi-tôt qu'il fut en liberté, il fit des préparatifs pour une expédition dans ce pays. Il forma pour cette entreprise un fonds de dix mille cinq cents livres sterling, dont il y en eut deux mille cinq cents qui furent le produit de la vente d'une maison & de quelques terres, qui appartenoient à sa femme dans le Comté de Surry. D'abord que son projet fut rendu public, il fut joint par plusieurs personnes très riches, qui firent de grosses avances pour les principales dépenses, sous la condition d'être associés dans cette entreprise, & d'avoir part aux profits, à proportion des sommes que chacun y auroit mises. Le Roi lui accorda une commission spéciale pour ce voyage, le nomma Commandant en chef de toutes les troupes & de tous les vaisseaux qui y furent employés : lui

Il entreprend
une nouvel-
le expédition
à la Guiane.

RALEIGH,
Chap. X.
An. 1616.

donna plein pouvoir de punir les crimes capitaux, avec puissance de vie & de mort sur tous ceux qui le suivroient : enfin son autorité eut toute l'étendue qu'il étoit possible de lui accorder.

Cette commission fut signée le 26 d'Août de l'an 1616, qui étoit la quatorzième année du règne du Roi Jacques I, & le pouvoir dont Raleigh fut revêtu étoit si ample, que suivant l'opinion du Grand Jurisconsulte François Bacon, il étoit équivalent à tout pardon formel que le Roi auroit pu lui accorder.

Les vaisseaux destinés pour cette expédition furent :

Le Destin, de quatre cents quarante tonneaux, trente-six canons & deux cents hommes, monté par Sir Walter Raleigh avec son fils, aussi nommé Walter Raleigh pour Capitaine.

Le Jason, de Londres, du port de deux cents quarante tonneaux avec vingt-cinq canons, & quatre-vingts hommes d'équipage, monté par le Vice-Amiral J. Pennington.

La Rencontre, de cent tonneaux & de seize canons, aux ordres d'E-

douard Hastings, qui mourut, & eut pour successeur le Capitaine Withney.

RALEIGH,
Chap. X.

Le Tonnère, de cinquante tonneaux, vingt canons, & soixante & dix hommes d'équipage, commandés par le Capitaine Sir Warham-Saint-Léger.

An. 1616.

La Volante-Jeanne, de cent vingt tonneaux, quatorze canons, & vingt-cinq hommes, aux ordres du Capitaine Jean Chidley.

Le Southampton, de quatre-vingt tonneaux, soixante canons & vingt-sept hommes, Capitaine Jean Bailey.

La Pinasse Le-Page, de vingt-cinq tonneaux, trois canons de bronze, & huit hommes, commandés par le Capitaine Jean Barker.

La Convertine, commandée par le Capitaine Keymis.

La Confiance, commandée par le Capitaine Woolaston.

Le Cerf-volant chaloupe, commandée par Sir Jean Ferne.

Deux Flibots, commandés par Samuel King & par Robert Smith.

Avec deux ou trois autres bâtimens.

Raleigh espéroit mettre à la voile vers la fin de Mars 1617, mais plu-

Il met à la voile.

An. 1617.

RALEIGH,
Chap. X.
An. 1616.

seurs inconveniens le retinrent jusqu'au commencement de Juillet. Il partit alors du port de Plymouth, & fut obligé à cause d'une tempête violente, de relâcher à Cork en Irlande, où les vents contraires le retinrent sept semaines. Il y acheta cinquante bœufs qu'il distribua à ses gens, & le vent étant devenu favorable, il se remit en mer le 19 d'Août.

Le 6 de Septembre, il arriva devant l'Isle de Lancerota, & fit demander au Gouverneur la permission de trafiquer pour des provisions. Celui-ci consentit d'abord à une entrevue, mais il la différa de jour à autre, & enfin refusa ouvertement d'avoir aucun commerce avec lui, disant que les Insulaires le craignoient tellement qu'il n'osoit lui tenir sa parole. Il le pria en même temps de faire retirer les hommes qui avoient débarqué dans l'Isle, à quoi Raleigh consentit; mais malgré sa complaisance, les Insulaires tombèrent sur ses gens dans leur retraite, & lui tuerent un homme, en criant que jamais il n'auroit rien d'eux, parce qu'ils le soupçonnoient lui & ses gens de faire partie de la flotte Turque, qui peu de temps avant

avoit détruit Puerto-Santo. Raleigh se plaignit de cet outrage au Gouverneur de la Grande Canarie, qui bien loin de lui répondre favorablement, fit une sortie sur les Anglois, descendus pour faire de l'eau dans une partie déserte de l'Isle. Le jeune Raleigh, & quelques autres Officiers le repoussèrent courageusement, sans quoi ils auroient été taillés tous en pièces : cependant l'Amiral ne voulut pas tirer vengeance de ces hostilités, pour que l'Espagne n'eût pas lieu de se plaindre de sa conduite.

Il fit ensuite voile à Goméra, où le port est très bon & bien défendu. Les Espagnols formerent une ligne sur le rivage, avançant presque entièrement dans l'eau, & lui firent un salut comme à un ennemi, mais ils furent bien-tôt dispersés par le canon de la flotte. Raleigh fit descendre un député pour assurer le Gouverneur qu'il n'avoit aucunes mauvaises intentions, & pour lui dire qu'il avoit besoin de quelques provisions, qu'il vouloit payer le prix convenable, ajoutant que si quelqu'un de ses gens faisoit quelque querelle, ou commettoit quelque fraude, il

RALEIGH,
Chap. X.

An. 1617.

Il est bien
reçu du Gouverneur de
Goméra.

RALEIGH, promettoit de le faire pendre dans
 Chap. X. la place du marché. Il tint sa parole
 si exactement, que quand il quitta
 An. 1617. cette Isle, le Gouverneur le chargea
 d'une lettre adressée à Dom Diégo
 Sarmiento, Ambassadeur à la Cour
 de Londres, & depuis Comte de
 Gondemar, par laquelle il reconnois-
 soit la conduite polie de Raleigh,
 dont il faisoit les éloges que méri-
 toient sa droiture & sa justice.

Sa bonne
 conduite en-
 vers les Espa-
 gnols.

L'Amiral reçut aussi beaucoup de
 politesses de la femme du Gouverneur,
 qui étoit de famille Angloise, de la
 maison de Horne, & parente des
 Staffords du côté de sa mère. Elle lui
 envoya des fruits, du gros pain, du
 sucre, & quelques autres présents
 très utiles, & Raleigh par reconnois-
 sance lui donna un très beau tableau
 de Sainte Marie Magdelaine, une
 fraise d'un travail & d'une finesse ad-
 mirable, de l'extract d'ambre & de
 l'eau rose, dont on faisoit une très
 grande estime dans cette Isle. Il mit en
 liberté une barque des Canaries qu'une
 de ses pinasses avoit prise à la hauteur
 du Cap - Blanc, & comme les hom-
 mes qui la montoient dirent que les
 Anglois avoient mangé de leur pois-

son pour la valeur de six ducats , il leur en donna généreusement huit.

RALEIGH,
Chap. X.

Après être parti de cette Isle , Raleigh fut souvent exposé par l'inconstance de la saison à des dangers très pressants. En même temps que de violentes tempêtes endommagerent son vaisseau , détruisirent ses cables & cassèrent ses ancres , les pluies continuelles & la chaleur du climat occasionnerent des maladies à bord , qui lui enleverent un grand nombre d'hommes. Enfin il en fut attaqué lui-même avec tant de violence qu'il se passa vingt jours avant qu'on eût quelque espérance de lui sauver la vie. Durant tout ce temps , il eut des sueurs si abondantes qu'on fut obligé de le changer de linge au moins trois fois par jour , & il dit souvent depuis que sans les rafraîchissements qu'il avoit conservés soigneusement des présents de la Gouvernante de Goméra , il croyoit qu'il lui auroit été impossible d'échaper de cette maladie.

An. 1617.

Il tombe
malade & se
rétablit.

Vers le 12 d'Octobre , pendant que les Anglois continuoient leur cours vers la Guiane , ils furent surpris du plus grand calme , quoiqu'il

RALEIGH,
Chap. X.

An. 1617.

parût dans toutes les parties de l'horizon des présages d'un temps orageux. Enfin l'air devint si épais & si sombre qu'on fut obligé de se servir de chandelles à midi dans la chambre de poupe ; autrement il auroit été impossible de commander la manœuvre. Ils virent aussi des arc-en-ciels de couleur désagréable , qui sembloient les environner continuellement , & Raleigh en observa souvent de semblables dans les mers d'Amérique. Il en compta un jour jusqu'à quinze , dont un formoit presque un cercle entier , & il remarqua qu'ils étoient toujours les avant-coureurs du fort temps.

Vers la fin d'Octobre , les Anglois se trouverent réduits à une si petite quantité d'eau , qu'on fut obligé de retrancher la moitié de la portion à chaque homme d'équipage , mais ils furent soulagés par une pluye abondante , dont ils remplirent plusieurs tonneaux , & quoique cette eau fût très amère , elle servit beaucoup à les rafraîchir.



CHAPITRE XI.

Raleigh arrive à Caliana, & envoie en Angleterre un récit de l'état fâcheux où ses gens étoient réduits par les maladies : Ses vaisseaux sont en danger de périr : Il fait une excursion infructueuse pour trouver une mine d'or : Le jeune Raleigh est tué : Le pere est forcé de revenir en Angleterre, où il trouve que sa conduite avoit été peinte avec des couleurs odieuses : Il est trahi par Sir Louis Stuckeley : On rappelle sa première sentence, & il est décapité.

LE 11 de Novembre, les Anglois arrivèrent dans un état très fâcheux au Cap Wiapoco, où Raleigh espéroit tirer du secours de son ancien domestique Léonard, un Indien qui avoit vécu avec lui trois ou quatre ans en Angleterre. Cette ressource lui ayant manqué, il fit voile à Caliana sur la côte de la Guiane, à cinq degrés de latitude, où il descendit à terre, & fit élever une tente;

Raleigh
arrive à la
Guiane.

RALEIGH,

Chap. XI.

An. 1617.

mais ce ne fut qu'après avoir reconnu le pays pendant un jour ou deux. Il y trouva des Armadilla, des porcs, & plusieurs autres espèces d'animaux. Accompagné de son valet Indien Harry, il fut visité par quelques Caciques, qui lui apportèrent du pain de Cassave, du plantain, des pistaches, du poisson rôti, des pommes de pin & plusieurs autres denrées. Il fit débarquer tous ses malades qui furent bien-tôt rétablis par le bon air & par les rafraîchissements : il en mourut cependant quelques-uns, entr'autres le Capitaine Hastings, frère du Lord Huntington.

Il donne de
ses nouvelles
en Europe.

Raleigh écrivit de cet endroit une longue lettre à sa femme, & la lui envoya par le Capitaine Pierre Alley, qui se trouva tellement incommodé de vertiges, que l'Amiral lui permit de revenir en Europe par un vaisseau Hollandois qu'il rencontra. Il marquoit dans cette lettre que les maladies lui avoient enlevé quarante-deux hommes, mais que l'air de la Guiane fortifioit de jour en jour ceux qui lui étoient restés, au nombre de deux cents, tous très braves, & qu'il étoit extrêmement satisfait de l'hu-

manité des Indiens, qui faisoient paroître la plus grande ardeur à lui rendre service. La bonne conduite qu'il avoit tenue précédemment avec eux, avoit fait une si forte impression sur leurs esprits, qu'ils le sollicitèrent vivement de demeurer dans leur pays, & s'il avoit voulu s'y prêter, il auroit régné sur ces peuples comme leur Prince souverain.

RALEIGH,
Chap. XI.

An. 1617.

Après avoir bien nettoiyé ses vaisseaux, préparé ses barges & ses chaloupes, fait rafraichir les gens autant qu'il lui fut possible, & s'être pourvu d'une quantité suffisante d'eau & de bois, il quitta cet endroit le 4 de Décembre. Le lendemain, ils furent tous bien près de périr, ayant touché sur des bas-fonds près des Isles nommées le Triangle, d'où ils ne purent se retirer qu'après un travail de vingt-quatre heures.

Sir Walter Raleigh continuoit à être malade, & il devint si foible qu'on étoit obligé de le porter sur une chaise. Jugeant donc qu'il ne lui étoit pas possible d'entreprendre aucune expédition laborieuse, il résolut de demeurer avec cinq de ses plus grands vaisseaux à Punta de

Il envoya
son fils & le
Capitaine
Keymis à la
recherche de
la mine.

RALEIGH,
Chap. XI.

An. 1617.

Gallo dans l'Isle de la Trinité, pendant que les autres bâtimens commandés par le Capitaine Keymis, par le fils de Raleigh, & par quelques autres Gentilshommes, avec cinq ou six compagnies d'infanterie, munis de provisions pour un mois, feroient voile vers la rivière Orenoque pour chercher la mine, qui étoit l'objet de leur voyage. Il ordonna que ceux qui partoient pour cette expédition, camperoient entre les vaisseaux & cette mine, jusqu'à ce qu'on en eût bien reconnu la largeur & la profondeur: qu'ils feroient leur descente avec les plus grandes précautions, crainte d'être repouffés par les Espagnols s'ils étoient en force, ne voulant pas contribuer à causer ce déshonneur à la nation Angloise. Enfin il conclut ses instructions en disant que si l'on ne trouvoit pas la mine assez considérable pour être exploitée, on se contentât d'en tirer une petite quantité de matière brute, uniquement pour convaincre le Roi que le projet n'étoit pas chimérique.

Ils brûlent
une ville Es-
pagnole.

Lorsqu'il eut fait toutes ces dispositions, Keymis & le jeune Raleigh partirent le 10 de Décembre pour

la mine, mais ils trouverent une ville
 Espagnole composée de cent quarante
 maisons, nouvellement bâties sur
 le principal canal de l'Orenoque.
 Les Anglois dresserent leurs tentes
 entre cette ville & l'endroit où ils
 pensoient qu'étoit la mine, de façon
 que leurs vaisseaux n'étoient point
 exposés aux entreprises des ennemis.
 Les Espagnols surprirent leur camp
 pendant la nuit, & les attaquèrent
 avec tant de fureur que tous les
 Anglois auroient été taillés en pièces
 si le jeune Raleigh & quelques autres
 Capitaines ne les eussent ralliés,
 lorsqu'ils étoient prêts à prendre la
 fuite. Ils les ramenerent au combat
 avec tant de succès qu'ils repoussèrent
 les Espagnols jusqu'aux portes
 de leur ville, où il fut renouvelé
 avec vigueur par le Gouverneur Dom
 Diégo Palemeca, & par quelques
 autres chefs de cette nation. Le jeune
 Raleigh tua un de ces chefs : tomba
 sur un autre avec plus de valeur que
 de prudence : s'emporta trop loin
 devant ses gens : fut blessé d'un premier
 coup de mousquet, & en reçut
 bien-tôt un second, qui le renversa
 mort sur la place. Il fut aussi-tôt

RALEIGH,
Chap. XI
An. 1617. vengé par le Sergent Pleffington ,
lequel passa sa hallebarde au travers
du corps de l'Espagnol , qui avoit
tué Raleigh : la bataille devint en-
core plus sanglante à l'entrée de la
ville : enfin le Gouverneur tomba
accablé de blessures , & mourut foulé
aux pieds. Alors ses troupes se disper-
ferent , mais il y en eut encore qui tin-
rent ferme dans la place du marché ,
& les Anglois voyant qu'il étoit très
difficile de les y forcer , mirent le feu
à la ville , ce qui obligea les Espa-
gnols de prendre la fuite dans les
montagnes.

Keymis s'empara de quelques pa-
piers , d'une petite quantité d'argent ,
& de quelques curiosités qui avoient
appartenu au Gouverneur , après
quoi il résolut de marcher à la mine.
Les passages étoient trop bien défen-
dus pour qu'il pût y réussir , & il
tomba dans une embuscade , où il eut
deux hommes de tués & six de blessés.
Du nombre des derniers fut le Capi-
taine Thornhurst , qui languit trois
mois dans de grandes douleurs.

Le Capitaine
Keymis se
suc.

An. 1618.

Cette surprise , jointe à plusieurs
autres accidents , découragea telle-
ment Keymis , que malgré les offres

qui lui furent faites de le conduire à d'autres mines d'or, il préféra de retourner aux vaisseaux, à quoi il fut en quelque sorte forcé par les murmures du plus grand nombre de ses gens. Cette conduite déplut beaucoup à Raleigh, qui lui en fit une sévère réprimande, & Keymis se retira aussi-tôt très mécontent dans sa chambre. Quelques moments après, on entendit un coup de pistolet, & Raleigh ayant envoyé pour en savoir la raison, Keymis répondit que ce n'étoit rien, & qu'il avoit seulement tiré ce coup, parce que le pistolet étoit chargé depuis longtemps. Environ une demi-heure après, son valet le trouva mort, baigné dans son sang, avec le pistolet & un grand couteau près de lui. Sur l'examen qu'on fit de son corps, on jugea qu'il avoit voulu d'abord se tuer avec le pistolet, mais que la balle étant fort petite lui avoit seulement rompu une côte, & que pour y réussir plus sûrement, il s'étoit frappé du couteau dans la mammelle gauche. Cet accident arriva vers la fin de Février 1618.

RALEIGH,
Chap. XI.

An. 1618.

Les affaires prenant une tournure

Raleigh
revient à
Terre-neuve.

RALEIGH,

Chap. XI.

An. 1618.

très peu favorable, Raleigh tint avec ses officiers un conseil, dont le résultat fut qu'on devoit se retirer à Terre-neuve pour se rafraîchir, & pour radoubler les vaisseaux. Plusieurs de ses gens se mutinerent en route, & il fut obligé de les renvoyer en Angleterre de l'Isle de Saint-Kitt, sous les ordres de son cousin Herbert.

Quand Raleigh fut arrivé à Terre-neuve, il s'éleva de grands troubles à bord de son propre vaisseau, & ne lui étant pas possible de les appaiser totalement, il résolut au moins de les diminuer, en se joignant au plus fort parti, qui se déclara pour retourner en Angleterre contre l'inclination de l'Amiral, qui fut même bien près de perdre la vie en cette occasion.

Proclamation
publiée
contre lui en
Angleterre.

Vers la fin de Juillet il arriva à Plimouth, où il trouva que le Roi avoit fait publier une proclamation pour lui ordonner de comparoître lui & ses gens devant le Conseil-privé, afin de répondre sur les accusations portées contre lui » pour » avoir brûlé la ville de S. Thomas, » & commis plusieurs hostilités contre les loix des nations, sur les

» territoires du Roi d'Espagne , ac-
 » tions détestables aux yeux du Roi ,
 » qui déclaroit être très éloigné de
 » vouloir les soutenir. »

RALEIGH,
 Chap. XI.
 An. 1618.

Cette proclamation , & plusieurs autres circonstances lui firent juger que sa conduite avoit été présentée sous un jour très peu favorable , & peinte avec des couleurs aussi noires que les imputations étoient fausses. Il résolut de se soumettre à son sort , & après être resté fort peu de temps à Plimouth , il en partit pour se rendre à Londres : mais il n'avoit pas fait plus de vingt milles quand il rencontra Sir Louis Stuckeley , Vice-Amiral de Dévon , qui avoit ordre de l'arrêter. Ils retournerent ensemble à Plimouth , & Raleigh y demeura jusqu'à ce qu'il vînt un nouvel ordre de l'amener prisonnier à Londres. Il avoit chargé le Capitaine King de retenir une barque pour se pouvoir sauver hors du royaume , mais il eut l'entêtement de ne pas suivre ce projet , quoiqu'il lui fût très facile de s'échaper , & qu'il fût évident que le Ministre Espagnol & sa faction avoient conçu une si grande inimitié contre lui , que sa perte

Il est arrêté
 à son retour.

RALEIGH,
Chap. XI.

An. 1618.

Il fait de
vains efforts
pour se sau-
ver.

étoit inévitable , par le grand crédit qu'ils avoient à la cour.

Quand Raleigh fut arrivé à Londres , on le constitua prisonnier dans sa propre maison , où comptant sur l'amitié apparente de Stuckeley , auquel il avoit fait des présents considérables de rubis & de diamants , il sollicita secrettement la recommandation de l'Ambassadeur de France à la cour de son maître , ayant dessein de s'y retirer à la première occasion favorable. Il avoit un vaisseau prêt , pour s'embarquer à Gravesend , & il partit pour s'y rendre dans la nuit , mais il reconnut trop tard qu'il étoit trahi. Près de Gréenwich , il vit que le passage étoit occupé par quelques barges du Roi : il descendit à terre , & fut suivi par les gens de ces barges , qui débarquerent après lui. Il fut livré entre leurs mains par Stuckeley , qui l'arrêta au nom du Roi , quand il les vit s'approcher , lui faisant entendre que c'étoit pour sa propre sûreté. » En m'assurant de » vous » lui dit ce traître » ou au moins » en feignant de le faire , présente- » ment que nous sommes découverts , » vous pourrez demeurer toujours

» sous ma garde , & nous trouverons
 » une autre occasion pour vous sauver.

RALEIGH,
 Chap. XI.

An. 1618.

Raleigh connoissant alors toute sa fausseté & tout son artifice , lui dit :
 » Sir Louis , cette affaire ne vous fera
 » pas perdre votre crédit. » Sa prédiction ne fut que trop confirmée par l'événement. Stuckeley s'étoit ligué secrètement avec les ennemis de Raleigh , & d'accord avec eux s'étoit infinué dans son amitié , ce qui lui procura de grandes richesses par les présents que lui fit cet infortuné Gentilhomme. Il gagna en même temps la faveur du ministère , en portant Raleigh à agir de façon qu'il ne pouvoit manquer de se rendre coupable & sujet à la rigueur des loix. Cette conduite de Stuckeley le fit généralement mépriser de toutes les personnes d'honneur , & de tous ceux qui estimoient la vertu , & qui chérissoient la gloire de l'Angleterre. Il fut la victime de sa perfidie , & peu de temps après la mort de Raleigh , on le condamna à être pendu , pour avoir altéré tout l'or qui avoit été la récompense de sa trahison. Cependant il acheta son pardon de quelques-uns des favoris

RALEIGH, de Jacques, en leur donnant toutes
 Chap. XI. les richesses qu'il avoit amassées. Il
 An. 1618. se retira dans l'Isle de Lundi, où son
 esprit s'aliéna, & il y mourut dans une
 extrême pauvreté.

Il est déca-
 pité.

Le 28 d'Octobre 1618, Sir Walter
 Raleigh fut conduit de la Tour à la cour
 du banc du Roi, en vertu de l'*Habeas
 Corpus*, & sa première sentence ayant
 été examinée de nouveau, on le ren-
 voya à Gate-house pour être exécuté
 le lendemain. En conséquence, il eut
 la tête tranchée le matin du jour sui-
 vant dans la place du vieux palais,
 vis-à-vis la chambre du Parlement.
 Il étoit âgé de soixante & six ans,
 & quoiqu'il eût eu une longue ma-
 ladie, il prononça avant de mourir
 une harangue très forte pour se justi-
 fier des reproches qu'on lui pouvoit
 faire. Il marqua le plus grand coura-
 ge en montant sur l'échaffaud : toucha
 la hache de l'exécuteur, & dit, que
 cette médecine étoit bien aigue, mais
 qu'elle le guériroit sûrement de tous
 ses ennemis. Son corps fut enterré
 dans l'Eglise de Sainte Marguerite près
 de l'autel, mais sa veuve garda plusieurs
 années sa tête dans une cassette, qui
 passa ensuite à son fils, qu'on prétend

qui la fit enterrer à West-Horfeley dans le Comté de Surry.

RALEIGH,
Chap. XI.

An. 1618.

Rien ne prouve plus clairement qu'il fut la victime de la haine des Espagnols, qu'une lettre écrite de la propre main du Roi Jacques I. à son Ministre à Madrid peu de temps après l'exécution. Le Monarque y dit, que les Espagnols n'ont plus de raison de se conduire avec dissimulation, puisqu'il leur a sacrifié Sir Walter Raleigh, un des hommes les plus habiles qui fût à son service. Il alla même encore plus loin, & ajouta que s'il l'avoit conservé, il auroit donné une grande satisfaction à toute l'Angleterre, en gardant un sujet aussi capable de commander que tout autre Général qui fût en Europe. (d)

(d) M. Smollett, dans son Histoire d'Angleterre généralement estimée pour son exactitude & pour la justesse de ses portraits, nous présente Raleigh sous un point de vue un peu différent. Je crois qu'on verra avec plaisir la peinture qu'il fait de cet homme illustre, Tome XII. de la Traduction Française, pag. 112. » Raleigh étoit certainement un homme rempli des plus grands talents, mais turbulent, téméraire & pré-somptueux.... Il avoit causé de grands

RALEIGH,
Chap. XI.

AN. 1618.

» maux aux Espagnols sous le règne d'El-
» sabeth, & depuis son emprisonnement,
» il avoit composé différents mémoires pour
» détourner Jacques de faire aucune allian-
» ce avec cette nation. Il n'est donc pas
» étonnant que Gondemar ait employé tout
» son crédit pour perdre un ennemi aussi
» déclaré des Espagnols. Mais d'un autre
» côté il paroît certain que Raleigh avoit
» entrepris son dernier voyage dans la vue
» d'exercer la pyratèrie, & l'on voit com-
» bien il étoit capable d'imposture par son
» Traité, intitulé : Découverte du Grand,
» riche & magnifique Empire de la Guyane,
» qui n'a jamais existé que dans son imagina-
» tion & dans la description qu'il en a faite. »





DÉCOUVERTES

FAITES par plusieurs Européens qui ont entrepris des voyages autour du monde à la fin du seizième siècle, & au commencement du dix-septième.

CHAPITRE PREMIER.

Premier voyage de Cavendish : Il fait un armement de trois vaisseaux : Il met à la voile de Plymouth : Il entre dans le détroit de Magellan : Il entre dans la mer de Sud : Ses gens sont attaqués par les Espagnols : Il s'empare de deux vaisseaux : Ses gens combattent les Espagnols : Il prend un vaisseau de la même nation, & en brûle plusieurs autres.

LA Reine Elisabeth pendant tout le cours de son règne, s'attacha à enflammer de plus en plus l'ardeur pour

Premier
voyage de
Cavendish.
An. 1585.

Cavendish,
Chap. 1.

An. 1585.

le bien public, dont quelques particuliers parurent animés : elle ne négligea aucune occasion d'honorer ceux qui rendirent quelque service à leur patrie, ce qui excita plusieurs personnes de fortune & de rang au-dessus du commun, à s'engager avec une noble activité dans des entreprises très utiles. Un de ceux qui se distinguèrent le plus, fut Thomas Cavendish, Ecuyer né à Trimley, dans le Comté de Suffolk. Ses biens étoient situés près d'Ipwich, qui étoit alors une place de grand commerce, ce qui lui donna dès son enfance, une inclination déterminée pour les voyages de mer, & aussitôt qu'il fut en âge de se livrer à son penchant, il vendit une partie de ses terres, & en employa le prix à équiper un fort vaisseau, qu'il nomma le Tigre, du port de cent vingt tonneaux. Il s'en servit pour accompagner Sir Richard Greenville à la Virginie en 1585, éprouva de grandes difficultés dans ce voyage, & n'en retira aucun profit. De retour à Falmouth le 6 d'Octobre de la même année, il se détermina à une seconde entreprise, animé par l'espérance d'une meilleure fortune.

Dans son premier voyage il avoit vu une partie des Indes Occidentales Espagnoles, & avoit eu plusieurs entretiens avec quelques-uns de ceux qui avoient accompagné François Drake. Les lumieres qu'il y acquit lui firent former le projet d'entreprendre un semblable voyage, tant pour se dédommager des pertes qu'il avoit souffertes, que pour imiter les actions glorieuses de ce brave Officier. Il vendit la plus grande partie de ses biens pour se procurer l'argent nécessaire, & fit ses préparatifs avec tant d'activité, qu'en moins de huit mois sa petite Escadre fut en état de mettre en mer. Son plus fort vaisseau nommé le Désiré étoit de cent quarante tonneaux, & le plus petit qu'il appella le Content, en portoit environ soixante. Il y ajouta une barque de quarante tonneaux, qu'il nomma le Haut-Gallant. Il se munit de provisions pour deux ans, & engagea cent vingt-six hommes de mer, en y comprenant les Officiers. Les uns avoient déjà servi sous François Drake, & les autres étoient des hommes également remplis de courage & d'expérience.

Cavendish,
Chap. I.

An. 1586.

Il fait un armement de trois vaisseaux.

Cavendish,
Chap. I.

An. 1586.

Il met à la
voile de Ply-
mouth.

Après avoir obtenu une Commis-
sion de la Reine, Cavendish sortit de
Londres le 10 de Juillet 1586, s'em-
barqua à Harwich à bord du Désiré:
arriva à Plymouth le 18 du même
mois: y demeura jusqu'au 21, & mit
ce jour à la voile pour son grand
voyage.

Le 5 d'Août il mouilla à l'isle de
Forteventura, d'où il passa au Cap-
Blanc, & se rendit ensuite à la côte
de Guinée. Le 23 il jetta l'ancre à
Sierra Leona, où il pilla une ville
de Nègres, qui avoient tué un de
ses hommes avec leurs flèches em-
poisonnées. Le 3 de Septembre, la
barque entra dans un port de quatre
milles de profondeur, où les Anglois
pêcherent beaucoup de poisson, de-
scendirent à terre, & en rapporte-
rent quelques limons.

Le 6 ils quitterent ce port, s'ar-
rêterent à l'une des isles du Cap-
Verd, située à dix lieues de la pointe
de Sierra Leona, & jetterent l'ancre
environ à deux milles du rivage. La
partie Méridionale de cette isle n'a-
voit point d'eau fraîche, mais ils en
trouverent abondamment en trois
ou quatre endroits de la partie

Septentrionale. Ils en partirent le 10 d'Octobre, dirigerent leur cours pour le Brésil, & le premier de Novembre ils jetterent l'ancre entre l'isle de Saint Sebastien & la Terre-ferme. Ils s'y arrêterent pour réparer leurs manœuvres, & construire une Pinnasse; remirent ensuite à la voile, & le 27 ils aborderent à un port, que l'Amiral nomma port Désiré. Pendant qu'ils y demeurèrent, les Sauvages blefferent deux de ses gens avec des flèches de roseaux, garnies de pierres à feu pour leur servir de pointe. Cavendish donna à ce pays le nom de Terre des Patagons, à cause de la taille gigantesque des habitants.

Ils partirent du port Désiré le 28 de Décembre, faisant route Sud-Sud-Ouest, & le 2 de Janvier 1587 ils doublerent un gros Cap-blanc à 52 degrés de latitude Méridionale, où ils trouverent sept brasses d'eau à une lieue du rivage. Le 3 ils découvrirent un autre grand Cap, sous lequel ils jetterent l'ancre à 52 degrés 45 minutes de latitude. Ils y essuyerent une furieuse tempête, qui dura trois jours, & furent chassés en mer, après

Cavendish,
Chap. I.

An. 1586.

Savondish,
Chap. 1.
An. 1587.

avoir perdu une de leurs ancres. Depuis ce Cap, ils ne virent qu'un rivage découvert jusqu'à l'embouchure des détroits de Magellan.

Il entre dans
le détroit de
Magellan.

Le 6 de Janvier ils entrèrent dans ces fameux détroits, qui ont en quelques endroits cinq ou six lieues de largeur, sont très resserrés en d'autres. Dans la partie la plus étroite, ils prirent à bord vingt-quatre Espagnols, reste de quatre cents hommes qui y étoient demeurés depuis trois ans. La distance de l'embouchure à l'endroit le plus resserré, est de quatorze lieues, & dans la direction de l'Ouest-quart au Nord : de cet endroit jusqu'à l'isle des Penguins, il y a environ dix lieues dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest.

Le 8 ils jetterent l'ancre près de cette isle, & tuerent un grand nombre des oiseaux qui lui ont donné le nom. Le 9 ils passerent devant la ville du Roi Philippe, bâtie par les Espagnols : elle étoit composée de quatre forts, dont chacun n'avoit qu'une piece de canon. La ville étoit assés belle, ainsi que les Eglises, & très bien située, dans l'endroit de tous les détroits le plus convena-

ble pour la commodité du bois & de l'eau, à 52 degrés de latitude Méridionale: l'Amiral donna le nom de Port famine à l'endroit où il jeta l'ancre.

Cavendish,
Chap. I.

An. 1587.

Ils remirent à la voile le 14, & firent cinq lieues Sud-Ouest jusqu'au Cap-froward: cinq lieues plus loin à l'Ouest ils trouverent une baye nommée Muffel Cove, à cause de la grande quantité des poissons nommés Muffels que les mariniers y pêcherent. Le 21 ils firent voile en suivant leur cours au Nord-Ouest, & rencontrèrent à dix lieues une autre baye, que l'Amiral nomma Elisabeth. Deux lieues plus loin, ils trouverent une grande riviere; & le 22 Cavendish y fit remonter la barque environ trois miles. Les bords en étoient unis & agréables de part & d'autre, au contraire des autres parties des détroits qui sont raboteux, pleins de montagnes, & habités par des Sauvages, très forts & très brutes. Après avoir passé cette riviere, ils gagnerent le canal de Saint Jacques, qui en est à deux lieues, & trouverent ensuite un Cap quatre lieues plus loin, du côté du

Giv

cavendish,
Chap. 1.

An. 1587.

Il entre dans
la Mer du
Sud.

Nord. Depuis ce Cap jusqu'à l'embouchure Occidentale des détroits, il y a trente-quatre lieues de distance, en faisant cours à peu près au Nord-Ouest, enforte que toute la longueur des détroits, est d'environ quatre-vingt-dix lieues.

Le 26 de Février, ils entrèrent dans la mer du Sud, & le premier de Mars ils effuyèrent une tempête, qui sépara le Haut-galant de l'Escadre à 49 degrés de latitude Méridionale, & à quarante-cinq lieues de terre. Cette tempête dura trois jours, & il se fit une ouverture au bâtiment: mais après une peine excessive il eut le bonheur de gagner le canal, entre l'isle Sainte Marie & la Terre-ferme, le matin du 15 où il joignit l'Amiral & le Content. Cette isle est située à 37 degrés 30 minutes de latitude Méridionale: ils y firent provision d'orge & de froment, aussi bon qu'on en puisse trouver en Angleterre, & s'y munirent aussi de cochons, de volaille ordinaire, de pommes de terre, de chien de mer desséché, & de maïs.

Etant partis le 18 au matin de l'isle Sainte Marie, ils firent cours

Nord-Nord-Est, environ dix lieues, & jetterent l'ancre sous l'isle du Crucifiment. Le 30 ils arriverent à la baye de Quintero, située à 33 degrés 50 minutes de latitude Méridionale, & le lendemain soixante hommes bien armés avancerent sept ou huit miles dans le pays. Dans cette course ils rencontrerent de grands troupeaux de bestiaux sauvages, des chevaux, des chiens, des lièvres, des lapins, des perdrix, & d'autres oiseaux de diverses especes.

Cavendish,
Chap. I.

An. 1587.

Le 5 d'Avril, quelques Anglois étant descendus à terre, avec leurs barriques pour les remplir d'eau, furent attaqués par deux cents Cavaliers Espagnols, qui tomberent sur eux des hauteurs, en tuerent quelques-uns, & en firent d'autres prisonniers : mais un renfort de quinze Anglois, étant accouru au secours de leurs compagnons, ils tuerent vingt-quatre Espagnols sur la place, & repousserent les autres dans les montagnes. Après cette rencontre, ils demeurerent dans la rade, & firent de l'eau sans aucun trouble.

Ses gens
sont attaqués
par les Espagnols.

Ils partirent le 9 de cet endroit, gagnerent une petite isle, où ils vi-

Cavendish,
Chap. 1.
An. 1587. rent une grande quantité de Pen-
guins, environ à une lieue de dis-
tance, & le 15 ils arriverent à Moro
Morino, situé à 20 degrés 30 minu-
tes de latitude. L'Amiral descendit
à terre avec trente de ses gens, &
ils y trouverent des Indiens, qui
portoient de l'eau fraîche & du bois
sur leur dos. Les naturels de cet en-
droit sont très simples, & vivent en
sauvages, dans une crainte conti-
nuelle des Espagnols.

Il s'empare
de deux vais-
seaux. Le 3 de Mai, ils jetterent l'ancre
dans une baye, où il y a trois pe-
tites villes nommées Parracca, Chin-
cha & Pisca, dont la dernière est à
13 degrés 20 minutes de latitude
Méridionale. Ils y descendirent, &
après avoir pris un peu de vin, des
figues, du pain, & quelques volail-
les dans les maisons, ils retourne-
rent à bord. Peu de temps après ils
se rendirent maîtres de deux vais-
seaux richement chargés, en enle-
verent tout ce qui put leur conve-
nir, & brûlerent le reste, ainsi que
les vaisseaux dont ils mirent les hom-
mes à terre.

Ses gens ont
quelques
combats avec
les Espagnols. Le 26 ils arriverent à la rade de
Paita, qui est situé à 5 degrés 4 mi-

mites de latitude Méridionale. La ville est proprement bâtie, & contient à peu près deux cents maisons. L'Amiral à la tête d'environ soixante de ses gens, eut une escarmouche avec les habitants, qu'il chassa de leur ville, & qu'il força de se réfugier dans les montagnes. Les Anglois y trouverent beaucoup de meubles, & environ cinquante marcs d'argent en pieces de huit. Quand ils eurent emporté à bord les effets les plus précieux, ils mirent le feu à la ville, qui fut réduite en cendres avec ce qu'elle contenoit, estimé six mille livres sterling, & un vaisseau qui étoit en rade. Après cet exploit, ils dirigerent leur cours à Puna, situé à un degré de latitude Méridionale : ils trouverent dans le port un vaisseau de cent cinquante tonneaux, qu'ils coulerent à fonds, & ils débarquerent ensuite. Le Seigneur de cette isle étoit Indien de naissance, mais ayant épousé une femme Espagnole, il embrassa sa Religion, & obligea tous ses Sujets de suivre son exemple. L'isle de Puna est à peu près de la grandeur de l'isle de Wight, & est bien partagée de tous les présents

Cavendish,
Chap. I.

An, 1582.

Cavendish,
Chap. I.
An. 1587.

de la Nature, mais il n'y a point de mines d'or ni d'argent. Les pâturages y sont excellents, & l'on y trouve en quantité des animaux d'un grand usage, tels que des chevaux, des bœufs, des moutons & des chevres, qui donnent du lait en abondance. On y voit aussi des oiseaux très bons, entre autres des dindons, des canards & des pigeons, tous de la plus grosse espèce. Les vergers sont bien fournis d'arbres fruitiers, très utiles, & de plusieurs plantes odoriférantes. Un de ces enclos étoit entouré de l'espèce d'arbre qui porte le coton dont on fait le bazine : les coffres qui le contiennent sont au sommet de l'arbre, & dans chacune on trouve sept ou huit graines : mais si on ne recueille pas le coton quand il est mur, ces graines en tombant prennent racine, & produisent du nouveau plan. L'Amiral ayant appris que le Seigneur de cette île, qu'on appelloit le Cacique de Puna, avoit transporté ses effets les plus précieux dans une autre petite île contigue ; il s'y rendit aussi-tôt, découvrit le trésor, en prit ce qui lui convint, mit le feu à l'Eglise, & emporta cinq cloches.

qu'il trouva dans la tour. Le 2 de Juin les Anglois furent attaqués par un corps de cent Espagnols, qui tuèrent ou firent prisonniers douze des gens de Cavendish, & perdirent quarante-six hommes. Le même jour soixante & dix des gens de l'Escadre, rencontrèrent un autre parti de cent Espagnols, armés de mousquets, & de deux cents Indiens armés d'arcs & de flèches. Les Anglois les attaquèrent si vivement, qu'ils furent bien-tôt mis en déroute, & obligés de chercher leur salut dans la fuite. Les vainqueurs ravagèrent ensuite les champs & les vergers, brûlerent quatre vaisseaux sur le chantier, & mirent aussi le feu à la ville, composée de trois cents maisons, ainsi qu'à deux autres villes du voisinage. Ces actes de cruauté sans aucun sujet, nuisirent beaucoup aux expéditions qu'on fit par la suite dans la mer du Sud.

Le 5 de Juin ils quitterent Puna, & firent voile à Rio Dolce, où ils s'arrêtèrent pour prendre de l'eau; le 12 ils passerent la ligne Equinoxiale, & continuerent leur cours au Nord le reste du mois. Le premier

Cavendish,
Chap. 1.

An. 1587.

Il prend un
vaisseau de la
même nation,
& en brûle
plusieurs au-
tres.

Cavendish,
Chap. I.
An. 1587.

de Juillet ils virent la nouvelle Espagne ; & le 9 ils prirent un vaisseau de cent vingt tonneaux , dans lequel ils trouverent un nommé Michel Sancius , natif de Marseilles , homme très habile dans la connoissance des côtes de la mer du Sud. L'Amiral le retint pour son Pilote , & il lui donna avis d'un gros vaisseau nommé Anna - Maria , qui venoit des isles Philippines , & que Cavendish prit quelque temps après. Le 10 ils s'emparerent d'une barque envoyée pour informer de leur arrivée les différentes parties de la côte. Le 26 ils jetterent l'ancre dans la riviere Copalita , la même nuit trente hommes se rendirent dans la Pinasse à Agatulco , qu'ils brûlerent , ainsi que la maison de la Douane , où ils trouverent six cents sacs d'indigo pour les teintures , & quatre cents de cacao ; chaque sac des premiers fut estimé quarante écus , & chacun des derniers fut prisé à dix écus. Le cacao ressemble à l'amande , mais le goût n'en est pas aussi agréable : on en tire de la boisson & de la nourriture , & il passe dans le commerce pour argent comptant , cent cinquante

te cacao étant estimés pour une réalé de la Plata. Le lendemain l'Amiral descendit à terre avec trente hommes, s'avança dans les bois, prit un métif qui appartenoit à la Douane de cette ville, & emmena l'homme avec sa charge aux vaisseaux. Le 24 d'Août l'Amiral, avec trente hommes marcha à la Nativité, située à 19 degrés de latitude Septentrionale. Il prit un mulâtre, envoyé pour donner l'alarme à toute la côte de la nouvelle Galice, & brûla la ville avec deux vaisseaux, chacun de deux cents tonneaux, qui étoient sur le chantier. Le 26 ils firent voile dans la baye de Saint Jago, où ils prirent de l'eau fraîche, une grande quantité de poissons, & quelques perles. Ils y demeurèrent jusqu'au 2 de Septembre, qu'ils vinrent dans la baye de Malacca, à une lieue Ouest de la Nativité.



Cavendish,
Chap. II.

An. 1587.

CHAPITRE II.

Cavendish se rend maître du navire la Sainte Anne : Il perd un de ses vaisseaux : Il arrive aux isles Philippines : Il passe à celle de Java : Il arrive à Sainte Hélène : Son retour en Angleterre.

Cavendish
se rend maître
du navire
la Sainte-Anne.

LE 9 au matin, l'Amiral envoya quarante hommes avec Sancius pour guide ; ils marcherent deux lieues au travers des bois , & trouverent trois familles composées d'Espagnols, d'Indiens & d'un Portugais, qu'ils emmenerent tous aux vaisseaux. On renvoya les femmes chercher des oranges, des limons, des pommes de terre, & d'autres fruits, & quand elles furent de retour, on mit tous les prisonniers en liberté, à l'exception d'un Espagnol & d'un Portugais. Après être sortis de cette baye, ils arriverent le 12 à l'isle de Saint André, & le 24 ils aborderent à Masfatlan, sous le tropique du Cancer. Le 27 ils mouillèrent à une isle qui

en étoit éloignée environ d'une lieue, ils y mirent leurs vaisseaux à la bande, & rétablirent leur Pinasse. Par le Conseil d'un Espagnol prisonnier, ils y trouverent abondamment de l'eau fraîche, en creusant à trois pieds de profondeur dans le sable. Ils y demeurèrent jusqu'au 9 d'Octobre, & firent voile alors pour le port Saint Luc, situé sur la côte de la Californie, où ils arriverent le 14. Ils y restèrent jusqu'au 4 de Novembre à attendre le vaisseau d'Acapulco, & le même jour le Désiré & le Content gagnèrent la pointe de la Californie, située à 23 degrés 24 minutes de latitude. Un des hommes étant monté au grand mât, découvrit un vaisseau en mer, & en donna avis à l'Amiral, qui se prépara aussitôt au combat. Quand toutes choses furent en état il se mit en chasse, & vers le soir atteignit ce navire, qu'il salua d'une bordée & d'une décharge de mousquetterie. Ce bâtiment se nommoit la Sainte Anne, du port de sept cents tonneaux, appartenoit au Roi d'Espagne, & étoit commandé par l'Amiral de la mer du Sud. Cavendish essaya d'a-

Cavendish,
Chap. 11.

An. 1587.

Cavendish,
Chap. II.

An. 1587.

bord de venir à l'abordage : mais les Anglois repouffés par le nombre, furent obligés de se retirer, ayant eu deux hommes tués, & cinq ou six blessés. L'Amiral revint à la charge avec sa grande & sa petite artillerie, qui faisoit un feu continuel, & qui tua un grand nombre d'hommes. Après avoir reçu une nouvelle bordée, les Espagnols arborerent un drapeau de trêve, & demanderent que l'Amiral leur donnât la vie, en lui abandonnant leur vaisseau avec toute sa charge. Cavendish y consentit, à condition qu'ils baisseroient à l'instant leurs voiles, mettroient leur chaloupe en mer, & viendroient à bord de son vaisseau, ce que firent aussi-tôt le Capitaine, le Pilote, & l'un des principaux Marchands. Ce navire avoit à bord cent vingt-deux mille pezos d'or, une grande quantité de soie, de fatins, de damas, du musc, & de toutes sortes de provisions presque aussi précieuses pour les Anglois, que les richesses qu'ils y trouverent. Le 6 de Novembre, ils entrèrent dans le port nommé Puerto-Seguro avec leur prise, & tous les Espagnols, hommes & fem-

mes, au nombre de cent cinquante, furent mis à terre. Cavendish choisit ce terrain fertile pour les y débarquer: il leur laissa du vin & des provisions, avec les voiles de leur vaisseau, & quelques planches pour élever des cabanes, & se procurer les autres commodités nécessaires dans ce climat.

Cavendish,
Chap. II.

An. 1587.

Après avoir ainsi disposé de ses prisonniers, le premier soin de l'Amiral fut de partager le butin: mais la distribution occasionna une mutinerie dans l'équipage, chaque homme pensant qu'on ne lui donnoit pas tout ce qui devoit lui appartenir. La générosité de l'Amiral termina bientôt ces mouvements dangereux, & ils firent une grande fête, le 17 de Novembre, jour du couronnement de la Reine. Des prisonniers Espagnols, Cavendish garda deux Mous-fes japonois, trois Naturels de l'isle Manille, un Portugais qui avoit été à la Chine, & un Pilote Espagnol qui connoissoit très bien la mer entre Acapulco, & les isles des Larons.

Le 19 de Novembre, après que l'Amiral eut renvoyé le Capitaine de ^{Il perd un de ses vais-seaux.}

Cavendish,
Chap. 11.

la prise, il mit le feu au vaisseau, quoiqu'il eût à bord six cents tonneaux de riches marchandises, & il dirigea sa route vers les isles des Larrons. Dans la traversée le Content fut séparé de l'Amiral, & on n'en eut depuis aucunes nouvelles.

An, 1588.

Le 3 de Janvier 1588, ils aborderent à l'une des isles des Larrons, nommée Guam, à 13 degrés 40 minutes de latitude Septentrionale. Ils y virent soixante ou soixante & dix canots remplis de Sauvages, qui apportèrent des cocos, des pommes de terre, des plantains, & du poisson frais pour échanger contre des morceaux de vieux fers. Après ce trafic ils vinrent si près des vaisseaux, que deux de leurs canots furent brisés en pieces, sans qu'ils en souffrissent aucun mal, parce que l'eau semble leur être aussi familière qu'aux poissons. Ces Sauvages sont très gros, & d'une couleur tannée : leurs canots sont faits avec beaucoup d'art, quoiqu'ils n'aient point d'instruments de fer. Ils ont vingt-quatre pieds de long, & un pied & demi de largeur : ils mettent au sribord des especes de radeaux de canes & de

roseaux pour empêcher qu'ils ne renversent: ils se servent de voiles de jonc, quarrées ou triangulaires, & ils voguent aussi-bien au plus près du vent, que lorsqu'ils l'ont arrière.

Cavendish,
Chap. II.

An. 1588.

Le 9 de Janvier, ils arriverent à l'une des pointes des isles Philippines, nommée Caba del Spirito Santo, à trente degrés de latitude Septentrionale, à cent dix lieues de Guam, & à soixante de Manille, la principale des Philippines, habitée par les Espagnols, au nombre de six ou sept cents. Cependant la ville n'est pas forte, quoique très riche: puisque c'est de cette isle qu'on envoie tous les ans un gros vaisseau à Acapulco, outre le commerce très étendu & très lucratif qu'elle fait avec la Chine.

Le 14 ils entrèrent dans les détroits entre les isles nommées Lucan & Cambaye: le 15 ils trouverent l'isle Capul, & jetterent l'ancre dans un port excellent. Peu de temps après leur arrivée, il vint à eux un canot, avec un des sept principaux Caciques de l'isle. On lui donna environ une demi-aune de toile de lin pour quatre cocos, & à peu près autant

Il arrive aux
Isles Philip-
pines.

Cavendish,
Chap. II.

An. 1588.

pour la valeur d'une quarte de pommes de terre, qui font une nourriture excellente. Ce Cacique avoit la peau peinte d'une maniere fort singulière, il marqua quelque desir de demeurer à bord, & l'Amiral le pria d'envoyer son canot chercher les six autres Caciques, qui vinrent aussi au vaisseau sans aucune difficulté. Ils amenerent avec eux une suite nombreuse, avec une grande quantité de cochons & de poules, & assés de cocos & de pommes de terre pour en garnir un marché, ce qu'ils vendirent à un prix médiocre. Pendant que les Anglois séjournerent en cet endroit, le Pilote qu'ils avoient pris dans la Sainte Anne, fut pendu pour avoir projeté de les livrer aux Espagnols. Les habitants de cette isle sont Payens, & vont presque entierement nus, les hommes ne portant qu'une piece de toille quarrée, faite de feuilles de plantain, qu'ils attachent à leur ceinture, avec une autre par derrière qui leur tombe jusqu'aux jambes. La circoncision est en usage dans ce pays, & les hommes y souffrent une opération encore plus douloureuse, qui ne se fait dans aucun

autre, excepté à Pegu. On leur fait un trou vers l'endroit de la circoncision pour y passer un fil d'étain, que l'on rive, & qu'on peut ôter ou remettre. On prétend que ce furent les femmes qui imaginèrent anciennement ce moyen d'empêcher les crimes abominables, auxquels les hommes de ces isles étoient sujets.

cavendish,
Chap. II.

An. 1588.

Le 23 l'Amiral assembla tous les Caciques qui lui avoient payé tribut, leur dit que lui & ses gens étoient Anglois, les plus grands ennemis qu'eussent les Espagnols, & ensuite il leur rendit en argent la valeur de tout le tribut qu'ils lui avoient payé en provisions. Surpris de sa générosité, ils lui promirent de le soutenir de toutes leurs forces, s'il vouloit faire la guerre aux Espagnols dans ce pays. Ensuite ils firent plusieurs fois le tour du vaisseau dans leurs canots, & prirent congé de l'Amiral, qui fit tirer un coup de canon à leur départ.

Le 24 les Anglois partirent de Capul, & firent voile au Nord-Ouest, en croyant Manille, où ils virent que les Espagnols étoient sur leurs gardes, parce

cavendish, qu'ils avoient donné l'allarme à tout
 Chap. II. le pays. L'isle de Panama est presque
 An. 1588. toute un pays uni, où l'on trouve
 de grands arbres très droits, propres
 à faire des mats, outre plusieurs mi-
 nes d'or, qui sont entre les mains
 des Indiens. Au Sud on trouve l'isle
 des Nègres, presque aussi grande que
 l'Angleterre, à 9 degrés de latitude
 Septentrionale. Il paroît que le ter-
 rein en général en est bas, mais fer-
 tile, & les habitants se gouvernent
 eux-mêmes. Le 29 de Juin les An-
 giois passèrent le détroit entre Pa-
 nama & la terre des Nègres, &
 après y avoir parcouru environ sei-
 ze lieues, faisant cours au Sud-Ouest
 ils parvinrent à l'embouchure.

Il arrive à l'ancre au Sud - Ouest de la grande
 Java. Java, de barques de pêcheurs: l'Amiral
 leur envoya un Nègre, qui parloit
 la langue Morisque, dont on se sert
 beaucoup à Java, mais ils gagnèrent
 aussi-tôt le rivage, & se cachèrent
 dans les bois. Cependant quand ils
 entendirent la voix du Nègre qui les
 appelloit, un d'eux revint au bord
 de

de la mer, les conduisit à un endroit où il y avoit de l'eau fraîche, & se chargea d'un message de l'Amiral à leur Roi, pour assurer ce Prince que les Anglois n'étoient venus que pour trafiquer des vivres, ou des denrées que l'isle pouvoit produire. Le 12 de Mars il vint des canots du Roi, chargés de toutes sortes de provisions, des bœufs, des cochons, des poules, des oyes, du sucre, du coco, du plantain, des oranges, des limons, du vin & de l'eau de vie. Deux Portugais vinrent aussi à bord demander des nouvelles de leur Roi Dom Antonio, qui étoit alors en Angleterre, & ils instruisirent les Anglois des mœurs & des coutumes de ces peuples. Le Roi de la partie de l'isle où ils se trouvoient, avoit un pouvoir si absolu sur ses Sujets, que si quelqu'un d'eux osoit faire un marché sans sa permission, il étoit puni de mort. Ce Prince avoit cent femmes, & son fils cinquante. Si elles étoient heureuses pendant qu'il vivoit, leur félicité finissoit avec sa vie: aussi-tôt qu'il étoit mort, qu'on avoit brûlé son corps, & que ses cendres étoient déposées dans une urne, el-

Cavendish,
Chap. II.

An. 1588.

Cavendish,
Chap. II.

An. 1588.

les se rendoient toutes à un endroit destiné pour leur sacrifice: la favorite jettoit une balle, l'endroit où elle s'arrêtoit marquoit le lieu de sa mort; les autres l'environnoient, & le visage tourné vers l'Orient, elles se frapportoient elles-mêmes de leurs poignards dans le cœur. Les Reines de Java sont obligées par la Coutume du pays, à faire ce barbare sacrifice aux manes de leurs maris. Les hommes sont très bons soldats, & exécutent aussi-tôt tout ce que leur Roi leur commande, comme de s'enfoncer une épée dans le corps, de se jeter dans un précipice, & d'autres actions pareilles, parce que la colere du Prince est toujours suivie d'une mort immédiate. Ils ont la couleur tannée, comme tous les autres Indiens, & vont nus: mais les femmes sont de couleur plus agréable, & ont plus de modestie. Après avoir payé aux Javans les provisions qu'on en avoit reçues, l'Amiral prit congé d'eux, & leur fit présent en partant de trois pieces de canon. Le 16 de mars les Anglois firent voile pour le Cap de Bonne-espérance, & employèrent le reste de ce mois, ainsi

que celui d'Avril à traverser l'Océan entre Java & la côte d'Afrique.

Cavendish,
Chap. 11.

An. 1588.

Le 11 de Mai, un des hommes vit la terre du côté du Nord. Vers Midi ils en apperçurent une à l'Ouest, environ à cinquante lieues de distance, & jugerent que c'étoit le Cap de Bonne-espérance, mais comme ils n'avoient que très peu de vent, ils tinrent la haute mer jusqu'à minuit : le 12 & le 13 ils eurent un grand calme, & le temps fut très chargé : le 14 il s'éclaircit, & ils reconnurent la terre, qui étoit le Cap Falso, à cinquante lieues du Cap de Bonne-espérance. On reconnoît aisément ce Cap à trois hautes montagnes, dont la plus élevée est celle du milieu, mais le terrain est bas vers le rivage. Le 16 de Mai ils découvrirent le Cap de Bonne-espérance, qui est à peu près à l'Ouest du Cap Falso : mais ils regagnerent la haute mer, & le 18 de Juin ils se trouverent à sept lieues de l'isle Sainte Hélène. Le lendemain ils jetterent l'ancre à douze brasses d'eau dans une baye, à la partie de l'isle qui est au Nord-Ouest. Sainte Hélène est située dans l'Océan Méridional, entre les côtes

Cavendish,
Chap. II.

An. 1588.

Il arrive à
Sainte Hélène. Son re-
tour en An-
gleterre.

d'Afrique, le Brésil & la Guinée, à 15 degrés, 48 minutes de latitude Méridionale. On connoît trop bien à présent cette île, pour qu'il soit nécessaire d'en donner la description.

Lorsque les Anglois se furent munis à Sainte Hélène de tout ce qui leur étoit nécessaire, ils firent voile pour l'Angleterre le 20 de Juin, en dirigeant leur cours vers le Nord-Ouest, parce que le vent porte presque toujours à la terre à Sainte Hélène. Le Vendredi 23 Août ils gagnèrent la partie la plus Septentrionale des Açores: le 29 ils virent les îles Flores & Corvo, à 39 degrés, 30 minutes de latitude Septentrionale. Continuant leur cours par le Nord-Est, ils rencontrèrent le 3 de Septembre un vaisseau Flamand qui venoit de Lisbonne. Le 9 ils essuyèrent une violente tempête qui emporta plusieurs de leurs voiles, & ils arriverent ensuite sans autre accident dans le port de Plymouth.

De tous les voyages d'aussi long cours, il n'y en a eu aucun qui ait été achevé avec un succès aussi constant, & en aussi peu de temps, puisque Magellan employa trois années

dans le sien ; que Drake fut deux ans & près de onze mois , au lieu que Cavendish arriva en Angleterre après avoir été en mer seulement vingt-fix mois.

CHAPITRE III.

Van-Noort est chargé d'une expédition contre les Espagnols : Ses gens sont attaqués dans une Isle par les Portugais : Difficultés qu'il trouve à embouquer les détroits : le Vice-Amiral est abandonné sur la côte : Mœurs des habitants de la Mocha.

QUELQUES riches marchands des pays-bas , animés par les succès de François Drake , de Cavendish , & de quelques autres hardis Commandants , formerent le projet d'envoyer quelques vaisseaux de guerre dans la mer du Sud par les détroits de Magellan , pour croiser contre les Espagnols. Le succès de cette expédition importante dépendoit particulièrement de la capacité du Général , nom que les Hollandois , ainsi que

Van-Noort ,
Chap. III.

An. 1598.

Van-Noort
est chargé
d'une expédi-
tion contre
les Espagnols.

Van-Noort,
Chap. III.
An. 1598.

plusieurs autres nations donnoient alors à celui qui commandoit en chef, soit sur mer, soit sur terre. Ils résolurent de charger de cette entreprise un Officier bien connu par sa capacité & par son courage. Leur choix tomba sur Olivier Van-Noort, natif d'Utrecht, qui étoit dans la fleur de l'âge, & dont la gloire étoit la passion dominante. Il accepta cette commission avec joye, & quand les conditions en eurent été réglées, on équipa deux gros vaisseaux, l'un nommé le Maurice, & l'autre le Henri-Frédéric. On y joignit deux Yachts, nommés la Concorde & l'Espérance, & l'on mit sur cette escadre deux cents quarante-huit hommes de tout rang. Olivier Van-Noort, en qualité d'Amiral monta le Maurice: Jacques Claasz de Ulpenda fut nommé Capitaine du Henri-Frédéric, avec le titre de Vice-Amiral: Pierre Van-Lint eut le commandement de la Concorde, & l'Espérance fut confié aux soins de Jean Huidecoope, tous hommes expérimentés & intéressés dans le voyage.

Lorsque tout fut ainsi disposé, les Armateurs présentèrent une requête

à la cour de l'Amirauté à Rotterdam, & toutes les parties intéressées eurent ordre de s'y présenter. Le 28 de Juin 1598, les réglemens dressés pour la conduite qu'on devoit tenir dans cette expédition furent approuvés par le Stadthouder, qui étoit alors le Prince Maurice; on en fit publiquement la lecture, & tous firent serment de s'y conformer. Le 13 de Septembre, le Maurice & la Concorde firent voile du port de Gorée, le Henri-Frédéric & l'Espérance les joignirent d'Amsterdam, & ils se rendirent à Plymouth, où M. Mellish, leur pilote Anglois, qui avoit été compagnon de fortune de Sir Thomas Cavendish, prit tout ce qui lui étoit nécessaire. Le 21, ils partirent de Plymouth avec le vent Nord-est, & il s'éleva bien-tôt quelques jalousies au sujet de la conduite & de la capacité du Vice-Amiral. Quelques jours après il perdit une chaloupe avec un homme, ce qui fut attribué à sa négligence; les murmures se répandirent dans tout l'équipage, & ils augmentèrent encore par la conduite hautaine de cet Officier, qui méprisoit tous les avis, quoiqu'il fût un de

Van-Noort,
Chap. III.

An. 1598,

Van - Noort,
Chap. III.

An. 1598.

Ses gens
sont attaqués
dans une île
par les Por-
tugais.

ceux qui en avoient le plus de besoin. Le 10 de Décembre, ils virent les Isles du Prince, qui sont à un degré de latitude septentrionale, ils envoyèrent devant eux une chaloupe avec le pavillon de treve, & elle rencontra un Nègre qui portoit le même signe de paix. Ils ne demandèrent autre chose que quelques provisions, ce qui leur fut accordé avec des marques d'amitié; mais pendant qu'on étoit occupé à les transporter, un parti de Portugais qui s'étoit mis en embuscade, surprit les Hollandois, en tua plusieurs, du nombre desquels fut le brave pilote Anglois Mellish: poursuivit les autres à leurs chaloupes que les Portugais attaquèrent vivement: tuèrent le frère de l'Amiral, & furent prêts de prendre tous les autres prisonniers. Pour tirer vengeance de cet outrage, Van-Noort brûla toutes les sucres, & après s'être pourvu d'eau fraîche, il mit à la voile le 17. Le 25, il arriva au Cap Gonsalvo, où il rencontra deux vaisseaux Hollandois, par lesquels il fut informé que le Capitaine Sleerhagen avec une partie de ses gens avoient péri près de cette Isle, & que

Pierre Verhagen, qui y avoit enterré trente-huit de ses hommes, étoit allé à Annobon. Le premier de Janvier 1599, Van-Noort gagna la même Isle d'Annobon, située à deux degrés de latitude méridionale. Le 28 du même mois, les Hollandois eurent le soleil au zenith : le 5 de Février, ils arriverent au Cap-Saint-Thomas sur la côte du Brésil, à 22 degrés de latitude méridionale : le 6, ils gagnèrent le beau Cap, le soir ils passerent le Cap-frio, & le 9 ils arriverent à Rio de Janeiro. Après avoir perdu quelque temps par la trahison des Portugais, ils mouillèrent à Saint Sebastien, où ils eurent la satisfaction de trouver un bon port, de l'eau fraîche & du bois, mais il n'y avoit aucuns fruits dans cette saison. Le 14 de Mars, ils essuyerent une horrible tempête, dans laquelle le Vice-Amiral & l'Espérance furent séparés de la flotte : mais ils eurent le bonheur de rejoindre les autres bâtimens le 17. Le scorbut faisoit de grands progrès dans l'équipage à mesure que l'hiver approchoit, ce qui les déterminâ à relâcher à Sainte Helène. Ils manquèrent cette Isle, & résolurent

Van - Noort,
Chap. III.

An. 1599.

de gagner celle de l'Ascension, où ils espéroient trouver du secours, mais ils eurent le malheur de tomber dans une Isle stérile à 20 degrés 30 minutes de latitude méridionale, où ils ne trouverent qu'un petit oiseau nommé Malle-Mewen qu'ils tuèrent avec des bâtons. Le premier de Juin, lorsqu'ils croyoient toucher à l'Isle de l'Ascension, ils se trouverent sur la côte du Brésil, mais les Portugais ne voulurent pas leur permettre de descendre, & ils firent voile à l'Isle de Sainte-Claire située à 21 degrés 15 minutes de latitude. Ils n'y trouverent que quelques herbes, mais ils furent dédommagés du côté de la santé de ce qui leur manquoit pour la nourriture, & ils cueillirent une espèce de prune aigre qui guérit tous leurs malades. Le 16 de Juin, ils firent voile pour le port Désiré, où ils arriverent le 20 de Septembre, & ils firent provision de poisson & de penguins dans une Isle qui est à trois milles au Sud de ce port. Le 5 d'Octobre, ils gagnèrent la rivière, descendirent à terre, virent des bêtes semblables à des cerfs, & un grand nombre d'autruches, dont ils trouverent

quelques nids, où ils prirent dix-neuf œufs. Le 20, l'Amiral descendit lui-même pour reconnoître le pays, & fit défense qu'aucun de ceux qui gardoient les chaloupes ne mît pied à terre : mais excités par la curiosité, ils parcoururent le rivage, & tombèrent entre les Sauvages, qui en tuèrent trois, & en blessèrent un quatrième. Ces Sauvages étoient grands, le corps peint, & armés d'arcs & de flèches garnies de pierre à feu.

Van - Noort,
Chap. III.

An. 1599.

Les Hollandois quitterent cet endroit le 29 du même mois, & le 24 de Novembre, ils arriverent au Cap Virgin où le terrain est bas, uni, & présente un aspect affés semblable à celui de l'Angleterre. Ils ne purent entrer dans les détroits, parce qu'ils furent repoussés par les tempêtes, & perdirent leurs ancres & leurs cables, ce qui leur causa un tel retard qu'il y avoit près de quinze mois qu'ils étoient en route quand ils parvinrent à les embouquer. Le 25 de Novembre, ils virent quelques hommes sur deux Isles près le Cap-Nassau, & les poursuivirent jusques dans une caverne, où ces Sauvages se défen-

Difficultés
qu'il trouve à
embouquer
les détroits.

Van - Noort,
Chap. III.

An. 1599.

dirent avec tant d'opiniâtreté qu'ils furent tous tués sur la place. En entrant dans cette demeure souterraine, les Hollandois trouverent les femmes & les enfans, qui n'attendant que la mort, couvroient de leurs corps ceux de leurs peres ou de leurs maris : mais les Hollandois ne prirent que quatre garçons & deux filles, qu'ils emmenerent à leurs vaisseaux. L'un des garçons, quand il fut instruit dans la langue Hollandoise, leur dit que la plus grande des deux Isles se nommoit Castemine, & les habitants Enoo : qu'on appelloit la plus petite Talike : qu'il y avoit beaucoup de Penguins dans les deux : que la chair de ces animaux servoit de nourriture aux habitants, & qu'ils en prenoient la peau pour se faire des habits : que les Indiens étoient partagés en tribus, dont chacune avoit son nom, & le lieu particulier de sa résidence. Les hommes & les femmes étoient couverts de peaux de penguins, pour ce qui doit être caché : les hommes avoient le corps peint & les cheveux longs, mais les femmes étoient rasées.

Le 28 les Hollandois passerent au

continent, & trouverent une riviere très agréable, dont les bords étoient garnis de beaux arbres, chargés d'un grand nombre de perroquets. Ils donnerent le nom de Baye d'Eté à cet endroit délicieux. Le 29, ils arriverent au Port-famine, mais ils ne trouverent aucuns restes de la ville de Philippes, excepté un amas de pierres. Le 2 de Décembre, ils doublerent le Cap Froward avec quelque danger, & jetterent l'ancre dans une grande baye.

Le 2 de Janvier 1600, ils leverent l'ancre & dirigerent leur cours à la baye de Maurice, où ils trouverent une grande quantité de glaces qui paroïssent ne pas fondre de l'année, puisqu'elles étoient épaisses de plus de dix brasses, quoiqu'on fût au commencement de l'Eté dans ce pays méridional. Ils y furent très fatigués par la faim & par les pluies, dans une crainte continuelle d'être détruits par les Sauvages, qui tuerent les Hollandois, pendant qu'ils étoient occupés à plumer des Mussels, qui étoient leur principale subsistance. Après avoir essuyé plusieurs tempêtes dans la baye de Meniste, ils mirent à la voile le

Van-Noort,
Chap. III.

An. 1599.

Le Vice-
Amiral est
abandonné
sur la côte.

An. 1600.

Vaa - Noort,
Chap. III.

An. 1600.

17, & furent poussés dans la baye des Penguins, où le Vice-Amiral par jugement du conseil de guerre, fut condamné pour divers crimes à être mis à terre, & abandonné aux bêtes farouches & aux Sauvages, ce qui fut exécuté.

Mœurs des
habitants de
la Mocha.

Le premier de Février, ils arrivèrent dans une autre baye, qu'ils nommerent la Baye du Pape, & le 27, ils virent à quelque éloignement une énorme montagne de glace, mais le dernier jour du mois, ils passerent le Cap-Désiré, & entrèrent dans la mer du Sud. Ils étoient alors réduits à cent quarante-sept hommes, & peu de temps après, le vaisseau Vice-Amiral fut séparé des autres. Le 12 de Mars dans l'attente qu'il les rejoindroit, ils relâcherent à l'Isle de la Mocha, située à 38 degrés de latitude. Au centre de cette Isle est une haute montagne fendue depuis le sommet jusqu'au pied, pour donner passage à un torrent qui tombe dans la vallée au-dessous. Ils y échangerent des couteaux & des fourchettes pour des brebis, des poules, du maïs, & pour diverses especes de fruits. Pendant le séjour qu'ils y firent, ils visi-

terent la ville Indienne , composée d'environ cinquante maisons construites en chaume , & on les regala d'une boisson aigre nommée Cici , faite de maiz infusé dans l'eau. La polygamie est en grand usage dans ce pays , & les hommes y prennent autant de femmes qu'ils peuvent entretenir. Ils n'ont point de loix ni de magistrats qui leur fassent observer aucune forme de justice. Leurs habillements sont faits de la laine d'une espèce de brebis qui est très grosse , & qui sert à porter des fardeaux. L'Isle de Sainte Marie est à six lieues de la Mocha & à 37 degrés 15 minutes de latitude méridionale. Ils y prirent un vaisseau Espagnol , chargé de lard & de farine pour Araneo & pour la Conception. Le pilote leur dit qu'il leur seroit impossible de revenir à Sainte Marie , à cause des vents du Sud , & que deux vaisseaux de guerre les attendoient à Arica. Sur cette nouvelle , ils firent voile à Valparaïso , ce qui les mit dans l'impossibilité de se rejoindre au vaisseau Vice-Amiral. Valparaïso est à 33 degrés de latitude méridionale , & plus avant dans le pays , environ à

Van - Noort,
Chap. III.

An. 1690.

dix-huit milles de distance est la ville de Saint - Jago , où l'on trouve beaucoup de vins rouges , & un si grand nombre de troupeaux qu'on en tue une quantité étonnante uniquement pour leurs peaux & leur suif , dont on charge plusieurs vaisseaux.

CHAPITRE IV.

Cruautés des Indiens révoltés contre les Espagnols au Chili : Les Hollandois sont privés d'un trésor considérable : ils arrivent aux Isles des Larons , & ensuite à celle de Borneo : Leur retour en Europe.

Cruautés des
Indiens ré-
voltés contre
les Espagnols
au Chili.

A Saint-Jago les Hollandois intercepterent quelques lettres par lesquelles ils apprirent que les Indiens & les Espagnols étoient en guerre au Chili , où les premiers avoient passé un grand nombre d'Européens au fil de l'épée , avoient brûlé les Eglises , & abbattu les têtes des figures dont elles étoient ornées. Quelques-uns avoient versé de l'or fondu dans la bouche de leurs ennemis en leur disant de se raser de ce métal qui

leur avoit fait commettre tant d'inhumanités dans le pays. Ils avoient aussi pillé la ville de Baldivia, & affamé la garnison Espagnole dans la Capitale. Les Indiens qui avoient entrepris cette expédition étoient au nombre d'environ cinq mille hommes, dont il y en avoit trois mille de cavalerie. Ils portoient une haine implacable aux Espagnols; ouvroient le corps de ceux qu'ils tuoient; leur déchiroient le cœur avec les dents, & trouvoient un goût plus délicieux aux liqueurs qu'ils buvoient quand le crâne d'un Espagnol leur servoit de coupe. Ces soldats intrépides étoient soumis à un Général auquel ils obeissoient sans réserve, & leur choix tomboit sur celui qui faisoit paroître le plus de force de corps, en portant une pièce de bois fort pesante à un plus grand éloignement sans marquer de lassitude. Le Chili, depuis Saint-Jago jusqu'à Baldivia est le pays le plus fertile & le plus agréable qui soit au monde : on y trouve des bestiaux & des fruits de toute espèce, avec des mines d'or en abondance, & l'air y est si doux & si salutaire que les habitants n'ont besoin d'aucun secours de la médecine.

Van - Noort,
Chap. IV.

An. 1690.

Van-Noort,
Chap. 1V.

An. 1600.

Les Hollan-
dois sont pri-
vés d'un tré-
sor considé-
rable.

Le premier d'Avril, les Hollandois entrèrent dans la baye de Guasco, d'où ils leverent l'ancre le 7. L'air y étoit obscurci par un nuage de poussière si épais qu'on ne pouvoit distinguer un homme à la distance d'un jet de pierre. Ce phénomène si frappant pour un Européen est très commun dans ce pays. Le 25 ils virent la fameuse ville de Lima, & furent alors informés de la valeur du trésor qu'ils avoient perdu par l'artifice des Espagnols, & qu'ils auroient dû trouver dans les vaisseaux qu'ils avoient pris à Saint-Jago. Le Capitaine de la prise qui se nommoit Nicolas Peterfon, dit à l'Amiral qu'il avoit su par un Nègre qu'il y avoit environ trois tonnes d'or à bord, & que ce Nègre lui-même avoit aidé à en embarquer une grande partie. Sur cet avis, l'Amiral commença à interroger le pilote Espagnol, qui voulut d'abord paroître ignorant de ce qu'on lui demandoit, mais un autre Nègre ayant confirmé le rapport du premier, en y ajoutant quelques nouvelles circonstances, le pilote avoua qu'il y avoit à bord cinquante-deux caisses, dont chacune contenoit quatre Arobes

d'or, outre cinq cents lingots du même métal pesant chacun de seize à vingt-quatre marcs. Il ajouta que par ordre du Capitaine, toutes ces richesses avec quelques autres effets particuliers avoient été jettés dans la mer, la nuit qui précéda celle où on leur donna la chasse, le tout montant à vingt mille quatre cents marcs d'or, dont la finesse en faisoit estimer la valeur environ deux millions de pièces de huit. L'Amiral donna aussi-tôt ses ordres pour faire des recherches dans le vaisseau, mais elles furent inutiles, & on ne trouva qu'environ deux marcs de poudre d'or cachée dans les culottes du pilote Espagnol. Les prisonniers dirent qu'on avoit emporté une quantité d'or immense de l'Isle Sainte-Marie, où l'on avoit découvert des mines trois ans auparavant, & qu'il n'y avoit que trois ou quatre Espagnols avec environ deux cents Indiens armés d'arcs & de flèches dans toute l'Isle.

Le 5 de Septembre, ils arriverent à l'Isle de Guam, qui est une de celles des Larons; elle a vingt milles d'étendue, & produit des cocos, des

Van-Noort,
Chap. IV.

An. 1609.

Ils arrivent
aux Isles des
Larons, &
ensuite à celle
de Borneo.

Van - Noort,
Chap. IV.

An. 1600.

ananas & des cannes de sucre. Les Indiens apportèrent de ces denrées aux vaisseaux dans deux cents canots, montés chacun de quatre ou cinq hommes, qui venoient en criant : Hiero, Hiero, qui veut dire, fer, fer. Ce peuple est d'une adresse étonnante : ils échangeoient des corbeilles pleines d'écailles de cocos avec un peu de ris au-dessus pour des corbeilles de ris, & fautoient dans la mer après avoir fini leur marché. Les femmes avoient autant de subtilité dans le même commerce, voloient avec la même hardiesse, & pour cacher leur butin, se plongeoiient dans la mer aussi-bien que leurs maris. Le 17, les Hollandois firent voile pour les Isles Philippines, & le 16 d'Octobre, ils arriverent à la baye de Bayla, où ils se firent passer pour Espagnols, & s'y munirent d'une grande quantité de provisions; mais ils furent reconnus, & mirent à la voile pour le détroit de Manille. Un coup de vent de Sud-est cassa leurs mats en cet endroit, & quelques-uns des gens d'équipage étant descendus à terre le 23, furent saisis d'un flux de sang après avoir mangé

des fruits de palmier, & bu de l'eau en trop grande quantité. Le 24 ils entrèrent dans le détroit; le 7 de Novembre ils prirent une Junque Chinoise, dont le maître leur dit qu'il y avoit à Manille deux gros vaisseaux de la nouvelle Espagne, avec un autre bâtiment Hollandois qu'ils avoient acheté à Malaca: que la ville avoit des murs & deux forts: qu'on y faisoit un très grand commerce avec la Chine: qu'il y venoit tous les ans environ quatre cents bâtimens de Chincheo chargés de soie & d'autres effets de prix: enfin il ajouta qu'on attendoit dans peu deux autres vaisseaux du Japon avec des métaux & des provisions. Le 15, les Hollandois prirent deux barques chargées de cochons & de poules, & le 14 de Décembre, ils prirent aussi un des vaisseaux du Japon à 15 degrés de latitude septentrionale. Il étoit du port de cinquante tonneaux, & avoit employé vingt-cinq jours dans le passage. La forme en étoit singulière, l'Avant ressembloit à une cheminée, les voiles étoient faites de joncs, les ancres de bois, & les cables de paille. Le 9, ils s'emparèrent de deux bar-

Van Noort,
Chap. IV.

An. 1600.

ques, l'une chargée de vin de coco, & d'eau-de-vie, & l'autre de poules & de ris. Le 14, ils rencontrèrent les vaisseaux Espagnols qui revenoient de Manille, & aussi-tôt ils engagèrent un combat très vif. Les ennemis très supérieurs en nombre aborderent l'Amiral, mais les Hollandois animés par la crainte, l'espérance & le désespoir, dégagerent leur bâtiment, aborderent eux-mêmes l'Amiral Espagnol, & réussirent à le couler à fonds. Dans cette action, il y eut cinq hommes de tués, & vingt-six blessés à mort, ce qui réduisit leur nombre à trente-cinq. Ils firent ensuite voile pour Borneo, où ils arriverent le 26, & jetterent l'ancre dans une baye qui a trois milles de tour. L'Amiral envoya une députation au Roi pour demander la permission de trafiquer, ce qui lui fut accordé avec assés de peine, & l'on ouvrit un grand commerce de poivre avec les Patanèses, qui tire son origine des Indes. Borneo est la plus grande Isle des Indes orientales, & la principale ville contient trois mille maisons, mais elle est située dans un marais, & les habitants sont

obligés de se servir de barques nommées Praws, pour passer d'une maison à l'autre. Ils sont toujours armés, depuis les gens les plus distingués jusqu'aux pêcheurs; les femmes même y sont très braves, & si on leur fait quelque insulte, elles se vengent aussitôt avec l'épée ou le javelot. Un Hollandois fut bien près d'en être la victime; ayant voulu pousser trop loin le badinage avec une de ces Amazones, elle tomba à l'instant sur lui avec une javeline, & l'auroit certainement tué si on ne l'en avoit arraché par force. Ils sont tous Mahométans, perdroient plutôt la vie que de manger du porc, & même ne souffrent chez eux aucun de ces animaux. Les gens distingués portent une pièce de toile qui leur tombe de la ceinture, & un turban de coton; mais ceux du commun sont entièrement nus. On mâche du Bétel & de l'Aracca dans cette Isle, ce qui est très en usage dans tout l'Orient.

Le 4 de Janvier, quelques Indiens de Borneo vinrent au vaisseau dans l'intention de couper les cables pour qu'il fût jetté sur la côte, mais ils furent découverts, & on tira quel-

Van - Noort,
Chap. IV.

An. 1602.

An. 1608

Van - Noort,
Chap. IV.

An. 1631.

ques coups sur eux , ce qui les força d'abandonner leur projet. Ils laissèrent leur Praw , que les Hollandois prirent à la place de la chaloupe qu'ils avoient perdue à Manille: Après être partis de Borneo , ils passèrent la ligne pour la troisième fois , mais ce ne fut pas sans danger , parce qu'ils manquoient d'un bon Pilote. Le 16 , ils prirent une Junque de Jor , montée par un habile Pilote , qui probablement les empêcha de faire naufrage , puisqu'ils n'avoient plus qu'une ancre , dont le cable étoit même en très mauvais état , & qu'ils se trouvoient entre tant d'Isles & de bas fonds , qu'il est presque impossible à un étranger d'y naviguer sûrement. Le 28 , ils mouillèrent à Jortan dans l'Isle de Java : cette ville est composée de mille maisons bâties de bois. Le Roi commandoit dans une grande partie de l'Isle , & en avoit soumis depuis peu une petite nommée Balambuan , au Sud-est de celle de Jortan. La Religion dominante est le Mahometisme ; mais comme il y a beaucoup de Pagodes , il paroît que la superstition Indienne y est jointe , ou au moins tolérée.

Ils

Ils passèrent les détroits de Balam-
 boa le 5 de Février, le 11 ils se
 trouverent à 13 degrés de latitude
 méridionale, & dirigerent leur cours
 pour le Cap de Bonne-Espérance.
 Le 24 d'Avril ayant été long-temps
 retardés par les vents contraires &
 par les calmes, ce qui obligea de les
 réduire à une très petite portion,
 ils virent pendant la nuit une lumière
 éclatante semblable à un feu, envi-
 ron à quatre milles au Nord-ouest.
 Le 27 étant à 34 degrés 40 minutes
 de latitude, ils virent encore une
 espèce de feu, & peu de temps après
 ils apperçurent la terre au Nord-est.
 Le 2 de Mai, ils observerent envi-
 ron à six milles d'éloignement une
 terre qui paroissoit être l'extrémité
 d'une Île, jugerent que c'étoit le
 Cap de Bonne-Espérance, & diri-
 gerent leur cours pour Sainte-Hélène,
 où ils arriverent le 26. Ils quitterent
 cette Île le 30, & le 14 de Juin,
 ils passèrent la ligne pour la quatrié-
 me fois. Le 18 de Juillet, après avoir
 beaucoup souffert, ils rencontrèrent
 trois vaisseaux d'Embden, avec les-
 quels ils échangerent du ris & du
 poivre pour du pain & du poisson:

Van Noort,
 Chap. IV.

An. 1614.

Leur retour
 en Europe.

enfin le 26 d'Août, ils arriverent à Rotterdam, où ils furent reçus avec grande joie.

CHAPITRE V.

Spilbergen entreprend un voyage autour du monde : Il entre dans le détroit de Magellan : Il est attaqué par une flotte Espagnole, & remporte la victoire : Il trouve des oiseaux d'une grandeur extraordinaire : Il arrive à Manille ; les Hollandois s'emparent d'une partie des Molucques : Spilbergen se rend à Batavia : Son retour en Europe.

Spilbergen
entreprend un
voyage au-
tour du mon-
de.

LA Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, qui désiroit ardemment qu'on pût faire un voyage heureux par les détroits de Magellan aux Indes, donna une Commission à George Spilbergen, homme très expérimenté dans la marine pour exécuter ce projet. On arma pour ce service six vaisseaux, nommés le Grand Soleil, la Pleine Lune, le Piqueur, la Mouette, l'Eole &

L'Etoile du matin ; le 8 d'Août 1614 Spilbergen, Chap. V.
 cette Escadre mit à la voile du Texel, & continua son cours sans aucun incident remarquable, jusqu'au 20 de Décembre qu'ils jetterent l'ancre dans la rade de Ilas Grandes au Brésil. Le 28 le Capitaine du Piqueur eut ordre de garder les chaloupes, qu'on envoya pour faire de l'eau en remontant dans une riviere, éloignée de deux lieues, & on lui recommanda expressement de se tenir le plus près du rivage qu'il lui seroit possible, mais il jeta l'ancre à plus d'une portée de canon de distance. Le 29 la chaloupe de l'Amiral, & un canot furent envoyés à l'eau, on débarqua un détachement de gens d'équipage pour couper du bois, & ils en apportèrent autant que leurs petits bâtimens en pouvoient contenir. On les renvoya trois heures après pour continuer d'en amener : mais ils furent obligés de demeurer toute la nuit sous une hutte, élevée pour les malades qu'on avoit transportés à terre. Quand ils revinrent à bord le matin, ils dirent que durant la nuit ils avoient entendu un grand nombre de voix, & un grand bruit, com-

An. 1614.

Spilbergen,
Chap. V.

An. 1614.

me de gens qui marchaient dans le bois. Le 30 trois autres chaloupes avec le Piqueur, furent envoyées à l'endroit où l'on faisoit de l'eau : mais peu de temps après qu'ils eurent été séparés de l'Escadre, on entendit plusieurs coups de canon du vaisseau. L'Amiral envoya aussi-tôt trois chaloupes bien armées pour en favoir la raison, & on lui rapporta que les Portugais & les Métifs avoient attaqués les trois premières; qu'ils en avoient tué tous les hommes, & qu'il y avoit deux fortes frégates, qui venoient de jeter l'ancre en cet endroit, où les Portugais s'étoient retirés, ce qui empêchoit d'avoir vengeance de la cruauté qu'ils venoient d'exercer contre les Hollandois.

Il entre dans
le détroit de
Magellan

An. 1615.

Le premier de Janvier 1615 on exécuta deux hommes, pour avoir eu part à une mutinerie, dans laquelle on avoit formé une conspiration pour quitter l'Escadre avec un vaisseau, dont les révoltés se feroient rendus maîtres. Il fut résolu, peu de temps après dans le Conseil, que si quelque Capitaine étoit séparé de l'Escadre, il élèveroit un signal

dans le port de Cordes, où il dé-
 meureroit quelque temps, & feroit
 ensuite voile pour la Mocha. Le 7
 de Mars ils effuyèrent une violente
 tempête, qui dura plusieurs jours,
 & qui sépara toute l'Escadre. Le 28
 ils espéroient entrer dans les détroits,
 mais ils furent répouffés en arrière.
 Ils les embouquèrent le 2 d'Avril,
 mais ils ne purent jeter l'ancre à
 cause des bas-fonds, & en jettant la
 sonde pendant un quart de lieue, ils
 ne trouverent que trois brasses d'eau.
 Pendant qu'ils examinoient les dé-
 troits, ils apperçurent sur le rivage
 méridional, nommé Terre de feu,
 un homme de taille gigantesque, qui
 grimpoit sur la montagne pour mieux
 voir les vaisseaux. Le 16, ils descen-
 dirent à terre, & entrèrent en com-
 merce avec les Sauvages, auxquels
 ils donnerent du vin & des couteaux
 pour des perles.

Le 6 de Mai, ils entrèrent dans
 la mer du Sud, & furent reçus dans
 l'Océan nommé Pacifique, par un
 terrible ouragan. Le 21, ils virent
 le Chili & la Mocha : le 26, ils y
 envoyerent des barques pour trafi-
 quer, & le Gouverneur & son fils

Spilbergen,
 Chap. V.

An. 1615.

Il est atta-
 qué par une
 flotte Espa-
 gnole. Il rem-
 porte une vic-
 toire.

pilbergen,
Chap. V.

An 1615.

dînèrent avec l'Amiral. Ils y échan-
gerent des haches pour des brebis,
& du corail pour des poules & pour
d'autres volailles. Le 29, ils jetterent
l'ancre dans le port de Sainte Marie,
& le lendemain ils descendirent à
terre avec trois drapeaux : mais aussitôt
que les Espagnols les apperçurent,
ils mirent le feu à leur Eglise,
& prirent la fuite. Ils y trouverent
une grande quantité de poules,
& prirent six cents brebis, mais ils
furent informés en même temps qu'on
avoit armé trois vaisseaux, montés
de mille Espagnols pour les enlever.
Le 13 de Juin à midi, ils se trou-
verent à 32 degrés 15 minutes de lati-
tude méridionale, & vers le soir, ils
arriverent dans le port de Quintero
qui est très sur. Ils y pêcherent une
grande quantité de poisson, & trou-
verent que l'endroit étoit très com-
mode pour faire du bois & de l'eau.
Le 2 de Juillet, ils arriverent à Arica,
& le 16 ils prirent un vaisseau où ils
trouverent quelques petites parties
d'un trésor dont les gens d'équipage
s'emparerent. Peu de temps après,
ils virent huit voiles, & le maître
Espagnol de ce vaisseau les assura

que c'étoit la flotte royale envoyée du Pérou pour les attaquer sous les ordres de l'Amiral Dom Rodérigo de Mendoza, parent du Viceroy. Le 17 de Juillet, les deux escadres furent à la vue l'une de l'autre, & elles se livrerent une sanglante bataille, où la plus grande partie de la flotte Espagnole fut coulée à fond. Dans cette action, les Hollandois perdirent quarante hommes, & en eurent cinquante-huit de blessés. Le lendemain, ils firent voile pour Calao de Lima, mais voyant qu'on avoit fait de grands préparatifs pour les recevoir, ils furent obligés de se retirer hors de la portée du canon.

Spilbergen,
Chap. V.

An. 1615.

Le 3 d'Août, ils passerent entre l'Isle Loubes & le Continent, & mirent à terre quelques-uns de leurs prisonniers Espagnols. Dans cette Isle, ils prirent deux oiseaux d'une grosseur excessive, dont les aîles, les becs & les talons ressembloient à ceux d'un aigle, le col presque comme celui d'une brebis, avec des crêtes sur la tête comme les Coqs. Ils avoient environ sept pieds de hauteur, & quand leurs aîles étoient étendues, il y avoit près de dix pieds

Il trouve des
oiseaux d'une
grandeur ex-
traordinaire.

Spilbergen,
Chap. V.

An. 1615.

de distance d'une extrémité à l'autre. Le 8, les Hollandois jetterent l'ancre près de Payta, & après avoir battu la ville, ils firent débarquer un détachement le 10, mais ils trouverent la place abandonnée, & que les habitants s'étoient retirés avec leurs effets. Le 21, ils se remirent en mer, & ils souffrirent excessivement de la famine & des maladies jusqu'au 11 d'Octobre, qu'ils entrèrent dans le port d'Acapulco, où ils arborerent un pavillon de trêve; deux Espagnols vinrent à bord, & ils convinrent d'échanger des prisonniers pour des brebis, des fruits & d'autres provisions. Le 18, ils remirent à la voile, & ils jetterent l'ancre le premier de Septembre devant le port Selagues, où ils trouverent tout ce qui leur étoit nécessaire après avoir eu un combat assés vif avec les Espagnols. Le 11, ils aborderent au port de la Trinité d'où ils partirent le 20. Le 3 de Décembre, ils virent une nouvelle Isle, avec cinq hauteurs qui paroissoient de loin former autant d'Isles différentes, & le lendemain ils remarquerent un grand rocher à 19 degrés de latitude septentrionale & à cinquante lieues du Continent.

Le 4 de Janvier 1616, ils mirent pied à terre dans une des Isles des Larons, & ils arriverent aux Manilles le 9 de Février. Le 11, ils jetterent l'ancre à Capul, dont les habitants trafiquerent avec eux des cochons gras & des poules pour des bagatelles. Le 19, ils aborderent à l'Isle de Luconia, où est la ville de Manille. Ils y virent une espèce de bâtiment élevé sur des arbres, qui de loin paroissoit comme un palais, mais ils ne purent découvrir qui en étoient les habitants.

Spilbergen,
Chap. V.

An. 1616.

Il arrive à
Manille.

Le 5 de Mars, ils furent informés d'une flotte composée de douze vaisseaux & de quatre galères chargées de deux mille Espagnols, outre les Indiens, les Chinois & les Japonois. L'objet de ce puissant armement étoit de chasser les Hollandois des Isles Molucques. Le 29, ils mouillèrent à l'Isle de Ternate, où les États Généraux possédoient une ville nommée Macia : ils y furent très bien reçus par les habitants.

Il ne leur arriva rien d'important jusqu'au 12 de Mai, mais ils furent alors informés par M. Castleton, qui commandoit quatre vaisseaux Anglois,

Les Hollandois s'emparèrent d'une partie des Molucques.

Spilbergen,
Chap. V.

An. 1616.

que le Général Hollandois Jean Dirk-
son Lam, qui avoit mis à la voile
au printemps de Banda, avec douze
vaisseaux de guerre, & un corps de
troupes, étoit débarqué le 10 d'Avril
à Pulo-Wai la plus riche de toutes
les Isles de ce pays, & qu'il en avoit
fait aisément la conquête. Après cette
importante acquisition, il avoit som-
mé les habitants des Isles adjacentes,
qui s'étoient aussi-tôt soumis, &
avoient fait avec lui un traité fort
avantageux à la Compagnie, puisqu'il
lui assuroit le commerce exclusif des
meilleures noix-muscades de toutes
les Indes. Le 16, l'Amiral Hollandois
retira sept matelots de sa nation des
prisons & des galères des Espagnols,
où ils étoient depuis quatre années.
Peu de jours après, ils furent joints
par un autre Hollandois, nommé
Pierre de Vivere : il avoit été prison-
nier entre les Espagnols pendant plu-
sieurs années, & ils l'avoient d'abord
mis aux galères : mais comme il étoit
très bon Orphèvre, & qu'il épousa
une femme Espagnole, il obtint la
permission de travailler de son métier,
ce qu'il fit avec succès, jusqu'à ce
qu'il se présentât une occasion de

s'échaper avec sa famille. Cet homme fut d'un grand service aux Hollandois, étant très intelligent & bien instruit de la valeur & de la nature de toutes les denrées des Indes : il donna aux Gouverneurs des instructions qu'il leur auroit été presque impossible d'avoir par d'autres voyes.

Spilbergen,
Chap. V.

An, 1616,

Le 30 de Mai, ils se mirent en croisière, mais ils furent bien-tôt rappelés, & à leur retour ils trouverent douze gros vaisseaux Hollandois d'Amboine dans la rade de Malaga. On agita si l'on attaqueroit Tidore, ou quelqu'autre établissement des ennemis, mais on ne mit aucun projet à exécution. Le 19 de Juin, le conseil procéda à l'élection d'un Gouverneur avec la qualité de Général pour les Indes, & le lendemain Laurence de Réal fut installé dans cette place. Peu de temps après, Spilbergen reçut ordre de faire voile avec deux vaisseaux à Bantam, dans l'Isle de Java, & d'y établir un commerce suivant les instructions qui lui furent données. Le 27 de Juin, il partit pour Batavia, où il arriva le 7, & y radouba ses vaisseaux. Pendant que les Hollandois faisoient tous ces mou-

Spilbergen
se rend à Batavia.

Spilbergen,
Chap. V.

An. 1616.

vements, ils eurent la satisfaction de voir augmenter considérablement leur commerce; il y arriva quatre vaisseaux des Molucques chargés des épiceries les plus précieuses, quatre de Hollande avec plusieurs centaines de soldats pour renforcer les garnisons, & un autre richement chargé du Japon, avec une grande quantité de réales, des pièces non frappées, & d'autres effets de grande valeur.

Son retour
en Europe.

Le 14 de Décembre, l'Amiral mit à la voile de Bantam pour la Hollande, avec l'Amsterdam de quatorze cents tonneaux, & la Zelande de douze cents. Le premier de Janvier 1617, l'Amsterdam perdit son consors de vue: le 30, ils arrivèrent à Sainte Hélène, après avoir été en route deux ans onze mois: ils y retrouvèrent le navire la Zelande qui y étoit arrivé quelques jours avant, & la Compagnie Hollandoise des Indes orientales peut en quelque sorte dater de ce temps le commencement de sa réputation & de sa puissance: le voyage de Spilbergen autour du globe fut le fondement de la première, & il contribua à la seconde en assistant à la conquête des Molucques, dont il fut le premier qui apporta la nouvelle en Europe.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.

An. 1615.

CHAPITRE VI.

Schouten & Lemaire entreprennent de trouver un nouveau passage : Ils arrivent à Sierra-Leona : Un de leurs vaisseaux est brûlé : Ils embouquent un nouveau détroit, auquel on donne le nom de Lemaire : Ils découvrent le Cap Horn : Ils sont abordés par des Indiens de l'Isle Sans-terre : Ils sont excessivement incommodés par les mouches.

Schouten
& Lemaire
entrepren-
nent de trou-
ver un nou-
veau passage.

PLUSIEURS riches marchands Hol-
landois, mécontents de la chartre
exclusive accordée par les Etats Géné-
raux à la Compagnie des Indes Orien-
tales par laquelle il étoit défendu à
tous autres de commercer au-delà du
Cap de Bonne-espérance du côté de
l'Orient, & par les détroits de Ma-
gellan du côté de l'Occident, résolu-
rent au printems de l'année 1615
d'équiper deux vaisseaux, pour faire
de nouvelles découvertes. Guillaume
Cornelison-Schouten fut choisi pour
commander le plus gros, & on lu-

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.

AN. 1615.

donna Jacques-le-Maire pour premier supercargo. Ce bâtiment se nommoit l'Unité, il étoit du port de trois cents soixante tonneaux, avec dix-neuf pieces de canon & dix fwivels. On le munit aussi de toutes les provisions nécessaires pour un long voyage. L'autre vaisseau fut nommé le Horn, de cent dix tonneaux, huit canons & quatre fwivels, avec Jean Cornelison pour Capitaine, & Aris-Clawson pour supercargo. Toutes choses étant disposées, ils mirent à la voile du Texel le 4 de Juin, & le 17, ils jetterent l'ancre aux Dunes, dans le dessein de louer un Canonier Anglois à Douvres. Le 27, ils gagnerent Plymouth & y engagerent un charpentier : le 28 ils remirent à la voile, & le 13 de Juillet ils passerent entre l'Isle de Ténériffe & la grande Canarie : le 15 ils atteignirent le tropique du Cancer, & le 20 ils gagnerent la partie Septentrionale du Cap-verd, où ils passerent la nuit à l'ancre. Le 25 l'Alcaïde Morisque vint à bord, & ils firent leur accord avec lui pour avoir un secours d'eau fraîche. Le premier d'Août ils partirent du Cap, & le 21 du même mois ils découvrirent

la haute terre de Sierra-Leona. Le 30, ils arriverent dans le village, & jetterent l'ancre sur un fond sablonneux à une petite distance du rivage.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.

An. 1615.

Ce village est composé de huit ou neuf pauvres maisons couvertes de paille. Les Mores qui les habitoient consentirent à venir à bord, pourvu qu'on leur laissât des gages à terre qui pussent répondre de leur retour, parce qu'un vaisseau François avoit enlevé depuis peu deux de leurs compatriotes. Cette demande parut raisonnable, Aris-Clawson le marchand descendit à terre & demeura avec eux à trafiquer des limons & des ananas, qu'ils échangeaient contre des grains de verre. Le 4 au matin les Hollandois quitterent cet endroit, & le 5 ils se trouverent à 4 degrés 27 minutes de latitude Méridionale. Le même jour vers midi ils furent très étonnés d'un coup violent porté dans la partie la plus basse d'un des vaisseaux, sans qu'il parut aucun rocher ni aucun ennemi. Pendant qu'ils étoient occupés de ce Phénomene ils remarquerent que la mer autour d'eux paroissoit teinte d'un rouge de sang : mais ils en ignoroient également la

Ils arrivent à
Sierra-Leona.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.

An. 1615.

cause, jusqu'à leur arrivée au port Désiré, où ils mirent le vaisseau à terre sur le sable pour le nettoyer. Ils y trouverent alors une grosse corne semblable à une dent d'Elephant, qui avoit percé trois planches assez épaisses, & razé une des côtes. Il en étoit entré dans le bois environ six pouces, & l'on en trouva une pareille longueur au-dehors; d'où ils conclurent que quelque monstre marin avoit frappé le vaisseau, & que n'ayant pu retirer sa corne après le choc, elle y avoit été rompue, ce qui avoit occasionné l'effusion de sang dont ils avoient vu la mer teinte.

Un de leurs
vaisseaux est
brûlé.

Il n'y avoit encore que le Commandant qui fut pour quel endroit ils faisoient leur cours, mais il jugea qu'il devoit alors leur déclarer que le véritable objet de leur voyage étoit de découvrir un nouveau passage pour entrer dans l'Océan pacifique. Le 20 de Novembre après midi ils virent l'isle de l'Ascension qui est située à 20 degrés de latitude, & le 21 ils se trouverent sous le parallèle de 38 degrés 23 minutes. Ils remarquerent que la variation du compas de mer en cet endroit étoit de 17

degrés à l'Est. Le 6 de Décembre ils virent la terre, & reconnurent qu'ils étoient au Nord du port Désiré, où ils entrèrent le 7, & dont la situation est à 47 degrés 4 minutes. Ils trouvèrent l'eau très profonde à l'embouchure, mais ne voyant pas les Collines décrites par Van-Noort, ils continuèrent leur cours au Sud, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé le vrai canal. Ils entrèrent dans une baie courbe où il n'y avoit que quatre brasses & demi d'eau dans la haute mer, & seulement quatorze pieds dans la basse, aussi la poupe de l'Unité toucha le fond, mais comme il souffloit un vent frais de terre, il ne reçut que très-peu de dommage. Ils trouvèrent une grande quantité d'œufs sur les hauteurs, & pêcherent des éperlans de dix-huit pouces de long: ce qui leur fit nommer cet endroit la baie des éperlans: leur chaloupe alla aux isles des Penguins d'où elle apporta cent cinquante de ces animaux & deux lions-marins. Le 8, ils fortirent de la baie des éperlans & jetterent l'ancre devant le port Désiré, où l'Unité toucha encore la terre, & on regarda ce bâtiment comme

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.

An. 1615,

SCHOUTEN

&

LEMAIRE,

Chap. VI.

An. 1615.

perdu. Cependant il fut dégagé à la première marée & il entra dans la rivière à l'isle du Roi où les gens trouverent une quantité prodigieuse de mouettes, & virent que la terre étoit toute couverte d'œufs. Ils y remarquerent aussi plusieurs Autruches, & une espèce d'animal qui ressembloit au Cerf, avec le col très long & extrêmement sauvage. Le 17 on mit l'Unité à la bande sur l'isle du Roi, & le 18 on jetta le Horn au rivage dans le même dessein: mais le lendemain on alluma des roseaux pour donner le feu aux bâtimens: les flammes gagnèrent le Horn, & malgré tous les soins des hommes ce vaisseau fut réduit en cendre. Le 20 à la haute mer, on remit l'Unité à l'eau, & on le chargea des canons, des fers, des ancres, & de tout ce qu'on avoit pu sauver du Horn.

Ils embou-
quent un
nouveau dé-
troit, auquel
on donne le
nom de Le-
maire.

Le 13 de Janvier 1616, les Hollandois mirent à la voile du port Désiré, & le 18, ils virent les isles Sebaldines. Le 24 après midi ils eurent à tribord la vue de la terre avec de hautes montagnes couvertes de glaces, & de l'autre bord ils virent également une terre, à l'Est de la pre-

An. 1616.

miere. Ils remarquerent que ces terres étoient environ à huit lieues de distance l'une de l'autre, & jugerent qu'il devoit y avoir un bon passage entre les deux, à cause d'un courant portant au Sud, qui y couloit avec assez de rapidité. A midi ils se trouverent à la latitude de 54 degrés 46 minutes, & virent une multitude prodigieuse de Penguins, & un si grand nombre de Baleines qu'ils furent obligés de prendre beaucoup de précautions en faisant leur cours. Le 25 au matin ils approcherent très-près d'une terre à l'Est, qui s'étendoit Est-Sud-Est autant que la vue pouvoit porter : ils lui donnerent le nom de terre des Etats, & nommerent terre Maurice celle qu'ils avoient à l'Ouest. A midi ils se trouverent à 55 degrés 36 minute de latitude & continuerent leur cours au Sud-Ouest. Le soir ils tournerent au Sud & furent alors pleinement convaincus qu'ils avoient devant eux la grande mer du Sud, où ils étoient entrés par un détroit dont ils avoient les premiers faits la découverte. Les mouettes qu'ils virent en cet endroit étoient plus grosses que des cygnes, venoient sans crainte à

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.
An. 1616,

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.

An, 1616.

Ils décou-
vrent le Cap
Horn.

côté du vaisseau, & se laissoient prendre aisément. Le 26 ils se trouverent à la hauteur de 57 degrés, furent chassés par un ouragan venant de l'Ouest-Sud-Ouest, & reprirent ensuite leur cours au Nord-Ouest. Le 27 ils furent à la latitude de 57 degrés 31 minutes, où ils trouverent l'air très froid avec de la pluye & de la grêle. Le 28 ils eurent le vent à peu-près Ouest, ce qui les porta à la latitude de 56 degrés 40 minutes. Le 29 faisant cours Sud-Ouest, ils découvrirent deux isles, qu'ils nommerent les isles de Barnevelt à la latitude de 57 degrés. Ils firent voile au Nord-Ouest, & le soir ils virent encore la terre, qui étoit haute, & pleine de montagnes couvertes de neige : cette terre étoit au Sud des détroits de Magellan & se terminoit par une pointe très avancée en mer, qu'ils nommerent le Cap Horn, à 57 degrés 48 minutes de latitude. Ils virerent à l'Ouest, & trouverent un fort courant qui portoit du même côté, ce qui leur donna la certitude que le passage étoit ouvert dans la mer du Sud. Le 31, continuant leur cours à l'Ouest, quoique le vent fut

Nord, ils se trouverent à la latitude de 58 degrés. Le 12 de Février, ils virent clairement les détroits de Magellan à l'Est; étant convaincus qu'ils avoient fait cette heureuse découverte, ils en marquerent leur joie en général, en prenant chacun un verre de vin, ce qu'ils répéterent par trois fois, & ils donnerent à ce passage le nom de détroit de le Maire. Il est remarquable que pendant tout le temps qu'ils furent dans ce détroit, & qu'ils tournerent vers l'extrémité méridionale du Cap Horn, ils eurent toujours de mauvais temps, l'air épais & chargé de brouillards, avec de forts courants, ce qui leur rendit ce passage assez difficile.

Le 28, ils résolurent de faire voile à l'isle de Juan-Fernandès pour rafraîchir les hommes d'équipage, dont une partie étoient malades, & les autres très fatigués. Ils découvrirent ces Isles le premier de Mars. La rade de la plus grande est du côté de l'Est, & comme ils avoient pris par celui de l'Ouest, ils ne purent en approcher assez pour y jeter l'ancre. Ils envoyèrent la chaloupe sonder la profondeur de l'eau, & ils appri-

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.

An. 1616.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.
AN, 1616.

rent au retour qu'il y avoit un bon ancrage devant une vallée très agréable remplie d'arbres & de Halliers, & rafraîchie par des ruisseaux qui tomboient des hauteurs. La chaloupe leur apporta beaucoup de poisson, particulièrement des Ecrevisses de mer & des Chevrettes, & les hommes dirent qu'ils avoient vu une grande quantité de veaux marins. Les deux jours suivans, on renouvela les efforts pour jeter l'ancre près de terre, mais ils furent toujours infructueux. Cependant les hommes continuèrent à pêcher avec tant de succès qu'ils remplirent près de deux tonneaux de poisson quoiqu'ils ne se servissent que de simples hameçons, pendant que d'autres cherchoient à faire de l'eau. Enfin voyant l'impossibilité de descendre dans cette Isle, ils résolurent de poursuivre leur voyage.

Ils sont
abordés par
des Indiens
de l'Isle Sans
terre.

Le 14, continuant leur cours à l'Ouest, ils virent une grande Isle très basse, & vers le coucher du Soleil, lorsqu'ils n'étoient qu'à une lieue, ils remarquerent un canot Indien, qui venoit directement à eux. Les hommes qui étoient nus portoient de longs cheveux noirs, & leur corps

étoit de couleur tirant sur le rouge. Ils firent signe aux Hollandois de venir à terre, & les appellerent même dans la langue du pays : mais quoiqu'on leur répondit en Hollandois, en Espagnol, dans la langue des Molucques & dans celle de Java, les Indiens ne purent les entendre. L'eau étoit si profonde en cet endroit, que lorsqu'on fut près de terre on ne put en trouver le fond. Les Hollandois continuerent leur cours au Sud, & ayant fait dix lieues cette nuit, ils borderent la terre le jour suivant, où ils virent encore une grande quantité de ces hommes nuds, qui paroissent les inviter à descendre. Quelque temps après, un des canots vint du côté du vaisseau, & quoique les Indiens ne voulussent pas en approcher, ils aborderent la chaloupe, où les Hollandois leur donnerent des grains de verre, des couteaux & d'autres bagatelles qui leur furent très agréables. Ils vinrent alors plus près du vaisseau, sans vouloir y monter, mais ils entrèrent dans la chaloupe. Il parut que leur compagnie ne devoit pas être fort recherchée : ils n'avoient aucune notion d'honnêteté & étoient

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.

An. 1616.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.

An. 1616,

fi passionnés pour le fer, qu'ils prirent tous les clous qu'ils purent arracher des fenêtres de la cabane. Lorsque les Hollandois leur donnerent du vin, ils le burent & garderent la tasse : on leur jetta une corde pour les amener au vaisseau & ils la garderent aussi sans vouloir s'en servir. Tout ce qui leur tomboit entre les mains, ils le regardoient comme à eux, & il n'y avoit d'autre moyen de le ravoir que celui d'employer la force. Ces gens étoient entierement nuds, à l'exception d'une petite nate attachée à leur ceinture : mais ce qui leur donnoit une figure affreuse c'est qu'ils avoient le corps peint de serpents, de dragons, & d'autres animaux venimeux.

Les Hollandois voulurent essayer s'ils pouroient se procurer quelque chose de cette Isle, & ils envoyerent la chaloupe avec huit hommes armés de mousquets & quelques autres. Aussitôt qu'ils furent débarqués, trente Indiens sortirent du bois, armés de massues, de bâtons, & de frondes pour s'emparer de la chaloupe, mais quelques coups de fusil les mirent bientôt en fuite. Les Européens donnerent

rent à cette Isle le nom de sans terre, parce qu'il ne fut pas possible d'y jeter l'ancre. Elle n'est pas fort large, mais très longue, & remplie d'arbres qu'ils jugerent être des Cocotiers & des Palmiers. Elle est située à 15 degrés de latitude méridionale, environ à mille lieues de la côte du Pérou.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.

An. 1616.

Ils continuerent leur cours à l'Ouest, & le 16 ils rencontrèrent une autre Isle. Le terrain en étoit très bas avec beaucoup d'arbres, mais on n'y trouva d'autre nourriture que quelques herbes semblables à de la cueillerée avec quelques chevrettes & d'autres coquillages. Les Hollandois s'y fournirent de très bonne eau, qu'ils trouverent dans un fonds près du rivage, & le bouillon qu'ils firent avec les herbes qu'on y cueillit, fut d'un grand soulagement pour tous ceux qui étoient malades de dyssenterie. Ils lui donnerent le nom d'Isle d'eau, parce qu'elle leur en fournit en quantité.

Le 18 ils gagnèrent une autre Isle, au Sud-Ouest, environ à vingt lieues de l'Isle d'eau : la chaloupe fut envoyée pour sonder ; & elle trouva un bon fonds vers une pointe de terre, près de laquelle il y avoit un ruis-

Ils sont excessivement incommodés par les mouches.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VI.

An. 1616.

seau de très bonne eau. On débarqua aussi-tôt les barriques vuides, mais après que les hommes les eurent mises à terre avec assez de peine, ils furent effrayés à la vue d'un des Indiens, qui fut bien-tôt suivi de cinq ou six autres qui parurent sur le rivage : mais quand ils virent que les Européens s'étoient retirés ils rentrent dans les bois. Quoique les Hollandois fussent à couvert des entreprises des naturels, ils ne purent éviter les attaques d'autres ennemis très incommodes, qui les joignirent de près, & sortirent par millions des bois voisins. C'étoient des espèces de mouches noires, qui vinrent en une si prodigieuse quantité que les hommes en furent couverts de la tête aux pieds, & que les chaloupes & les rames en étoient toutes noires. Quand ils furent de retour, la playe des mouches commença à étendre ses ravages dans le vaisseau & chacun étoit occupé du soin de défendre ses yeux & son visage le mieux qu'il lui étoit possible. On ne pouvoit presque ouvrir la bouche pour parler ou pour manger, sans qu'elle fut aussi-tôt remplie de ces insectes incommodes. Cette

cruelle persécution dura deux ou trois jours, pendant lesquels, les hommes s'attachèrent à les détruire avec des émouchoirs, qui firent tant d'effet qu'il ne resta plus qu'un très petit nombre de ces mouches pour les tourmenter. Cet événement leur fit donner à ce lieu le nom d'Isle des mouches, & ils furent très contents de s'en éloigner le plus promptement qu'il leur fut possible.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE.
Chap. VII.

An. 1616.

CHAPITRE VII.

Les Hollandois prennent & renvoient une barque : ils découvrent plusieurs Isles : ils arrivent à une Isle, qu'ils nomment des Traîtres : ils passent à l'isle de l'Espérance : ils changent leur cours, pour se rapprocher de l'Europe : les Hollandois sont très bien reçus par un Cacique : il leur fait une visite à bord : ils partent de cette Isle.

LE 9 de Mai, les Hollandois étant à 15 degrés 20 minutes de latitude méridionale, & suivant leur journal à

Les Hollandois prennent & renvoient une barque.

SCHOUTEN

&

LEMAIRE,

Chap. VII.

AN. 1616.

1510 lieues de la côte du Pérou, virent une barque qui faisoit voile vers eux. Lorsqu'ils en furent plus près, ils tirèrent un coup de canon ou deux pour qu'elle amenât; mais ceux qui la montoient n'étant pas au fait de ce signal, les Hollandois envoyèrent leur chaloupe avec dix hommes armés de mousquets pour la prendre. Ces gens firent leurs efforts pour s'échaper, & la chaloupe les ayant coupés, quelques-uns se jetterent dans la mer avec une partie de leur cargaison. Quand on les eut abordés, ceux qui étoient restés ne firent aucune résistance, & ils se rendirent paisiblement à leurs vainqueurs, qui agirent avec la plus grande humanité, pansèrent leurs blessures, sauvèrent la vie à ceux qui s'étoient jettés en mer, & les emmenerent tous au vaisseau. Ils étoient environ trente-trois, entre lesquels il y avoit huit femmes & plusieurs enfants. Ils étoient de couleur assez rouge, & n'avoient d'autre habillement qu'une espèce de ceinture. Les hommes portoient de longs cheveux bouclés, au lieu que les femmes les avoient forts courts, mais ils étoient tous remarquables par un air de propreté. Leur barque é-

toit d'une forme singulière, composée seulement de deux canots attachés ensemble, avec plusieurs planches jettées d'un canot à l'autre, qui débordoient des deux côtés, & étoient bien jointes par-dessus. L'un des canots portoit un mâts, avec une voile faite de nattes. Ils n'avoient ni compas de mer, ni cartes, ni aucun des autres instruments de la navigation : on leur trouva des hameçons pour pêcher, dont la partie supérieure étoit de pierre, & l'autre d'écaille de tortue, d'os noircis, ou de nacre de perle. Les Hollandois ne les gardèrent pas long temps à bord ; quand ils eurent satisfait leur curiosité en examinant une barque si singulière, ils les y renvoyerent, & les femmes en marquerent leur joye, en embrassant leurs maris.

Le 11, ils virent une Isle fort élevée, & trouverent une autre barque de la même espèce, qui voguoit avec tant de légèreté que peu de vaisseaux Hollandois auroient pu aller de conserve avec elle. Cette Isle, située à 16 degrés 10 minutes n'est qu'une montagne assez semblable aux Molucques. Ils la nommerent l'isle des Cocos, parce qu'elle leur parut toute

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VII.

An. 1616.

Ile décou-
vrent plu-
sieurs îles.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VII.

Ann. 1616.

couverte des arbres qui portent ce fruit. Ils en virent une autre peu éloignée, beaucoup plus basse & plus étendue. Pendant qu'ils y furent à l'ancre ils apperçurent trois gros vaisseaux, & neuf ou dix canots, montés chacun de trois ou quatre hommes, dont quelques-uns déployerent des drapeaux blancs, en quoi ils furent imités par les Hollandois. Ces canots étoient plats à l'une des extrémités, & élevés en pointe à l'autre. Ils étoient chacun taillés d'une seule pièce de bois rouge, & remarquables pour la vitesse avec laquelle ils voguoient. Plusieurs des naturels à l'approche du vaisseau Hollandois se jetterent dans la mer, les mains pleines de cocos & de racines appellées ubes, qu'ils échangeaient pour des clous & des grains de verre, donnant quatre ou cinq cocos pour un clou, ou pour un petit fil de ces grains. Ce commerce attira une si grande quantité de ces Indiens à bord, que les Hollandois n'avoient presque plus de place pour se remuer, & ils envoyèrent la chaloupe à une autre Isle pour chercher un endroit plus commode. A peine fut-elle partie qu'elle fut entourée d'un grand nom-

bre de canots pleins de gens armés de massues, qui l'aborderent aussi-tôt & attaquèrent les Hollandois : mais un d'eux ayant été tué d'un coup dans la poitrine ils se tinrent plus éloignés. Ces hommes étoient robustes & bien proportionnés, excellents nageurs, habiles voleurs, & arrangeoient leurs cheveux d'une manière des plus bizarres.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE;
Ch. VII.

An. 1616.

Le jour suivant, ils revinrent avec leurs canots chargés de cocos, d'ananas, d'ubes, de cochons & d'eau fraîche : mais ils eurent de vives disputes pour arriver les premiers au vaisseau : ceux qui étoient derrière se jetterent dans l'eau avec des paquets de cocos pendus à leur bouche, plongerent par-dessous les canots, & grimperent au vaisseau comme des rats, en si grande quantité, qu'on fut forcé de les écarter avec des bâtons. Cependant on échangea avec eux environ douze cents cocos.

Le Roi envoya au Commandant un présent d'un cochon noir, avec défense au député de recevoir rien en échange : peu de temps après, il vint lui-même dans un gros vaisseau, accompagné de trente-cinq canots.

Ils arrivent à
une île qu'ils
nomment des
Traîtres.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VII.
An. 1616.

Lorsqu'il approcha du vaisseau Hollandois, il commença à crier fortement, & son exemple fut suivi de tous ceux de sa suite, parce que c'est de cette maniere qu'ils font connoître aux étrangers qu'ils font les bienvenus. Les Européens les reçurent avec des tambours & des trompettes, dont le son leur plût autant qu'il les étonna, & pour marquer leur reconnaissance de l'honneur qu'on leur faisoit, ils se courberent, joignirent les mains & les éleverent au-dessus de leurs têtes. Le Roi envoya un présent aux Hollandois qui lui donnerent de leur côté une vieille hache, quelques clous rouillés, des grains de verre, & une pièce de toile, ce que Sa Majesté reçut avec une profonde inclination, & elle en parut très contente. On ne distinguoit le Monarque de ses sujets que par le respect qu'ils lui portoient, car il étoit aussi nud que les autres, & n'avoit aucune marque de dignité. On ne put l'engager à monter à bord, quoique son fils y fut venu, & y eut été très-bien traité.

Le 13 à midi, le vaisseau Hollandois fut environné par une flotte de

vingt-trois vaisseaux, & de quarante-cinq canots, où il n'y avoit pas moins de sept ou huit cents hommes. Le Roi commandoit la flotte en personne. Ils feignirent de venir uniquement dans le dessein de commercer, & s'efforcèrent par leurs signes de persuader aux Européens de faire voile vers une autre Isle, où ils trouveroient des denrées qui pourroient mieux leur convenir; mais les Hollandois soupçonnerent quelque supercherie, & se tinrent toujours sur leurs gardes. Cette précaution ne fut pas inutile : les Indiens entourèrent le vaisseau de toutes parts, & en jettant un grand cri, ils commencèrent à les attaquer. Le vaisseau du Roi fut le premier à commencer l'action, & il fut poussé avec tant de force contre le bâtiment Hollandois, que l'avant de deux canots qui se trouvoient sur son passage fut brisé en pièces, par la violence du coup, pendant que les autres firent tout ce qui fut en leur pouvoir, en lançant une grêle de pierres. Les Hollandois firent une décharge de leurs mousquets sur les canots, & tirèrent aussi trois pièces de canon, chargées.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VII.

An. 1616.

SCHOUTEN

&

LEMAIRE,
Ch. VII.

An. 1616.

de balles de mousquets & de clous. Tous ceux qui étoient à la portée du feu se trouverent très heureux de pouvoir s'échaper en plongeant dans l'eau, & les autres se retirèrent avec la plus grande précipitation. Cette trahison des Indiens fit donner à leur pays, le nom de l'isle des Traîtres.

Ils passent
à l'Isle de
l'Espérance.

Le lendemain les Hollandois mirent à la voile, continuerent leur cours à l'Ouest, & le 14, arriverent à une autre Isle, distante de trente lieues de la premiere. Ils la nommerent l'isle de l'Espérance, parce qu'ils comptoient y trouver quelques rafraîchissements. Cette Isle étoit pleine de rochers noirs, dont le sommet étoit couvert de végétaux, & d'une grande quantité de cocotiers. Il y avoit plusieurs maisons sur le rivage, & un gros village sur le bord de la mer; mais ne trouvant aucun endroit propre à jeter l'ancre, M. Schouten ne s'y arrêta pas & il fit voile au Sud-Ouest.

Ils changent
leur cours
pour se rappro-
cher de l'Eu-
rope.

Il fit alors observer aux Officiers qu'ils étoient au moins à sei ze cents lieues à l'Ouest de la côte du Pérou, & que ne trouvant aucune partie

de la terre méridionale , dont ils avoient espéré faire la découverte , il n'étoit pas vraisemblable qu'ils en rencontraient à l'avenir : qu'ils avoient vogué beaucoup plus loin à l'Ouest , qu'ils n'en avoient d'abord formé le projet ; que s'ils continuoient le même cours , ils tomberoient sûrement au Sud de la nouvelle Guinée , où ils feroient immanquablement perdus s'ils ne trouvoient pas de passage , parce qu'il leur seroit impossible de revenir à l'Est , à cause des vents qui soufflent régulièrement de ce côté dans ces mers. En conséquence , il leur proposa de tourner au Nord , pour gagner la côte Septentrionale de la nouvelle Guinée. Ils consentirent volontiers à sa proposition , & ils commencèrent aussi-tôt à diriger leur cours Nord-nord-ouest.

Le 19 ils virent deux isles environ à huit lieues de distance , qui paroissent n'être éloignées l'une de l'autre que d'une portée de canon. Le 21 étant à une lieue de terre , ils furent visités par deux canots , & quoiqu'on ne fit rien qui pût les irriter , quelques-uns de ceux qui les mon-

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VII.

An. 1616.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VII.
An. 1616.

toient , infulterent les Hollandois par de grands cris, & menacerent de lancer contr'eux leurs javelots de bois : mais on tira du vaisseau un coup de canon, qui tua deux Indiens, & les autres prirent la fuite avec la plus grande précipitation.

Le 22 plusieurs Indiens vinrent au vaisseau, & se conduisirent amicalement & paisiblement : Ils y échange-
rent des cocos, des racines & des cochons rôtis pour des couteaux, des grains de verre & des clous. Ces peuples étoient aussi habiles à nager & à plonger, que les habitants de l'île des Traîtres; ils avoient autant d'adresse à voler, & ils en faisoient usage toutes les fois qu'ils en trouvoient l'occasion. Leurs maisons, situées sur le bord de la mer, étoient couvertes de feuilles, & avoient une espèce d'auvent de même nature pour rejeter l'eau. Ces édifices, qui avoient dix ou douze pieds de hauteur, & vingt-cinq de tour, n'étoient garnis d'autres meubles que d'un lit d'herbes séches, d'un filet ou deux pour la pêche, & d'une grosse massue : le Palais même du Roi ne contenoit aucun autre ameublement.

Le 24 M. Schouten envoya trois de ses principaux Officiers pour établir l'amitié avec les Indiens : & pour demeurer sur le rivage, afin de servir d'ôtages à la place de six Indiens de distinction qui vinrent à bord, & y furent très bien reçus. Ceux des Hollandois qui étoient à terre, furent aussi traités avec la plus grande distinction par le Roi du Pays. Il leur fit présent de quatre cochons, & si quelqu'un de ses gens s'approchoit trop de la barque des Hollandois, ou les troubloit pendant qu'ils étoient occupés à faire de l'eau, il avoit soin de les chasser lui-même, ou de les faire chasser par quelques-uns de ses Officiers. Ses sujets avoient le plus grand respect pour sa Personne, & quand ils avoient commis quelques crimes, ils craignoient excessivement qu'il n'en eût connoissance, parce qu'il les faisoit punir sévèrement. Le bruit des canons leur caufoit une telle épouvante, qu'ils prenoient la fuite précipitamment toutes les fois qu'on en tiroit quelqu'un. Cependant le Roi souhaita d'en entendre tirer un des plus gros, & pendant qu'on se pré-

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VII.

An. 1616.

Les Hollan-
dois sont très
bien reçus par
un Cacique.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VII.
An. 1616.

paroit à lui donner cette fatisfaction ; il s'affit sous un dais avec ses favoris autour de lui , rangés en bel ordre ; mais aussi-tôt que le coup partit , il fit un saut hors de son Siège , & s'enfuit dans les bois avec ses courtisans , malgré tous les signes d'amitié que lui firent les Hollandois.

Le 25 & le 26 ils descendirent encore à terre , pour avoir quelques cochons par échange , mais ils ne purent en obtenir , parce qu'il n'en restoit que très peu aux Indiens. Cependant le Roi continua à traiter les Hollandois avec la même amitié , & avec les mêmes égards qu'auparavant : lui & le premier de ceux qui l'accompagnoient , ôtèrent leurs chapeaux de plumes , & les mirent sur la tête de deux des Européens. Ces chapeaux ou bonnets sont de plumes blanches , rouges & vertes que leur fournissent les perroquets & les pigeons , dont les derniers sont blancs sur le dos , & même par tout le reste du corps , à l'exception de l'estomach. Chacun des membres du Conseil du Roi a un de ces pigeons auprès de soi , sur un bâton.

Le 28 quand on eut cessé de faire de l'eau, M. Schouten & quelques-uns des Officiers descendirent à terre avec les trompettes, dont la musique fit un grand plaisir au Roi. Quelques égards que ce Prince leur marquât, il paroïsoit craindre qu'ils ne voulussent former un établissement dans son pays, & il leur dit que s'ils vouloient partir deux jours après, il leur donneroit dix cochons, & une grande quantité de cocos: mais malgré ces soupçons il leur fit une visite à bord. Ses gens marquoient la plus profonde soumission aux Hollandois, & entre autres témoignages de crainte & de respect, ils leur baïsoient souvent les pieds, & les mettoient sur leurs cols.

Le 30 le Roi fut visité par le Souverain d'une autre isle, qui vint avec une suite de trois cents Indiens nus, à l'exception d'une ceinture d'herbes vertes qu'ils portoient: ils conduisoient devant eux seize cochons, pour s'assurer d'être bien reçus. Lorsque ces deux Princes firent à la vue l'un de l'autre, ils commencerent à s'incliner, en prononçant quelques mots qu'on ne pouvoit entendre. Ils

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VII.

An. 1616.

Il leur fait
une visite à
bord.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VII.
An. 1616.

se prosternerent l'un devant l'autre, le visage contre terre, firent différents gestes des plus bizarres, marcherent ensemble vers les sièges qu'on leur avoit préparés, recommencerent leur espèce de murmure, s'inclinèrent de nouveau, & s'affirent sous un dais. Le Prince de l'isle, pour régaler l'étranger, envoya un messenger prier les Hollandois de faire jouer leur musique, & ils descendirent aussitôt avec leurs tambours & leurs trompettes, ce qui causa un plaisir extrême aux deux Princes. On fit ensuite les préparatifs d'un repas, un nombre d'hommes vinrent avec une assez grande quantité de cana, qui est une herbe d'où ils tirent leur boisson : chacun en prit une bouchée qu'il macha pendant quelque temps : tous la cracherent dans une auge de bois, jetterent de l'eau dessus, remuerent & presserent bien le tout, après quoi ils présentèrent cette sale liqueur à leurs Monarques dans des coupes, & en offrirent très poliment aux Hollandois, qui s'excuserent de recevoir cet honneur. Le reste du repas consistoit en racines grillées, & en cochons apprêtés d'une façon

affés fingulière. Après en avoir ouvert le ventre & ôté les intestins, ils en avoient rempli la cavité de pierres brûlantes, & flambé la peau, préparatifs qui en faisoient un mets digne de la table du Roi. On présenta aussi deux de ces cochons aux Hollandois, avec tout le cérémonial qu'on observoit pour les Princes; ceux qui les apportoit les mirent sur leurs têtes, fléchirent les genoux avec la plus grande humilité, & les laissèrent aux pieds des Européens. Ils leur donnerent aussi onze de ces animaux vivants, pour lesquels ils reçurent des couteaux, de vieux clous, & des grains de verre.

La couleur de ces peuples est d'un jaune obscur; ils sont forts, bien proportionnés, & de si haute taille que le plus grand des Hollandois n'égalait pas le plus petit d'entr'eux. Quelques-uns portoient les cheveux bouclés, d'autres les avoient attachés par nœuds, & d'autres les portoient épais & hérissés. Le Roi & quelques-uns de ses courtisans les avoient très longs & pendants jusqu'à la ceinture, mais les femmes les portoient très courts. La figure de ces femmes

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VII.

An. 1616.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VII.

Ann. 1616.

étoit des plus défagréables, petites, mal faites, avec de longues mamelles pendantes, & les deux sexes étoient nuds jusqu'à la ceinture. Ils vivoient de ce que la terre produit naturellement, sans se donner aucuns soins pour la cultiver, & sans apporter aucune attention à élever des troupeaux. Les Hollandois nommerent cet endroit l'isle de Horn, & appellerent Baye de l'Unité le port où ils jetterent l'ancre.

Ils partent
de cette Isle.

Le premier de Juin, ils remirent à la voile: mais ils ne trouverent aucune terre jusqu'au 21, qu'ils arriverent dans une isle très basse, à 48 degrés 47 minutes de latitude. Il y avoit aux environs plusieurs bancs de fable, & trois ou quatre Isles plus petites, couvertes d'arbres. Ils y furent visités par un canot, dont les hommes étoient plus noirs qu'aucun de ceux qu'ils eussent encore vu. Ce furent aussi les premiers que les Hollandois trouverent armés d'arcs & de flèches dans la mer du Sud. Ils leur firent entendre par signes qu'il y avoit des terres plus étendues, & plus de productions propres aux vaisseaux du côté de

l'Ouest, où demouroit leur Souverain. Les Hollandois y dirigerent leur cours, & le lendemain ils virent douze ou treize Isles très proches les unes des autres. Le 24, ils en trouverent trois très basses ducôté du Sud-Ouest, dont l'une étoit fort petite, & dont les autres avoient seulement deux milles de longueur chacune. Ils les nommerent les Isles vertes. Elles étoient entourées de rochers sans aucune rade convenable où les vaisseaux pussent être en sureté.

SCHOOTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VII.

An. 1616.



SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Ch. VIII.

An. 1616.

CHAPITRE VIII.

Les Hollandois sont attaqués par les Indiens : ils en trouvent d'autres plus humains : ils arrivent à l'isle des Volcans : ils arrivent à la nouvelle Guinée : ils sentent un tremblement de terre : ils arrivent à Soppy : ils abordent à la côte de Gilolo : on saisit leur vaisseau & leurs effets : Jacques Le Maire meurt de chagrin.

Les Hollandois sont attaqués par des Indiens.

LE lendemain les Hollandois découvrirent une autre Isle, qu'ils nommerent l'isle de Saint-Jean, parce que ce jour en étoit la fête. Ils remarquerent une terre fort élevée au Sud-Ouest, & penserent que c'étoit la pointe de la nouvelle Guinée; ils y arriverent à midi, & envoyerent la chaloupe pour sonder, mais on ne trouva point de fonds. Deux ou trois canots pleins d'hommes d'une figure barbare attaquèrent la chaloupe à coups de frondes, mais les Hollandois tirerent sur eux; ils en parurent excessivement effrayés, & furent aussi-

tôt dispersés. Ils étoient très noirs, entièrement nus, & parloient un langage absolument différent des autres. Ils tinrent des feux allumés pendant toute la nuit sur la côte : quelques-uns vinrent dans des canots pour examiner le vaisseau. Quand les Hollandois les découvrirent ils firent leurs efforts pour se faire entendre, mais ils ne comprirent aucun des signes que leur firent les Européens pour leur marquer qu'ils avoient besoin de provisions, & ils ne répondirent que par des cris & des hurlements affreux.

Le soir, les Hollandois jetterent l'ancre dans une baye entourée d'une grande étendue de terrain verd, qui présentoit un aspect des plus agréables. Ils jugerent que cette baye pouvoit être à dix-huit cent quarante lieues de distance du Pérou.

Le matin du 26, ils furent visités par trois canots remplis de Sauvages, armés de massues, de sabres de bois & de frondes. Les Hollandois leur firent d'abord des signes d'amitié, mais ils virent bien-tôt qu'il falloit employer le canon pour les réduire. Ces Sauvages attaquèrent les vaisseaux avec toutes leurs forces, & continuerent

SCHOOTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VIII.
An. 1616.

SCHOUTEN

&

JEMAIRE,
Chap. VIII.

An. 1616.

le combat jusqu'à ce qu'ils eussent eu dix ou douze des leurs écrasés par le canon; alors ils sautèrent dans l'eau & se mirent à la nage pour sauver leurs vies. Les Hollandois les poursuivirent dans la chaloupe, en frapperent quelques-uns sur la tête, firent trois prisonniers, & prirent les quatre canots, qui leur servirent ensuite de bois de chauffage. Ce traitement severe convainquit les Sauvages de leur erreur, & ils apportèrent volontairement des cochons & des ananas pour la rançon des prisonniers.

Ils en trouvent d'autres plus humains.

Le 28 au soir, les Hollandois remirent à la voile, & le lendemain ils virent trois Isles fort hautes du côté du Nord. Le 30 au matin plusieurs canots remplis d'Indiens très basannés vinrent au vaisseau. On leur permit de monter à bord, & ils rompirent des bâtons au-dessus de la tête des Hollandois en signe de paix. Leurs canots étoient plus propres que ceux des autres, & ces Indiens parurent plus civils & plus modestes, étant couverts d'une ceinture que les premiers n'avoient point. Ils frottoient leur peau noire avec de la

craye, ce qui les faisoit paroître pourdrés. Ils se présentèrent comme des gens très pauvres, qui demandent la charité, cependant il croît une grande quantité de cocotiers dans leur Isle.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE;
Chap. VIII.

An. 1616,

Le premier de Juillet au matin, l'Unité jetta l'ancre entre une Isle & la terre ferme de la nouvelle Guinée, & le bâtiment fut bien-tôt entouré de vingt-cinq canots pleins d'hommes armés. Deux de ces canots attacherent des ceintures autour des ancres, & firent tous leurs efforts pour les amener à terre, pendant que les autres attaquèrent le vaisseau avec leurs frondes & leurs autres armes. Les Hollandois tirent sur eux quelques volées de canon, qui les firent de se retirer, après avoir eu douze ou treize hommes tués, & un grand nombre de blessés.

Les Hollandois voyant qu'il n'y avoit aucune espérance de se procurer des rafraîchissements chez une race de mortels aussi brutes, remirent à la voile, & le 4 passerent à la vue de vingt-trois autres Isles, dont quelques-unes étoient à une lieue de distance & les autres seulement à la

Ils arrivent
à l'Isle des
Volcans.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VIII.

An. 1616.

portée du canon les unes des autres. Le 6, ils remarquerent une montagne fort haute au Sud-Ouest, & penferent que ce pouvoit être le Geemenaffi dans le pays de Banda : mais quand ils furent plus près ils en découvrirent trois autres du côté du Nord, à six ou sept lieues de distance. Le lendemain ils virent que quelques-unes de ces montagnes jetoient du feu, & ils donnerent à cet endroit le nom d'isle des Volcans. Il étoit très peuplé, & rempli de cocotiers, mais ils ne trouverent point d'endroit convenable pour jeter l'ancre. Les habitants étoient nuds, & marquoient la plus grande crainte des Hollandois : leur langage étoit si différent de celui des Isles voisines, qu'aucun des Indiens que les Européens avoient à bord ne put les entendre. On vit encore un grand nombre d'Isles au Nord & au Nord-Ouest : mais les Hollandois firent voile vers une très basse, qui étoit à l'Ouest, & ils y arriverent le soir.

Le 8 de Juillet, il jetterent l'ancre devant une Isle située à 3 degrés 40 minutes de latitude Méridionale ; mais elle leur parut très pauvre, &

ne

ne produisant rien de quelque valeur, excepté un peu de Gingembre. Elle étoit habitée par les Papous, nation dont l'ajustement ridicule ajoute à leur difformité naturelle, & les fait paroître comme de petits monstres. La plus grande partie d'entr'eux ont quelque chose de hideux & d'extraordinaire soit dans la grosseur de leurs membres soit dans leur disposition : ils se parent de dents de cochon dont ils se font des colliers, & d'anneaux qu'ils portent aux narines, ce qui joint à des cheveux crépés & à des visages affreux les rend d'une laideur qu'on a peine à s'imaginer. Leurs maisons n'ont aucun ornement, & sont construites sur des poteaux élevés de sept à huit pieds au-dessus de terre.

Quoique les Hollandois eussent suivi une très grande étendue de terre, ils ne purent déterminer si c'étoit la nouvelle Guinée ou non, parce que leurs cartes n'étoient point d'accord entr'elles, & ne ressembloient nullement au pays qu'ils voyoient. Le 13 & le 14, ils suivirent la côte, & le 15, en continuant le même cours ils trouverent deux Isles peu

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VIII.

An. 1616.

Ils arrivent
à la nouvelle
Guinée.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VIII.

An. 1616.

élevées, environ à une demi-lieue de la terre ferme, & à 2 degrés 54 minutes de latitude Méridionale. Voyant que le pays étoit rempli de cocotiers ils envoyèrent la barque & la chaloupe bien munie pour une attaque, avec ordre de descendre & d'en apporter au vaisseau. Les Indiens, qui avoient observé leurs mouvements se préparèrent à empêcher la descente, & les reçurent avec leurs arcs & leurs frondes plus vivement qu'aucuns de ceux qu'ils eussent encore trouvés : quoique les Européens fussent armés de mousquets, les Indiens les forcèrent de se retirer, après en avoir blessé au moins seize. Cependant ils jetterent l'ancre le lendemain matin entre deux Isles, descendirent dans la plus petite, brûlèrent quelques maisons d'Indiens, & emporterent assez de cocos pour que chaque homme en eut trois : alors les naturels, voyant qu'ils ne pouvoient résister à ces étrangers, leur apporterent des cocos, des bananes & du gingembre : ils vinrent à bord du vaisseau : la paix fut bien-tôt conclue, & les Indiens parurent très

contents du présent qu'on leur fit de grains de verre & de quelques clous. Le lendemain on continua à trafiquer pour des cocos, des Bananes, de la cassave & de la papade. On en rassembla une si grande quantité que chaque homme eut pour sa part cinquante noix de coco, & deux paquets de bananes.

Les habitants de cette Isle la nommoient Mofa, celle qui en étoit voisine s'appelloit Jusan, & une autre très élevée, environ à cinq ou six lieues de la nouvelle Guinée avoit le nom d'Arimea. Il est probable que ces insulaires avoient déjà reçu la visite de quelques Européens, puisqu'on trouva chez eux des jarres & des pots de fabrique Espagnole. Ils ne parurent pas surpris comme les autres du bruit du canon, & n'eurent pas autant de curiosité à examiner le vaisseau, qu'ils auroient dû naturellement en avoir si c'eût été le premier qu'ils eussent vu.

Le 21, les Hollandois suivirent la côte de la terre ferme au Nord-Ouest, & jetterent l'ancre au milieu d'un amas d'Isles d'où ils partirent le matin du 23. Peu de temps après ils

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VIII.

An. 1616.

furent joints par six grands canots chargés de poisson sec, de cocos, de bananes, d'un petit fruit qui ressembloit assez à des prunes, & de tabac. D'une autre Isle, les Indiens apportèrent aussi quelques provisions & des vases de porcelaines. Ces peuples, de même que tous les autres Sauvages étoient passionnés pour les grains de verre, & pour le fer : mais ils étoient différents de ceux des dernières Isles par la grosseur de leur taille, & en ce que leur couleur approchoit plus de celle des oranges. Ils avoient pour armes des arcs & des fleches, & pour ornement des pendants d'oreille de verre de diverses couleurs, ce qui fit juger aux Hollandois que d'autres Européens avoient été avant eux dans ce pays.

Ils sentent
un tremble-
ment de ter-
re.

Le 24, ils cotoyèrent une Isle fort agréable qu'ils nommerent l'isle de Schouten, quoiqu'elle soit marquée dans les cartes par le nom d'isle de Horn : & ils en appellerent la pointe la plus Occidentale, Cap de Bonne-Espérance. Le 26 ils virent trois autres Isles, & le 29 pendant la nuit ils sentirent une secousse de

tremblement de terre si violente, que les hommes sortirent de la cabane remplis d'effroi pensant que le vaisseau avoit touché la terre, ou donné contre un rocher : mais en jettant la sonde, on ne trouva point de fonds, & par conséquent il n'y avoit aucun danger ni de rocs, ni de bas fonds.

Le 31 au soir, ils repassèrent l'Equateur, & les trois jours suivans ils virent différentes Isles : ils jugerent alors qu'ils avoient atteint l'extrémité du continent de la nouvelle Guinée, ayant suivi la côte l'espace de deux cents quatre-vingt lieues.

Le 5 d'Août au matin, plusieurs canots joignirent le vaisseau, & y apportèrent des fèves des Indes, du riz, du tabac & deux oiseaux de Paradis. Les Hollandois achetèrent un de ces oiseaux, qui sont d'une grande beauté, & dont le plumage est blanc & jaune. Ces Indiens parloient la langue de Ternate, & quelques-uns se servirent même de celle des Malayens & de l'Espagnol. Ils étoient très bien vêtus autour de la ceinture, les uns avec une pièce d'étoffe de soye, &

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VIII.

An. 1616.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VIII.

An. 1616.

les autres avec des culottes. Plusieurs étoient Mahometans, & portoient des turbans de soye. Ils avoient tous les cheveux noirs, & différents anneaux d'or & d'argent à leurs doigts. Ils commerçoient bien avec les Hollandois pour des grains de verre & pour d'autres bagatelles, mais ce qu'ils recherchoient avec le plus d'ardeur étoit particulièrement les pièces de toille. Ces peuples étoient si soupçonneux & si craintifs, qu'ils ne voulurent pas dire aux Hollandois le nom de leur pays, mais ils pensèrent que c'étoit une des trois pointes Orientales de Gilolo, & que ces hommes étoient natifs de Tydore, ce qui se trouva d'accord avec la vérité.

Ils arrivent
à Soppy.

Le matin du 6, ils leverent l'ancre & firent voile au Nord : le 18 ils furent salués par deux canots de Ternate, qui marquerent leurs dispositions pacifiques en arborant un drapeau blanc. Ils dirent aux Hollandois qu'ils venoient du village de Soppy, où ils avoient vu depuis peu un vaisseau Anglois, & une pinasse d'Amsterdam, qui y étoit demeurée trois mois pour charger du riz, &

ils offrirent de conduire Schouten le lendemain dans la rade de Soppy, où ils entrèrent le 19, & y trafiquèrent pour de la volaille, des fruits, du riz, & des tourterelles. Plusieurs naturels vinrent à bord & leur dirent qu'un vaisseau Anglois & un Hollandois avoient été depuis peu dans leur pays, & qu'ils y avoient rassemblé assez de provisions pour retourner en Europe. Ces nouvelles furent très agréables aux Hollandois, qui n'avoient presque plus de munitions, & il se fit une espèce de réjouissance publique dans l'équipage, composé de vingt-cinq hommes, tous en bonne santé & vigoureux.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VIII.

An. 1616,

Le 5, ils jetterent l'ancre sur la côte de Gilolo, & quelques hommes descendirent à terre sans armes pour pêcher; mais quatre soldats de Ternate sortirent tout-à-coup hors des bois, l'épée à la main, dans l'intention de les tuer pendant qu'ils tiroient leurs filets. Le Chirurgien cria Oran Hollanda, les Indiens s'arrêtèrent, jetterent de l'eau par-dessus leur tête, ce qui est un signe de paix en ce pays, s'approchèrent fort civilement, & les assurèrent que

Ils abordent
à la côte de
Gilolo.

la raison qu'ils avoient eûe pour les vouloir attaquer étoit qu'ils les croyoient Espagnols. Sur l'invitation des gens de Schouten, ils se rendirent à bord : on leur donna des grains de verre, avec d'autres bagatelles ; ils promirent d'apporter des provisions, & des rafraîchissements, & ils tinrent exactement leur parole.

Le 17, ils jetterent l'ancre devant Malayla dans le Ternate : le Capitaine Schouten & Jacques le Maire descendirent à terre, où ils furent bien reçus par le Général, par le Gouverneur d'Amboine, par l'Amiral Verhayen, & par tout le Conseil des Indes. Le lendemain ils vendirent deux de leurs chaloupes, avec la plus grande partie de ce qu'ils avoient sauvé du Horn, quand il avoit été brûlé à l'isle du Roi. Ils reçurent de cette vente treize cents cinquante réales dont ils employèrent une partie à acheter deux last de riz, une tonne de vinaigre, autant de vin d'Espagne, & environ trois tonneaux de biscuit.

On saisit
leur vaisseau
& leurs effets.

Le 27 ; ils mirent à la voile pour Bantam, & le 28 ils jetterent l'ancre à Jacatra, où ils trouverent dans la rade trois vaisseaux Hollandois

& autant d'Anglois. Le dernier jour d'Octobre, Jean Peterfon-Koen, Président de la Compagnie des Indes Orientales à Bantam, arriva en cette Ville : le lendemain, il fit venir le Capitaine & les deux Supercargos devant le Conseil des Indes, & après quelques discours il leur ordonna, en vertu de sa commission de la Compagnie, de lui faire remettre immédiatement leur vaisseau & sa cargaison. Le Capitaine & les Supercargos soutinrent que la faisie étoit illégale, puisqu'ils n'étoient point entrés dans les Indes par aucun des passages prohibés; c'est-à-dire ni par le Cap de Bone-Espérance, ni par le détroit de Magellan : mais par un passage qu'ils avoient eux-mêmes découvert, & qui seroit très avantageux pour le commerce de leurs compatriotes, & pour tous les Négociants en général. Leurs raisons furent sans effet, & le Président leur répondit qu'ils verroient à se faire rendre justice en Hollande. Cette faisie fut faite le premier de Novembre suivant le journal de ceux qui avoient fait leur cours dans le navire l'Unité, & le 2 suivant celui

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VIII.

An. 1616.

SCHOUTEN
&
LEMAIRE,
Chap. VIII.

An. 1616.

Mort de
Lemaire.

de leurs compatriotes, qui étoient venus directement de Hollande. Cette différence vint de ce que l'Unité avoit fait cours à l'Ouest, dans la même direction que le Soleil parcourt le Globe, ce qui lui avoit donné une nuit de moins qu'à ceux qui avoient fait voile à l'Est.

Lorsqu'on les eut ainsi dépouillés de leur vaisseau, quelques-uns des hommes entrèrent au service de la Compagnie des Indes Orientales, & les autres furent mis dans deux bâtimens qui retournoient en Hollande. M. Jacques le Maire prit un tel chagrin de la conclusion fâcheuse d'un voyage qui jusqu'alors avoit été si heureux, qu'il mourut environ quinze jours après la perte du vaisseau. Le reste de l'équipage fit un voyage sans accident jusqu'en Hollande, & arriva à Amsterdam le premier de Juillet. Ce voyage autour du monde fut terminé en deux ans & dix-huit jours, ce qui est très étonnant, en considérant le grand nombre de difficultés qu'ils y éprouverent : mais ce qui est encore plus surprenant, ils ne perdirent que quatre hommes dans le cours d'une expédition si longue & si dangereuse.



HISTOIRE

DE L'AMBASSADE

DE SIR THOMAS ROWE,

*Envoyé auprès du Grand Mogol par le
Roi Jacques premier.**

CHAPITRE PREMIER.

Naissance & commencement de Rowe :

*Il est nommé Ambassadeur pour les
Indes : Son départ d'Europe : De-
scription des Isles de Comorra : De-
spotisme des Sultans : Usage du
Betel & de l'Areca : Maniere de
vivre des Insulaires : Leurs coutu-
mes & productions du pays : So-
cotorra, terrein mediocre : Usage du
cassé observé pour la premiere fois :
Superstition de ces peuples.*

(e) Les François écrivent *Rhoe*, mais nous avons cru devoir conserver le nom tel que les Anglois l'écrivent, puisqu'il s'agit d'un de leurs Compatriotes.

Rowe,
Chap. I.

Commen-
cements de
Rowe.

SIR Thomas Rowe naquit à Wand-
stead, au Comté d'Essex, en l'année
1568 : son Pere qui étoit Chevalier, &
qui occupa la place de Lord Maire de
Londres l'envoya à Oxford, où il fit
ses études au Collège de la Magdelai-
ne, ainsi que nous l'apprend Wood
dans son *Athenæ Oxonienses*. En 1604
le Roi Jacques lui donna la dignité de
Chevalier à Greenwich, & le Prince
Henri qui connoissoit son habileté,
l'employa en plusieurs découvertes
aux Indes Occidentales. Il s'y acquit
tant de réputation que le Roi le choi-
sit pour son Ambassadeur auprès du
Grand Mogol.

Il s'embar-
que pour les
Indes.

An. 1615.

Il s'embarqua au commencement de
Mars 1615 & le 5 de Juin il jetta l'ancre
dans la baye de Saldanha où le terroir est
très-fertile, quoiqu'elle soit entourée
d'une chaîne de montagnes de roches
toujours couvertes de neige. Les ha-
bitants ne se font aucune peine de
manger les viandes les plus infectes,
portent des boyaux au tour du col
pour ornement : leurs cheveux sont
crêpus comme ceux des Negres, & ils
se frottent la tête de graisse & de pouf-
fière qui leur tiennent lieu de poudre

& de pomade. Ils se couvrent de peaux de bêtes, dont ils portent le poil en-dedans pendant l'hiver & en-dehors durant l'été: ils sont entièrement brutes, sans aucune notion de la Divinité & sans aucune forme de religion. L'air du pays est très-sain & l'eau excellente: on y trouve des vaches, des gazelles, des singes, des phaisans, des perdrix, des alouêtes, des canards, & des oyes sauvages: on pêche quelquefois des veaux marins dans la baye, où il vient même quelques baleines. La montagne du Cap nommée la Table, qui est très connue a 1975 toises de hauteur à la latitude de 34 degrés & quelques minutes.

Le 22 de Juillet Rowe arriva aux isles de Commorra, qui sont au nombre de cinq, situées entre le dixième & quatorzième degré de latitude méridionale: celle de Joanna, qui est la principale a environ trente mille de long & quinze de large, & une vieille femme qui étoit Sultane de toutes ces Isles, y faisoit sa résidence. Rowe envoya quatre barques à l'isle de Molalis pour demander la permission de commercer au Gouverneur, qui étoit

Rowe,
Chap. 1.

An. 1615.

Il arrive
aux Isles de
Comorra.

ROWE,
Chap. I.

Ann. 1615.

Fils & premier Ministre de la Sultane ; avec une Puissance si absolue que les habitants n'auroient osé trafiquer un seul Coco sans sa permission.

Le Capitaine Newport. accompagné de quarante hommes, fut chargé de cette députation. Il trouva le Gouverneur assis sur une natte, dans une Junke où il faisoit sa demeure ; il portoit un chapeau de pièces de rapport, avec un manteau de toile de coton rouge & bleu qui lui tomboit des épaules jusqu'aux genoux : mais il avoit les jambes & les pieds nus. Les Européens lui présentèrent un mousquet & une épée : il leur donna quatre vaches, & leur accorda la permission de trafiquer. Il leur fit servir du Coco, tandis qu'il mâchoit du Betel adouci avec de la poudre d'écailles d'huîtres calcinées ; il mâchoit aussi de l'Aréca, espèce de noix d'un goût amer, qui excite à cracher, rafraîchit la tête, affermit les dents ; elles deviennent rouges ainsi que la salive par l'usage de ce fruit, ce que ces peuples regardent comme une grande beauté : cependant il cause des vertiges à ceux qui n'y sont pas habitués.

De la Junke du Gouverneur, les

Anglois furent conduits à la maison d'un Charpentier, qui avoit une grande autorité dans la Ville. Elle étoit bâtie de pierres liées avec un ciment d'une espèce de chaux blanche : le dehors étoit entouré de roseaux, avec un toit de charpente couvert de feuilles de Cocotier. Au dîné on commença par présenter à chacun de l'eau dans un coco, & on la versa dans des plats de bois pour se laver les mains, qui furent essuyées avec des serviettes d'écorces du même arbre. On leur servit ensuite du plantain grillé, du riz, du chevreau rôti, & des quartiers de poule : le pain étoit de moëlle de coco cuite avec du miel, & la boisson du lait de coco & du vin de palmier.

Les maisons des habitants sont très propres : mais simplement meublées : ils sont fort curieux de leurs jardins, qui pour la plus grande partie, ne sont ornés que de tabac & de plantains avec des clotures de roseaux. Le plus grand nombre parle & écrit dans la langue Arabe, & le Portugais leur est assez familier ; ils sont zelés Mahométans, & si jaloux qu'ils renferment toutes les femmes quand il leur arrive des Etrangers. Les Anglois leur don-

Rowe,
Chap. I.

An. 1613.

Description
des habitants.

R O W E,
 Chap. I. nerent des toiles de toutes sortes, des
 lames d'épées; des miroirs & des cou-
 teaux: & ils reçurent en échange des
 vaches très-grasses, des bœufs, des
 poules, du coco, des moutons d'Ara-
 bie, & différentes gommés. Les habi-
 tants avoient de très-grandes Junkes
 construites de bois de cocotier, &
 dont les cordages & la matiere qui
 servoit de gaudron venoient du même
 arbre.

Il arrive
 dans l'isle de
 Socotora.

Le 26 d'Avril les Anglois leverent
 l'ancre & firent voile pour la baye
 de Delicia, dans l'isle de Socotora
 vers l'embouchure de la mer rouge,
 où ils arriverent le 24. Cette Isle est
 située sous le quatorzième degré de
 latitude septentrionale: elle étoit alors
 gouvernée par Amar-Ben-Seid, fils
 du Roi de Fortaque dans l'Arabie heu-
 reuse. Ce Prince étoit très-absolu &
 l'on ne pouvoit faire aucun trafic sans
 sa permission. Pour recevoir l'Ambas-
 sadeur, il se rendit à cheval sur le ri-
 vage, habillé à la maniere des Arabes,
 les pieds-nuds & la tête couverte d'un
 très-beau turban. Il étoit accompa-
 gné de trois de ses principaux Offi-
 ciers, montés l'un sur un chameau &
 es deux autres à cheval, avec une

forte garde de soldats, tous armés d'épées; mais quelques-uns avoient aussi des pistolets, d'autres des mousquets, & d'autres des arcs semblables à ceux des Turcs. La musique militaire étoit composée d'une trompette & de deux tambours : le Prince paroissoit être très-aimé du peuple qui l'environnoit en faisant des acclamations, & lui donnant des bénédictions pendant toute sa route.

Rowe,
Chap. I.

An. 1615.

Rowe remarqua que dans cette Isle on faisoit usage d'une liqueur fort noire, qu'on buvoit très-chaude; & il est vraisemblable qu'il veut parler du café, alors inconnu en Europe. La Ville que le Roi habitoit étoit construite de pierre & de mortier, avec les toits en terrasses & le bas de la maison où il faisoit sa demeure étoit partagé en magasins, & en gardero-bes où l'on conservoit différentes sortes d'habillements avec environ vingt-cinq volumes de livres de loix, d'histoire, & de vie de leurs Saints. Ses trois femmes demeuroient dans le haut de la maison: mais il n'étoit permis à personne de les voir: celles du plus bas rang paroissoient souvent en public avec des anneaux d'argent aux oreilles.

Premier usage connu du café.

ROWE,
Chap. I.

An. 1615.

Le terroir de Socotora est montagneux & stérile: il ne produit presque autre chose que des dattes, du riz & des oranges. Il y a des chèvres, des brebis & des bœufs, & l'on y trouve quelques belles topazes: mais sa principale production est l'alloès, plante farineuse dont on fait bouillir le jus jusqu'à ce qu'il ait assez de consistance pour le faire secher aussitôt. On en fait un médicament bien connu dans la Pharmacie, & qui est si amer qu'on le nomme *fel naturæ*, ou fiel de la nature. Il y a aussi du sang de dragon, de l'indigo & de la civette: mais en petite quantité & le Roi en est le seul propriétaire. Les habitants professent la religion de Mahomet, & se mettent à genoux tous les soirs du côté du Soleil couchant pendant que leurs Prêtres jettent de l'eau sur leurs fronts. Ils ont une grande vénération pour leurs Saints, dont le plus illustre est enterré dans leur Ville Capitale: ils disent qu'il paroît souvent pour les avertir des dangers qui les menacent; & quand il souffle des vents furieux, ils en attribuent la cause à son absence. Il ya des habitants de quatre forêts: les premiers & vraisemblable-

ment les plus anciens, font d'un caractère très-fauvage, ne vivent que de racines : prennent des bœufs pour leur monture : évitent toute conversation avec les autres classes : portent de longs cheveux, font très-maigres, & n'ont ni habits pour se couvrir, ni maisons pour se retirer : enfin leur intelligence ne paroît que très-peu supérieure à celle des brutes. La seconde classe est celle des chrétiens Jacobites qui vivent dans les montagnes, où ils ont été chassés par les Arabes ; ceux-ci forment la troisième classe, & se font rendus maîtres du pays par droit de conquête : mais ils portent un si grand respect à leur Roi, qu'ils n'oseroient pas même parler en sa présence sans en avoir la permission. La quatrième classe est celle d'une espèce d'esclaves qui sont occupés à faire l'aloès & à tous les ouvrages les plus vils de cette Isle.



ROWE,
Chap. II.

AN. 1615.

CHAPITRE II.

Thomas Rowe arrive à Suratte: le Gouverneur se conduit mal avec lui: il se met en route pour gagner par terre la Cour du Mogol: il est en danger par la rencontre des voleurs: mauvaises maisons de Brampour: le Roi lui donne audience & s'enyvre: Rowe arrive à Cytor, où il voit de superbes Ruines: il est reçu très gracieusement du Grand Mogol: usages de cette Cour; description du Nouroux.

Rowe arrive
à Suratte.

LE 31 d'Août, les Anglois leverent l'Ancre de la baye de Délicia, & ils arriverent à Suratte le 26 du mois suivant. L'Ambassadeur y débarqua & demeura à terre pour se rafraîchir jusqu'au 30 d'Octobre. Le Gouverneur marqua beaucoup de dureté dans la recherche qu'il fit parmi les domestiques & le bagage, & il leur déroba même plusieurs effets. Le 1 de Novembre Rowe continua sa route par terre, pour se rendre à la Cour du Grand Mogol, & il arriva le 6 à la ville de

Nunderpar , dans le Royaume de Brampour , qui est soumis à ce Monarque. Il y mangea de très-bon pain , & ce fut le premier endroit où il en trouva après avoir quitté Suratte. Il y vit aussi de grands troupeaux , de jeunes bœufs , qui sont très-communs dans ce pays , où les Bramines ne permettent pas de les tuer.

Rowe,
Chap. 11.

An. 1515.

Le 10 il campa près des murs de la ville de Chapre , où il fut gardé par un parti de Soldats du Roi de Brampour , afin de le garantir des voleurs qui descendent des montagnes. Le 14 il arriva à Brathapore , village qui n'est qu'à deux milles de Brampour , & il y fut reçu par un Officier de la maison du Roi , qui le conduisit au fêrail destiné pour le recevoir dans la Capitale. Ces quartiers qui étoient très-mauvais , contenoient seulement quatre pièces fort petites , dont la forme ressembloit assez à celle d'un four , bâti de briques. L'Ambassadeur préféra de demeurer dans sa tente , quoique la maison qu'on lui avoit préparée fût une des plus belles de la Ville ; toutes les autres , excepté celles de quelques Seigneurs n'étant construites que de terre.

Il arrive à
Brampour.

Le lendemain il eut une audience

R O W E, du Roi, qui étoit assis sur une estrade
 Chap. II. avec un très beau tapis sous ses pieds,
 An. 1615. & un riche dais au-dessus de sa tête.

Il arrive à La noblesse étoit debout formant un
 Ardsimère & cercle, où chacun étoit placé selon
 est admis à son rang, & tous avoient les mains
 l'audience du son rang, & tous avoient les mains
 Grand Mo devant les yeux. Rowe ne put obte-
 gol. nir la permission de s'asseoir en sa pré-
 sence : mais on lui dit de passer dans
 une chambre voisine, où le Roi lui en
 accorderoit la liberté, & s'entretien-
 droit avec lui. Sa Majesté oublia bien-
 tôt cette promesse, parce qu'elle s'eny-
 vra de quelques liqueurs que l'Ambas-
 sadeur avoit jointes à d'autres présents.
 Rowe tomba malade à Brampour ; ce-
 pendant il en sortit le 27 de Novem-
 bre, & arriva le 18 de Décembre dans
 une ancienne ville ruinée, qu'on nom-
 moit Cythor. Elle étoit totalement
 inhabitée : mais par la magnificence
 de ses restes, on voyoit qu'elle avoit
 été autrefois dans une grande splen-
 deur. Le 23 de Décembre, il arriva
 à Ardsimère, résidence du Grand Mo-
 gol, & fut admis à l'audience de ce
 Monarque le 10 de Janvier 1616 dans
 l'endroit qu'on appelle le Durbal. On
 le conduisit jusqu'à une barrière, où
 il fit une profonde révérence, avant

An. 1616.

de la passer : la même cérémonie fut répétée à une seconde barrière , après laquelle il se trouva au-dessous du Grand Mogol , qui étoit assis dans une espèce de petite gallerie sous un riche dais, & magnifiquement habillé de velours & de soye. Immédiatement au-dessous du balcon dans l'intérieur de la seconde barrière , étoient les Ambassadeurs & la principale noblesse : les nobles d'un rang inférieur se tenoient entre les deux barrières , & toute la foule du peuple étoit confondue hors de la première.

Le Monarque reçut l'Ambassadeur très gracieusement ; le dispensa de tout le cérémonial de la Cour par égards pour son caractère , & consentit à recevoir son salut à la manière des Anglois. Le Grand Mogol se rend une fois par jour régulièrement dans le Durbal pour y donner ses ordres , recevoir les requêtes , donner des audiences , & recevoir des présents. Ses sujets sont tellement habitués à cet usage que s'ils étoient un jour sans voir leur Prince , & qu'on ne leur dit pas la cause de son absence , il seroit à craindre qu'il n'arrivât quelque mutinerie. Il ne seroit pas possible de les

Rowe,
Chap. 11.

An. 1616.

Description
de la cour du
Mogol.

R O W E,

Chap. II.

AN. 1616.

amuser, deux jours par de faux prétextes : car dès le second, le Monarque est obligé de recevoir quatre personnes, comme députés de tous les peuples pour qu'ils voyent par eux-mêmes les raisons qui l'empêchent de paroître, & qu'ils en puissent rendre compte aux autres sujets. Il se montre ordinairement le matin à une fenêtre, qui a vue sur une grande place d'où tout le monde le peut voir, & il revient à midi pour être présent aux combats des bêtes féroces & aux exercices des Eléphants. Après cet amusement il se retire avec ses femmes qu'on tient exactement renfermées, & il n'y a que les Eunuques chargés de les garder, qui ayent la permission de les voir. Après le souper qu'il fait presque toujours à huit heures du soir, il descend dans une cour spacieuse où il s'entretient librement avec ceux de la noblesse qu'il a nommés pour cette soirée, & aucun autre que ceux qui en ont reçu l'ordre n'auroit la hardiesse de s'y présenter. Aucune affaire publique, de quelle nature qu'elle soit n'est traitée autre part que dans cet endroit & au Durbal, & tout est porté sur un registre que tous les sujets ont le

le droit de compulser pour deux pièces d'argent qui reviennent à peu-près à quarante-huit sols de notre monnoye, enforte que par ce moyen le moindre artisan peut être aussi-bien instruit que le premier Ministre des affaires de son souverain.

Le 1 de Mars, l'Ambassadeur monta à cheval pour aller voir une maison de plaifance du Mogol. Elle est située entre deux rochers, qui la garantissent entièrement du Soleil, & qui répandent dans tous les environs une obscurité propre à faire goûter le plaisir le plus sensible aux esprits mélancoliques. Les rochers sont remplis de paons sauvages, de tourterelles, de plusieurs autres especes d'oiseaux & de singes.

Le 11 de Mars, on commença à célébrer une fête qu'on appelle des dix-huit jours, quoiqu'elle ne dure ordinairement que neuf, en l'honneur du nouvel an, parce que ce jour étoit celui de la premiere Lune. On lui donne le nom de Norose ou Nouroux, & elle est toujours accompagnée d'une grande magnificence. Le jour indiqué on éleva dans le Durbal un trône quarré de bois de quatre pieds de hauteur, couvert de nacre, placé sous un

Rowe,
Chap. II.

An. 1616.

Fête du
Norose ou
Nouroux.

ROWE,
Chap. II.

AN. 1616.

dais où pendoit un superbe rézeau de perles, avec des ornements de pommes & d'autres fruits en or, & soutenus par quatre pilliers de cane couverts de semblables richesses. Dans l'espace destiné à recevoir la noblesse, on avoit étendu des tapis de Perse les plus superbes qu'on avoit trouvé à acheter. Vers la droite du trône étoient quelques grands Seigneurs dans l'intérieur d'une balustrade, qui environnoit tout le Durbal. Les principaux sujets des Etats du Grand Mogol avoient dressé de petites tentes de velours, de damas, de taffetas, ou d'étoffes d'or, sous lesquelles étoient des richesses immenses. Le Souverain avoit coutume d'aller d'une tente à l'autre : mais en cette occasion il demeura sur le trône, où il y avoit pour siège un couffin couvert de perles & de diamants. Tous y apportèrent leurs présents, qu'ils mirent à ses pieds, & qui réunis formoient un trésor d'une valeur presque incroyable.

Le 12 de Mars, l'Ambassadeur eut une seconde audience, & fit quelques présents au Monarque. En même temps le fils de Nama, Prince devenu Tributaire depuis peu, fut intro-

duit en sa présence, & lui marqua ses respects en se prosternant le front contre terre. Le 13 Rowe eut une nouvelle audience pour la ratification de la paix avec l'Angleterre, & pour enregistrer les articles du traité de commerce. Le 15 il assista au divertissement du Nouroux sur l'élevation où étoit le trône & à la droite de l'Empereur; le jeune Prince & le nouveau Tributaire furent placés de l'autre côté, d'où ils virent également tous les plaisirs de la fête.

Le 23 le Mogol fit présent à l'Ambassadeur d'un Esclave, qui étoit un jeune homme très-bien fait accusé de félonie : mais qui n'étoit pas convaincu. Rowe l'accepta & dit qu'il s'en serviroit suivant l'usage des Anglois seulement en qualité de domestique, parce que les loix de son pays ne permettoient pas aux hommes de se tenir l'un & l'autre dans l'esclavage.

Le 26 de Mars, Afaph-Chan, favori du Roi & premier Ministre, eut ordre d'examiner les articles du traité de commerce, que Rowe avoit présentés de la part des Anglois. Les principaux portoient : que les sujets d'Angleterre auroient le commerce libre dans tous les ports du Mogol, tant

Rowe,
Chap. II.

An. 1616.

Traité de
commerce
entre le Mo-
narque & les
Anglois.

ROWE,
Chap. II.

An. 1616

pour l'importation que pour l'exportation ; & que si quelques Anglois mouroient dans les Indes, ses biens ne seroient pas sujets à confiscation ; il y avoit plusieurs autres articles qui servoient à éclaircir & à étendre ces deux premiers. Le même jour, l'Ambassadeur, qui étoit allé à Guzalcán fut averti de la part d'Asaph-Chan de prendre place avec la noblesse à l'avenir, & de ne plus se mettre à la droite du trône, où il se faisoit d'autant plus remarquer qu'il y étoit seul. Il se soumit après quelque dispute, & à la première audience il se mit du même côté que le Prince, qui par le conseil d'Asaph-Chan s'en plaignit au Grand Mogol : mais le Monarque après avoir examiné les raisons de l'Ambassadeur approuva sa conduite, & lui dit de garder cette place, comme étant convenable à son rang & à sa qualité.

Le 31 de Mars, Asaph-Chan donna à l'Empereur une fête qui lui coûta plus de quinze cent mille livres : tout le chemin par lequel il passa fut couvert de riches tapis, cousus ensemble l'espace de plus d'un mille anglois. Le 18 de Juillet un des neveux du Monarque

fut envoyé en prison, pour avoir refusé de flatter un lion de la main, ce qu'un de ses fils fit aussi-tôt. On se servit de ce prétexte pour arrêter ce jeune Prince : mais beaucoup de personnes penserent que le véritable sujet de sa prison fut d'avoir professé le Christianisme, à quoi il fut engagé par quelques gens qui avoient leurs raisons pour l'éloigner de la présence de l'Empereur. Le 25 de Juin, Moereb-Chan homme très puissant & chef de la faction opposée à Asaph-Chan sollicita l'amitié de l'Ambassadeur. Rowe répondit en politique à ses avances : mais il évita tout ce qui pouvoit marquer une liaison particuliere. Moereb-Chan avoit beaucoup de jugement & entendoit très bien la partie du commerce : il conseilla aux Anglois d'apporter dans le Mogol de petites curiosités de la Chine & du Japon, ainsi que des draps & des tapisseries tissues d'or, plutôt que des étoffes & des épées ordinaires, qui étoient des marchandises communes. L'Ambassadeur se lia ensuite avec Abdalla-Hassan, Trésorier de l'armée & Commandant en chef des gardes de l'Empereur. Cet Officier quoi-

 ROWE,
 Chap. II.

An. 1616.

ROWE,
Chap. III.

Ann. 1616.

que très poli faisoit peu de complimens : il parloit avec beaucoup de justesse sur tout ce qui concernoit la guerre, & dans une visite que lui fit Rowe, il lui donna le spectacle de l'exercice de l'arc & du mousquet qu'il fit faire aux Gardes, qui étoient tous gens distingués.

CHAPITRE III.

Habileté des peintres Mogols : Amour de l'Empereur pour le vin, & coutume singulière de cette Cour : Châtiment d'un Eunuque & d'une Dame surprise dans une intrigue amoureuse : On promet aux Anglois un établissement dans le royaume de Brampour : Caractère de celui qui en fait l'offre : Punition de plusieurs voleurs : Grands revenus du Vice-Roi de Catan : L'Ambassadeur lui fait une visite.

Habileté
d'un peintre
Mogol.

LA plus grande partie du mois de Juillet fut employée à solliciter le règlement des articles du commerce : le 13, l'Ambassadeur se

rendit auprès du Mogol, qui le reçut avec bonté dans le Durbal : mais étant informé qu'il y avoit un peintre Anglois à la fuite de Rowe, il désira de le voir. Il se nommoit M. Hughes, étoit très bon dessinateur, mais avec des talents médiocres pour la peinture. Il se rendit auprès de Sa Majesté, qui l'entretint familièrement un temps assez long. Peu de jours après l'Ambassadeur fit présent à l'Empereur d'une très belle peinture, & il en parut très flatté : elle fut montrée à un des meilleurs peintres du pays, lequel assura qu'il en feroit une copie qu'on ne pourroit distinguer de l'original. Asaph-Chan voulut gager un cheval avec l'Ambassadeur pour soutenir l'habileté du peintre : Rowe accepta le pari : mais le Ministre ne voulut pas le soutenir. Cependant après quelques jours, le Grand Mogol présenta à la lumière six peintures, dont cinq étoient des copies faites avec tant d'exactitude que l'Ambassadeur eut beaucoup de peine à les distinguer d'avec l'original. L'Empereur parut très content de ce que ses artistes avoient si bien réussi ; & il promit

Rowe,
Chap. III.

An. 1616.

Rowe,
Chap. III.
An. 1616.

son portrait à son Excellence. Il buvoit alors du vin d'Alicant, & il fit donner des verres à plusieurs de ses courtisans, en disant qu'il étoit trop bon pour le garder, & qu'il craignoit que ce vin ne s'aigrit si on ne le buvoit promptement. Il continua à boire & à causer jusqu'à ce qu'il tomba dans l'ivresse, & qu'il s'endormit. Alors sans aucun égard pour personne, on éteignit tout-à-coup les lumieres, & l'Ambassadeur fut obligé de chercher son chemin dans l'obscurité.

Punition
d'une intri-
gue amoureu-
se,

Le même jour on trouva un Eunuque couché avec une des femmes de la sultane favorite, & il fut sur le champ poignardé par un de ses confrères, ce qui rendit cette intrigue publique. Son corps fut jeté aux éléphans, & la Dame fut condamnée à demeurer trois jours & deux nuits enterrée jusqu'aux aisselles, sans aucune nourriture & exposée à toute l'ardeur du Soleil : mais avec la condition que si elle n'en mouroit pas, sa faute seroit pardonnée. L'auteur ne nous dit point quel en fut l'événement, mais il nous apprend qu'elle étoit riche d'un million six cents mille roupies.

Le 22 de Juillet, l'Ambassadeur reçut des lettres de Mahomet-Chan qui commandoit à Brampour, avec la plus grande distinction, par lesquelles il lui marquoit qu'il donneroit aux Anglois un Comptoir à Baroch avec la pleine liberté du commerce, sans qu'ils pussent y être troublés.

Rowe,
Chap. III.

An. 1616.

On promet
aux Anglois
un Comptoir
à Baroch.

Mahomet étoit un homme integre, bien au-dessus des petits moyens d'extortion qu'employoient les autres Gouverneurs. Non seulement le Mogol le chérissoit, mais il étoit aussi aimé & réveré de tous ceux qui avoient quelques affaires à traiter avec lui. Rien ne pouvoit être plus avantageux aux Anglois que d'avoir un établissement dans son Gouvernement, ce qui leur assuroit une bonne retraite, s'il arrivoit que par quelque événement ils fussent chassés de Surate.

Le 9 d'Août on amena cent voleurs enchaînés devant le Mogol : il lut leurs accusations ; donna ordre de faire déchirer leurs chefs en pièces par les chiens, & de mettre les autres à mort. La Sentence fut aussi-tôt exécutée : on les partagea

Punition de
cent voleurs.

Rowe,
Chap. III.

Ann. 1616.

Grande for-
aune d'un
Viceroi.

en plusieurs bandes, qu'on distribua en différentes rues de la Ville, & pendant que les chiens déchiroient les chefs, on attacha les autres par les pieds & par les mains. Ensuite on leur coupa la tête, & on laissa leurs corps pour servir d'exemple dans les places publiques où ils demeurèrent, spectacle aussi insupportable par l'infection, qu'il étoit horrible à la vue.

Le 10, le 11, & le 12, l'Ambassadeur fit ses efforts pour exciter la jalousie de l'Empereur contre les Hollandois, qui avoient envoyé un vaisseau dans ces mers. Il étoit à la hauteur de Surate & attendoit une flotte, qui devoit arriver de jour en jour. Le 12 sur l'invitation qui fut faite à Rowe il visita Gemaldin Uffin, Viceroi de Pantan âgé d'environ soixante-dix ans. C'étoit un homme très habile, affable & poli, qui avoit beaucoup de respect pour le divin Législateur des chrétiens, & qui connoissoit parfaitement les intérêts politiques de son Maître. Il avoit composé une histoire des événements arrivés de son temps, & l'Ambassadeur dit qu'il lui en offrit une copie, mais il ne nous apprend pas

s'il l'accepta. Le Grand Mogol lui faisoit une pension de mille roupies par jour, & lui donnoit la paye de cinq mille cavaliers : quoiqu'il n'entretint que quinze cents hommes de pied. Ce revenu étoit très considérable, cependant on trouve dans l'Empire du Mogol des Gouverneurs qui en ont le double, & même plusieurs sont aussi riches que le Monarque.

Quelques jours après, ce Seigneur traita l'Ambassadeur à Havar-Gemmel, maison de plaisance & jardin qui appartenoit à l'Empereur, & qu'il emprunta en cette occasion. Il reçut Rowe dans une tente, qu'on avoit dressée auprès d'un très bel étang : il étoit accompagné de deux de ses fils, qui étoient au nombre de trente, & suivi de cent domestiques. Il lui fit voir dans les cabinets de l'Empereur, & dans quelques chambres particulières plusieurs antiques & différentes peintures, qui étoient des présents des Monarques François & des autres Princes de l'Europe.

Gemaldin-Ussin dit qu'il espéroit que Son Excellence recevrait avec

Rowe,
Chap. III.

An. 1616.

Il traite
Rowe magnifiquement

Rowe,
Chap. III.

An. 1616.

bonté le léger repas qu'un homme pauvre étoit en état de lui donner : qu'il désiroit son amitié : qu'il l'avoit invité à manger du pain & du sel avec lui pour être le sceau de celle qu'ils contracteroient ensemble ; & qu'il comptoit qu'elle lui feroit agréable. Il conseilla à l'Ambassadeur de faire apprendre la langue Persienne à un de ses gens, qui put lui servir d'interprète, parce que ceux qui en faisoient leur métier étoient en général des fourbes & des trompeurs, qui faisoient beaucoup de tort à ceux qui les employoient : qu'ils étoient ordinairement aux gages de quelque grand Seigneur de la Cour, & qu'ils expliquoient conformément à ses ordres tout ce qu'on disoit au Prince, ce qui causoit souvent des retards très considérables aux affaires étrangères. Il l'assura que s'il suivoit ses conseils il obtiendrait bientôt ce qu'il demandoit du Grand Mogol, qui avoit beaucoup d'amitié pour lui, ce qui ne pouvoit manquer de lui attirer l'estime de toute la noblesse : que Sa Majesté le soir précédent avoit choisi entre autres curiosités son portrait qui étoit très

bien peint, & qu'il l'avoit remis à Afaph-Chan pour qu'il en fit présent de sa part à son Excellence.

Rowe,
Chap. III.

An, 1616.

Après ce discours, on apporta le dîner, dont on fit deux différens services: on en mit un devant l'Ambassadeur & sa suite, & l'autre devant Gemaldin & ses gens, parce que leur religion ne leur permettoit pas de manger avec des Chrétiens. Cependant Rowe lui ayant rappelé qu'il lui avoit promis de manger du pain & du sel avec lui, il vint s'asseoir à ses côtés, & mangea des raisins, des amandes, des pistaches, & d'autres fruits. Après le dîné, ils jouèrent aux échecs; mais lorsque l'Ambassadeur voulut se retirer, il fut prévenu par son hôte, qui lui dit qu'il n'avoit fait qu'une légère collation, & qu'il l'arrêtoit à souper, parce que c'étoit particulièrement pour ce repas qu'il l'avoit invité. En même-temps on introduisit l'Ambassadeur du Roi du Dékan, mais Gemaldin lui marqua pas à beaucoup près autant d'attention.

Peu de temps après on apporta le souper, composé de différentes sortes de mets, bouillis, fricassés, &

Rowe,
Chap. III.

An. 1616.

rôtis : de riz préparé de plusieurs façons, & de salades excellentes. Gemaldin soupa de même avec ses autres conviés séparément de l'Ambassadeur. Rowe fut très content de ce repas, & quand il partit on lui fit présent de cinq boettes de sucre candi, préparé avec du musc, & d'un pain de sucre, le plus beau, & le plus blanc, pesant cinquante livres. Son Excellence refusa d'abord de l'accepter : mais Gemaldin insista pour qu'il le prit, en lui disant qu'il en avoit cent autres pains à lui donner, & pour qu'il n'en fit pas de difficulté, il l'assura qu'il les recevoit par forme de tribut de son gouvernement, sans que cela lui occasionnât aucune dépense.

L'Empereur
donne son
portrait à
Rowe.

Le 17 Rowe eut une audience de l'Empereur, qui donna ordre à Asaph-Chan de lui remettre son portrait. Quelques courtisans demandèrent qu'il en marquât sa reconnoissance suivant leurs usages, ce qu'il refusa absolument de faire. L'Empereur cria qu'il suffisoit qu'il lui fit son remerciement à la maniere des Anglois : alors Rowe mit le portrait à son col, ôta son chapeau, avan-

ça débout devant le trône, fit une
profonde révérence, & se retira.

ROWE^r
Chap. III.

Ce portrait étoit attaché à une chaîne d'or très légère, avec une perle de peu de valeur; & quoique le tout ne valut pas trente louis, c'étoit un des plus magnifiques présents que l'Empereur eût faits depuis longtemps. C'est une marque de grande distinction, & personne ne peut porter le portrait du Monarque, que ceux à qui il le donne. Il est rare qu'il soit plus grand qu'une piece de vingt-quatre sols, on n'y met aucun ornement; & ceux qui le reçoivent y peuvent ajouter tous ceux qu'il leur plaît d'y joindre.

An. 1616.

Le 19 Gemaldin Uffin ayant été nommé Gouverneur de Syndes, fit une visite à l'Ambassadeur, accompagné de deux de ses fils, & de deux Gentilshommes, avec une suite de cent domestiques. Il y resta à dîner, & mangea de plusieurs mets qu'on lui avoit fait préparer par un cuisinier du pays: mais il demanda en particulier que son Excellence lui envoyât quatre ou cinq sortes de plats apprêtés à la façon des Chrétiens, & qui avoient attiré son at-

Rowe,
Chap. III.

An. 1616.

tention. Ils lui furent envoyés, & il les mangea dans sa maison, sans témoins. A son départ il invita Rowe à l'aller voir à Syndes, l'assura qu'il étoit disposé à lui rendre tous les services qui dépendroient de lui, & suivant la coutume il accepta quelques présents de bagatelles.

Temperature
fâcheuse de
ce climat.

Le 20 comme on étoit dans la saison pluvieuse, nommée l'Eléphant, la pluie tomba en plus grande abondance, qu'on ne l'avoit vue depuis plusieurs années, & l'on craignit que toute la Ville ne fut emportée par les eaux. Les habitants s'enfuirent sur les hauteurs: un étang voisin de la maison de l'Ambassadeur se déborda & rompit ses chaussées, & cette maison, qui n'avoit que des murs de terre, & qui étoit construite dans un fonds, sur un très mauvais terrain, auroit sûrement été renversée, avec la perte de tous les effets qu'elle contenoit, si l'on n'eût par ordre du Grand Mogol creusé promptement un canal pour faire prendre un autre cours à l'eau. Rowe assure que durant tout le temps qu'il demeura sous ce climat, il vit à peine un beau jour, & qu'il ne s'en

passa presque aucun sans avoir ou du tonnerre, ou de la pluie, ou des orages, ou une chaleur, ou un froid excessif, l'air n'y étant jamais tempéré, & chacun de ces météores étant toujours à l'extrême. Les Hollandois obtinrent alors la permission de commercer à Suratte, mais pour très peu de temps, & avec la condition qu'ils seroient prêts à partir au premier ordre. Le 29 le Mogol fit une chasse au sanglier: il en tua un d'une grosseur extraordinaire de sa propre main, & l'envoya en présent à l'Ambassadeur. Il lui fit dire qu'il le prioit d'en manger, & de lui en renvoyer seulement les défenses, à cause de leur grosseur étonnante. Quelque temps après Rowe apprit que l'Empereur avoit dessein de se rendre à Mandoa, Château voisin de Brampour, afin d'être à portée de soutenir son fils le Sultan Corone, Prince très peu aimé, auquel il avoit donné depuis peu le principal commandement du Dékan, sans le consentement, & contre l'inclination de la plus grande partie de la Noblesse.

ROWE,
Chap. IV.

An. 1616.

CHAPITRE IV.

Grande solemnité pour célébrer la naissance de l'Empereur du Mogol. On pèse ce Prince dans des ballances : Eléphants distingués par le rang, & par la qualité : L'Ambassadeur est mandé à la Cour pendant qu'il étoit encore au lit : L'Empereur boit avec lui, & lui fait un riche présent : Basseffe de la Noblesse : Le Gouverneur d'Amadabat se rend à la Cour en habit de Pèlerin, & est très bien reçu : Le Prince Corone est nommé Général contre ceux du Dékan, qui envoient un Ambassadeur pour détourner l'orage.

Fête de la
naissance du
Mogol.

LE 2 de Septembre, qui étoit le jour de la naissance du Grand Mogol, fut célébré avec grande magnificence. Il est d'usage de le peser le même jour dans des ballances, où l'on met sur l'autre plateau quelques bijoux, de l'or, de l'argent, de riches étoffes, du beurre, du riz, des fruits, & d'autres denrées, qu'on

distribue ensuite entre les Prêtres ou Bramines. L'Empereur avoit donné des ordres particuliers pour que l'Ambassadeur fut invité à cette cérémonie ; mais par une erreur du messager d'Asaph-Chan il ne s'y rendit que lorsqu'elle fut finie, ce qui fâcha beaucoup Sa Majesté, & le Ministre en reçut une vive réprimande. On y voit une grande quantité d'Eléphants, partagés en différentes classes : quelques-uns nommés Seigneurs Eléphants, sont richement caparaçonnés en or & en argent : mais le principal de tous, qui est d'une grosseur étonnante, porte un plastron & une espèce de casque d'or, magnifiquement orné de rubis & d'émeraudes. Chacun de ces Seigneurs a plusieurs drapeaux avec diverses banderolles qui voltigent autour de lui, & il est accompagné de huit ou dix autres Eléphants, couverts de drap d'or & d'argent. Tous fléchissent le genou quand ils passent devant le Monarque, & le conducteur de chacun reçoit quelques présents, ce qui fait la plus grande partie des divertissements de ce jour.

Vers dix heures du soir, l'Ambas-

ROWE,
Chap. IV.

An. 1616.

Rowe est
mandé au pa-
lais.

Rowe,
Chap. IV.
An. 1616.

fadeur étant déjà couché, reçut un message de l'Empereur, qui l'invitoit à se rendre auprès de lui, & à lui apporter les plus belles peintures qu'il eût, parce que Sa Majesté avoit intention de les faire copier. L'Ambassadeur se leva & suivit le messager à la Cour, où il trouva le Grand Mogol assis, les jambes croisées sur un Trône, richement garni de toutes sortes de joyaux. Le Monarque étoit magnifiquement habillé, & avoit devant lui une petite table d'or, sur laquelle étoient différentes curiosités de grand prix en or & en argent, ornées des pierreries les plus éclatantes. Il avoit aussi près de lui plusieurs flacons de vin de diverses sortes, & il en donnoit à ses Courtisans, qui étoient superbement vêtus, & buvoient avec la plus grande familiarité.

L'Ambassadeur avoit apporté deux peintures, dont l'une qui représentoit une très belle femme, & qui étoit bien finie, plût beaucoup au Mogol, qui marqua une grande ardeur pour l'avoir. Rowe, qui l'estimoit infiniment à cause de la Dame, dont elle étoit le portrait, avoit beau-

coup de peine à s'en défaire : mais enfin voyant tout le désir que l'Empereur faisoit paroître pour en être possesseur, il consentit à la lui donner. Le Monarque lui en marqua la plus forte reconnoissance, & lui dit qu'il avoit bien de la peine à croire que ce portrait eût été fait sur une personne vivante ; mais qu'il pensoit que c'étoit l'ouvrage de quelque imagination brillante, d'autant qu'il n'avoit jamais vu de femmes qui pût lui être comparée. L'Ambassadeur l'ayant assuré sur son honneur, que c'étoit celui d'une personne de ses amies qu'il estimoit beaucoup, le Monarque répondit qu'il en feroit faire cinq copies, & que si Rowe pouvoit reconnoître l'original, il promettoit de le lui rendre.

Après ce discours l'Empereur dit à Rowe, que ce jour étoit celui de sa naissance, que tous ses amis & ses sujets passoient dans la joye, & il lui demanda s'il vouloit boire avec lui. L'Ambassadeur, qui se prêtoit en toutes choses à ses désirs, y consentit avec reconnoissance, & l'Empereur après avoir bu le premier, lui envoya la coupe qui étoit d'or, du

Rowe,
Chap. IV.

An. 1616.

Familiarité
du Mogol
avec Rowe.

Rowe,
Chap. IV.

Aa. 1616

poids d'environ vingt onces, richement ornée de rubis & de turquoises, avec son couvercle & sa foucoupe, le tout d'un très beau travail. Elle étoit remplie d'un vin extrêmement fort qui monta au nez de son Excellence, & le fit éternuer. Le Mogol ne put s'empêcher d'en rire : mais il dit à Rowe qu'il étoit le maître de n'en boire que la quantité qu'il voudroit. Il lui ordonna de faire porter chez lui la coupe, le couvercle & la foucoupe, comme une marque de son estime. L'Ambassadeur le remercia à la maniere Angloise, & refusa toujours de poser sa tête sur le plancher, quoiqu'Asaph - Chan voulut encore l'y engager. On lui présenta des raisins, des amandes, & des limons coupés par tranches dans un bassin d'or, & l'Empereur lui demanda s'il avoit été content du sanglier, comment il l'avoit fait accommoder, & ce qu'il avoit bu en le mangeant.

Le Monarque fit jetter au peuple une assés grande quantité de roupies neuves, & il jetta aussi autour du trône quelques pieces d'or & d'argent, qui avoient la forme d'amande. Tous les Seigneurs se précipite-

rent dessus pour en ramasser, à l'exception de celui qui avoit été Roi de Candahar, d'Asaph-Chan, du fils de l'Empereur, de deux autres vieux Seigneurs, & de l'Ambassadeur. Après ce divertissement il fit distribuer des ceintures travaillées en or, à ses Secrétaires & à ses Musiciens: & ayant ainsi passé le temps à boire & à s'amuser, il s'endormit d'ivresse: chacun se retira, & la fête fut terminée.

Pendant six ou sept mois Rowe fut continuellement occupé à solliciter, pour qu'on donnât la sanction du grand sceau aux Articles qu'il avoit dressés & présentés pour l'établissement du commerce. Voyant que toutes ses peines étoient infructueuses, & qu'Asaph-Chan, sur qui il avoit particulièrement compté, ne pensoit qu'à l'amuser; il s'adressa directement au Prince, dont le Secrétaire reçut un ordre très favorable aux affaires de la Compagnie. Quelques-uns des Articles pouvoient souffrir une interprétation un peu ambiguë: mais ils furent expliqués très clairement dans une lettre adressée au Gouverneur de Surate.

Vers le même-temps Abdala-Chan, Arrivé d'un

ROWE,
Chap. IV.

An. 1616

Gouverneur
en habit de
Pélerin.

Gouverneur d'Amadabat vint à la Cour, sur quelques accusations portées contre lui, d'avoir méprisé en plusieurs occasions l'autorité du Roi. Il étoit un des plus grands Seigneurs de toute l'Inde, & l'on croyoit d'abord qu'il négligeroit de répondre : mais le Sultan Corone l'y détermina en lui promettant de le soutenir. Il lui tint sa parole, & fut très satisfait d'acquérir l'amitié d'un homme aussi important dans l'Etat. Il avoit fait soixante milles à pied, en habit de Pélerin, pour marquer plus d'humilité : mais il avoit deux mille Cavaliers qui le suivoient à une journée de distance.

Le 10 d'Octobre il fut conduit dans les fers au Jarnar, qui est le lieu où le Grand Mogol écoute les plaintes, & d'où il voit les divertissements publics. Les yeux d'Abdala étoient couverts de son turban, pour que l'Empereur fut le premier qu'il pût voir en arrivant à la Cour. Il fit les révérences ordinaires de la manière la plus soumise, aussi-tôt qu'il parut en présence de Sa Majesté, & après un léger examen il reçut le pardon du Monarque. Alors on lui ôta ses fers,

fers, & on lui donna une nouvelle veste de drap d'or, avec un turban & une ceinture aussi riche.

Rowe,
Chap. IV.

An. 1616.

Le Grand Général Chan-Channa, n'ayant pas réussi dans la guerre du Dékan, le Prince Corone pensa qu'il pourroit lui-même y acquérir beaucoup d'honneur. Il sollicita le commandement, & il lui fut accordé : mais le Général refusa de le lui remettre, ce qui fut très sensible à ce Prince ambitieux. Le Mogol, qui ne vouloit pas mécontenter Chan-Channa, dissimula son refus, le confirma dans le commandement, & déclara à une de ses parentes qui étoit dans le serail, qu'il avoit dessein de lui écrire, & de lui envoyer une veste pour marque de réconciliation. Cette femme lui répondit qu'elle étoit persuadée que le Général ne voudroit recevoir ni la lettre, ni le présent, crainte de quelque trahison, parce qu'il savoit que Sa Majesté avoit voulu deux fois se défaire de lui par le poison. Cette réponse irrita tellement l'Empereur, qu'il changea encore de sentiment, & se déterminà à envoyer le Prince Corone pour commander à sa place, & mên-

Le Prince
Corone est
nommé pour
commander
l'armée.

Rowe, me à le soutenir en personne avec
Chap. IV. une armée.

AN. 1616.

Cette résolution causa quelque inquiétude à Chan-Channa, qui en fut informé. Pour détourner l'orage, il engagea ceux du Dékan qui avoient pour lui une grande estime, à envoyer des Ambassadeurs à la Cour, afin de demander la paix avant que le Grand Mogol & le Prince se misent en campagne. Ils y arriverent avec quelques beaux chevaux, richement caparaçonnés par forme de présent : mais l'Empereur, qui étoit très irrité, refusa de les entendre, & les renvoya à son fils, auquel il laissa la liberté de faire la paix, ou de continuer la guerre. L'orgueilleux Prince, entêté de son pouvoir, & dont l'ambition avoit passé en proverbe, refusa toutes les conditions, quoiqu'ils en offrissent de très avantageuses, & déclara qu'il ne vouloit traiter qu'en pleine campagne.

Quelque partialité que marquât le Grand Mogol en faveur du Prince Corone, il désigna toujours pour son successeur le Prince Corforone, son fils aîné, qu'il tenoit cependant en prison par le crédit d'un parti qui

lui étoit opposé. Ce Prince étoit en général très aimé, au lieu que Corone n'avoit que très peu de gens qui lui fussent sincèrement attachés.

Rowe,
Chap. IV.

AN. 1616

CHAPITRE V.

Causes de l'emprisonnement du Sultan Corforone : Sa vie est en grand danger, mais elle est conservée par la fidélité de son garde, qui est enfin forcé de l'abandonner : Différents attentats contre sa personne : Il est secrettement protégé de son Père : Arrivée de quatre vaisseaux Anglois à Surate. La paix est proposée aux Portugais à Goa : L'Ambassadeur de Perse fait une superbe entrée à Ardsimère.

IL y a peu d'histoires qui présentent des événements aussi intéressants, que ceux du règne d'Ezbarscha, père du Grand Mogol, qui étoit sur le trône dans le temps de l'Ambassade de Sir Thomas Rowe. Le Lecteur trouveroit aussi dans le règne du fils de quoi piquer sa curiosité : mais le

Divisions
entre les fils
du Mogol.

Rowe,
Chap. V.

Ann. 1616.

récit de toutes ces circonstances seroit étranger à notre sujet, & nous nous bornons uniquement à rapporter quelques particularités dignes de remarque, pour faire voir que la trop grande douceur du Souverain encourage toujours les factions, & ne les laisse que trop souvent monter à un degré d'insolence, qui devient intolérable.

Corforone s'étoit trouvé engagé malgré lui, dans un soulèvement contre la personne de son père, & il étoit toujours très aimé, comme nous venons de le dire, quoiqu'il fût retenu en prison par les intrigues de Corone, de Normahal, d'Asaph-Chan, & d'Etiman Dowlet, père de la favorite. Ils agissoient tous d'accord pour se soutenir mutuellement, & la vie du Prince fut exposée aux plus grands dangers par les artifices de Normahal, qui employa toutes les ruses qui lui étoient familières, pour obtenir qu'il fut remis aux soins de son frère Corone. Elle assuroit que lui étant attaché par les liens de la plus étroite amitié, le Sultan auroit les plus grandes attentions pour sa personne : mais

leur dessein réel étoit de le faire périr par le poison. S'ils y avoient réussi, ils se feroient défait d'un ennemi très puissant, dont ils devoient redouter la juste vengeance à l'avenir, & ils auroient ouvert le chemin à Corone pour le faire monter sur le trône des Indes à la mort de son père. Toute la subtilité de leurs raisons fut inutile, & le Mogol y fit très peu d'attention, jusqu'à ce qu'un jour étant presque yvre, & ennuyé de leurs importunités, il leur dit, qu'ils fissent ce qu'ils voudroient de Corforone, & il s'endormit aussitôt.

Sur cette permission Asaph-Chan se rendit le même soir avec une garde, à la prison où étoit renfermé le Prince Corforone, & au nom du Prince Corone il le demanda au Rajah - Rashboot - Annarah, que le Grand Mogol avoit chargé de sa personne. Ce Seigneur plein de probité, répondit qu'il avoit reçu son prisonnier des mains de l'Empereur, & que ce seroit à lui seul qu'il le remettroit; ce qui renversa pour lors entièrement leur projet. Le lendemain le Rajah se rendit auprès de

Rowe,
Chap. V.

An. 1616.

On remet
l'aîné au pouvoir
du cadet.

son Souverain, qui approuva sa conduite, & lui ordonna d'agir toujours de même, en pareil cas, l'assurant de sa protection. Après cette entreprise infructueuse, le parti de Corone demeura tranquille pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il fût près de partir pour le Dékan, ayant retenu les Ambassadeurs, qu'il avoit dessein de ne renvoyer que lorsqu'il seroit sur les frontières, & de leur donner alors une réponse définitive. Il craignit que si son frère demeurait pendant son absence entre les mains d'Annarah, il ne se réconciliât avec l'Empereur, ce qui auroit détruit tout leur parti, & avant son départ il pressa vivement le Monarque de le remettre à ses soins, sous prétexte que les peuples du Dékan seroient plus fortement intimidés quand ils verroient que le Prince envoyé contr'eux, étoit comblé de tant de faveurs. Enfin ses instances furent si fortes, qu'Annarah fut obligé de remettre Corforone, & que ce Prince fut livré à Asaph-Chan, qui le reçut avec deux cents Cavaliers du Prince Corone.

Cet événement fit murmurer tout

le public : il n'y eut personne qui ne fût indigné de la foiblesse du Grand Mogol, de l'ambition de Corone, & de l'insolence de ses partisans. Tout le serail fut en rumeur, & les Dames refuserent de recevoir la visite de Normahal, qu'on avoit envoyée pour les appaiser. Chacun regardoit Corforone comme sacrifié, & son malheur étoit le sujet d'une lamentation universelle. Elle fut encore augmentée par le bruit qui se répandit que six des domestiques du Prince Corone avoient voulu entrer de nuit dans la prison où son frère étoit retenu, dans le dessein de le tuer : mais que le Geolier, qui n'étoit pas dans le secret, avoit refusé de les y recevoir.

Quoique l'Empereur eût satisfait l'ambitieux Corone, en remettant son frère à ses soins, & à ceux de son parti, il avoit toujours les yeux ouverts sur leur conduite, bien déterminé à ne pas souffrir qu'ils commissent aucune indignité contre ce Prince. Ayant été informé par ses espions, qu'Asaph - Chan lui avoit un jour parlé durement sur sa prison, & avoit en quelque sorte man-

ROWE,
Chap. V.

An. 1616.

qué au respect qu'il lui devoit, il réprimanda publiquement ce Ministre avec beaucoup de sévérité, & lui dit, » qu'il n'avoit pas confié son fils à » ses soins pour le perdre, & que » s'il avoit eu la complaisance de » permettre que Corone fût le gardien de son frère, il n'en avoit » pas moins de tendresse pour lui. » Il finit sa réprimande en disant » que » s'il entendoit parler d'aucune insolence de sa part contre Corone, il mettroit sa tête sous ses » pieds, & qu'il la fouleroit dans » la poussière. » On jugea que cette correction présageoit la liberté prochaine du Prince, & en effet elle lui fut rendue peu de temps après.

Arrivée de
quatre vais-
seaux Anglois
à Surate.

Le 13 d'Octobre le Grand Mogol en revenant de la chasse, fit l'honneur à Rowe de lui envoyer un sanglier en présent. Le même soir l'Ambassadeur se rendit auprès de ce Prince, & lui dit, qu'il étoit arrivé quatre vaisseaux Anglois à Surate. L'Empereur lui demanda quels présents ils lui avoient apporté: à quoi il ne put faire de réponse positive. Cependant il obtint un ordre pour que tout ce qui lui étoit destiné, fut trans-

porté dans la ville, fans être fujet à aucuns droits de Douane, ni à aucune vifite. Sur la demande qu'on fit à l'Ambaffadeur, il promit de faire paffer au fervice de Corone dans la guerre du Dékan, deux Canoniers de la flotte. Elle avoit dans la traversée attaqué & brûlé un vaisseau Portugais : mais l'Ambaffadeur fit proposer au Viceroi de Goa des Articles de paix, par l'entremife d'un Jéfuite de fa nation.

Le même jour le Prince Corone reçut la vifite d'Abdala-Chan, accompagné de vingt Muficiens à cheval, entre lesquels étoient plusieurs tambours, de cinquante Porte-étendards, de quarante perfonnes qui portoient des boucliers, & qui avoient de superbes livrées, & de deux cents Cavaliers très bien montés, & gallamment habillés de velours & d'étoffes magnifiques. Il fit présent au Prince d'un cheval noir Arabe, caparaçonné d'étoffes d'or, ornées de bijoux, & il reçut, fuivant l'ufage, un turban, une vefte, & une ceinture.

Mahomet Raze-Beg, nouvel Ambaffadeur de Perfe, fit fon entrée le

Rowe,
Chap. V.

An. 1616.

Entrée de
l'Ambassa-
deur de Perse.

19 d'Octobre vers midi, accompagné de cinquante domestiques bien montés, dont les livrées étoient éclatantes d'or avec des arcs, des carquois, & des boucliers richement ornés. Il avoit de plus quarante hommes armés de mousquets, & deux cents Fantassins pour la garde du bagage. Il fut reçu hors de la ville par une espèce d'Huissier, de peu de considération, dont l'office est de recevoir les étrangers, & par cent Elephants, richement caparaconnés, & accompagnés d'une musique nombreuse. Il fut introduit vers le soir dans le Durbal, & remplit le cérémonial ordinaire, de se prosterner, & de toucher la terre avec son front. Il remit ensuite les lettres de son maître, que le Grand Mogol reçut, en faisant une légère inclination du corps, & il lui demanda comment se portoit son frère, c'est-à-dire, le Roi de Perse, auquel il ne donna aucun autre titre. Après cette cérémonie Raza-Beg eut ordre de se retirer au septieme rang, de ceux qui environnoient le Monarque, ce qui étoit une place peu convenable pour un Ambassadeur. Il avoit fait amener neuf

chevaux chargés, & couverts de tapis somptueux. Lorsqu'il approchoit du Durbal, on lui mit un très beau fil de perles, de rubis, & d'émeraudes autour de son turban, & l'on en mit de semblables autour de trois pipes d'or, au lieu des plumes dont elles sont ordinairement ornées. Ses présents étoient composés de vingt-sept chevaux Perses & Arabes, de neuf gros mulets, parce que ce nombre est en quelque sorte sacré parmi ces peuples: de sept chameaux chargés de velours, d'un riche cabinet, de quarante mousquets, de cinq horloges, de vingt & un mulets, chargés de vin naturel, comme il vient de la vigne, de quatorze chargés de liqueurs distillées, de sept chargés d'eau rose, de sept poignards ornés de bijoux, de cinq épées aussi riches, de sept belles glaiwes de Venise, d'un chameau chargé de drap d'or de Perse, de huit tapis de soie, de deux caisses pleines de superbes tapisseries de haute-lice, de deux riches habits de velours de Venise, avec des ornements d'or, & de plusieurs autres effets de moindre valeur. Il reçut en échange un turban,

 ROWE,
 Chap. V.

An. 1616,

Rowe,
Chap. V.

An. 1616.

une veste, & une ceinture. Un Jésuite qui étoit présent à cette audience, de même qu'à celle de l'Ambassadeur d'Angleterre, & qui étoit bien instruit dans la langue du pays, remarqua que le Grand Mogol n'avoit pas marqué autant de cordialité & de politesse avec le Persan, qu'avec Sir Thomas, & que ses expressions, en parlant du Monarque Oriental, n'étoient pas à beaucoup près si obligantes pour ce Prince, que celles dont il se servoit quand il avoit occasion de parler du Monarque Anglois.

Le 20 d'Octobre Rowe eut un ordre de l'Empereur, pour que tous les présents, & tout ce qui lui appartenoit, fut apporté de Surate sans aucun trouble. Le même jour le Monarque prit goût à une plume que l'Ambassadeur portoit à son chapeau, il la lui demanda, & quoique Rowe lui eût dit qu'elle n'étoit pas digne de lui; il répondit qu'il la vouloit avoir, avec toutes celles qu'il pourroit rassembler de la même espèce; le lendemain Rowe lui en envoya plusieurs de différentes couleurs.

Le même soir, l'Ambassadeur de

Perse remit ses présents au Durbal, ce qu'il accompagna des bassesses les plus honteuses, & d'une infinité d'anciens usages du plus vil cérémonial: il sembloit aussi qu'il étoit transporté d'admiration, quand le Grand Mogol lui portoit la parole.

ROWE
Chap. VI.
AN. 1616.

CHAPITRE VI.

L'ivrognerie sévèrement punie aux Indes, excepté dans quelques cas particuliers: Voleurs vendus pour Esclaves: Le Prince Corone part pour l'armée, ainsi que le Grand Mogol, après quelques cérémonies superstitieuses: Description de ses équipages: Le Sultan Corforone est mis en liberté: Grande étendue du camp & du quartier de l'Empereur: L'Ambassadeur visite le Sultan Corforone.

LE 24 d'Octobre le Grand Mogol alla à Havar-Gemal, où le Ministre Persan mangea en sa présence avec la Noblesse: le 25 il revint à Ardsimère, où il arriva un fâcheux accident par la faute de quelques per-

Punition de ceux qui boivent du vin sans permission.

Rowe,
Chap. VI.

AN. 1616.

sonnes, qui eurent l'imprudence de s'entretenir de plusieurs extravagances que le vin avoit fait faire le soir précédent après ce repas. Ils parlèrent entre autres de quelques Nobles qui avoient bu du vin fort librement, ce qui est un crime quand on n'en a pas la permission du Monarque; de même que c'en est un de refuser cette permission quand il la donne. Aussi chacun est soigneux d'écrire le nom de l'Officier qui lui délivre le vin, afin de pouvoir le produire pour témoin, s'il est nécessaire. Le Grand Mogol, qui s'étoit enivré, avoit oublié les ordres du jour précédent, & il demanda à l'Officier, s'il avoit donné du vin par son ordre. Cet homme, soit par animosité contre quelques particuliers, soit par crainte, répondit faussement par la négative: on fit une liste de tous ceux qui avoient été compris dans cette débauche: quelques-uns furent condamnés à des amendes de mille, deux mille, & trois mille roupies, suivant leurs richesses: d'autres furent fouettés avec des verges de fer si rigoureusement, que plusieurs moururent sur la place: les bâtons qui

étoient les marques d'honneur, furent rompus sur ceux qui survécurent à ce châtiment, & après avoir été ainsi maltraités & deshonorés, ils furent chassés de la présence du Monarque. Quelques-uns avoient voulu rejeter leur faute sur l'Ambassadeur de Perse : mais le Grand Mogol ne voulut pas recevoir cette excuse : il dit qu'il avoit bien permis de lui donner deux gobelets de vin ; mais qu'il n'en avoit ordonné aucun pour eux. Quoique ce Prince fut très sujet à s'enivrer, il faisoit observer rigoureusement les Loix du pays, & personne qui sentit le vin n'étoit admis en sa présence, ce que les portiers examinoient soigneusement. La sévérité étoit si grande, que si quelqu'un de ses Courtisans, appelés à la Cour pour y remplir ses fonctions, se trouvoit avoir bu du vin, il étoit très rare qu'il ne fût pas fustigé.

Le temps du départ de l'Empereur approchoit, & Rowe s'adressa à Asaph-Chan pour ses équipages. Le Monarque l'avoit fait inscrire pour vingt chameaux, quatre chariots, & deux espèces de carosses, ce qui

Rowe,
Chap. VI.

An. 1616.

Rowe
achete deux
esclaves pour
leur donner
la liberté.

Rowe,
Chap. VI.
An. 1616.

fut fourni aux Anglois, qui autrement n'auroient pu faire transporter leurs effets à Agra, quelque prix qu'ils eussent payé. Le 28 quelques fripons furent condamnés à être vendus comme esclaves, & on en offrit deux à l'Ambassadeur qui les acheta dix livres sterlings. Il dit dans sa relation qu'il le fit pour donner bonne opinion de lui au Grand Mogol: mais il ne paroît pas que ce Monarque ait jamais eu connoissance de cette libéralité. Cependant Rowe les mit en liberté, & déclara que les Chrétiens ne rendoient jamais esclaves des hommes semblables à eux, mais qu'ils contribuoient à leur bonheur autant qu'il leur étoit possible.

Il fit des
avances à
l'Ambassa-
deur de Perse.

Le même jour Rowe fit faire des compliments à l'Ambassadeur de Perse par son Secrétaire, & offrit de lui faire une visite, pourvu que ce Ministre la lui rendit. L'Ambassadeur répondit qu'il ne pouvoit prendre cet engagement sans la permission de son maître: mais qu'il alloit la solliciter, & qu'il agiroit conformément à ses instructions. Il ajouta que rien ne lui seroit plus agréable que de se lier avec Sir Thomas Rowe, & qu'il

étoit persuadé que son Maître lui permettroit de cultiver son amitié.

Row E,
Chap. VI.

An. 1616.

Le premier de Novembre, l'Empereur étant dans le Durbal, le Sultan Corone se rendit auprès de lui pour prendre congé. Son habit étoit de drap d'argent, couvert de perles orientales & de brillants, ce qui le rendoit éclatant comme un Soleil. Il avoit à sa suite six cents éléphants richement caparaçonnés, & mille chevaux aussi superbement équipés. Le Mogol l'embrassa & le baisa avec beaucoup de tendresse : il lui donna une épée dont le fourreau étoit d'or, garni de diamants, & estimé trois cents mille roupies, un poignard de même, qui en pouvoit valoir quarante mille, un éléphant & deux chevaux dont les caparaçons étoient couverts d'or & de pierreries. Il lui fit aussi présent d'un nouveau carosse semblable à ceux qu'on avoit amenés d'Angleterre, & le Prince s'en servit pour aller à ses tentes, qu'on avoit dressées environ à quatre mille d'Ardsmère. La principale noblesse marchoit à pied de chaque côté, & il fut mené par un cocher Anglois, dans le chapeau duquel il

mit une poignée d'environ cent rotipies. Il fut suivi d'une grande multitude de peuple & lui jetta aussi quelques petites pièces d'argent.

Le 2, jour indiqué pour le départ du Mogol, il parut le matin à la fenêtre du Jarnac accompagné de deux Eunuques, qui faisoient mouvoir des évantails attachés à de longs bâtons. Il accorda quelques graces & reçut beaucoup de présents. Ce qu'il donnoit étoit attaché à un petit bâton qu'on descendoit par un cordon de soye, & les présents qu'on lui faisoit étoient montés de même par le ministère d'une vieille femme toute couverte de rides, & ornée de bagatelles qui la faisoient ressembler à une pagode. Deux des principales femmes de l'Empereur firent une ouverture à leur jalousie, pour mieux voir l'Ambassadeur d'Angleterre, & montrèrent une partie de leur visage: il remarqua quelles avoient la peau blanche, les cheveux très noirs, & quelles étoient ornées de riches joyaux. Le Grand Mogol après être resté quelque temps au Jarnac disparut tout-à-coup, il sortit du Palais après quelques instants

& fut arrêté par un homme qui portoit une grosse carpe, & par un autre, qui avoit un plat rempli de quelque chose de blanc. L'Empereur y mit le doigt : toucha le poisson, & porta ensuite sa main à son front, ce qui fit juger à Rowe que c'étoit quelque cérémonie superstitieuse pour avoir un heureux succès,

Rowe,
Chap. VI.

An. 1616,

Au pied de l'escalier un de ses Officiers lui attacha son ceinturon & son bouclier, & lui mit son épée : un autre lui donna un arc & un carquois de trente flèches, des présents de l'Ambassadeur de Perse, & l'Empereur entra dans son carosse, qui étoit parfaitement semblable à celui que lui avoit donné Thomas Rowe, excepté qu'il avoit une Impériale de velours de Perse brodé d'or. C'étoit la première voiture de cette espèce qu'on eût vue dans le pays, & il monta avec lui deux Eunuques dont l'office étoit de chasser les mouches d'autour de Sa Majesté avec des queues de cheval attachées à des baguettes d'or garnies de rubis. Il étoit précédé de tambours, de trompettes & d'autres instruments avec plusieurs attributs de la Majesté Im-

Départ
Grand Mo-
gol.

Rowe,
Chap. VI.

Ann. 1616.

périale, qui sont particuliers au pays, & qu'on portoit sous des parasols des plus somptueux & des plus brillants.

Ensuite venoient neuf chevaux de main, dont les harnois étoient couverts de rubis, de diamants, de perles & d'émeraudes : ils étoient suivis de trois palanquins que des hommes portoient sur leurs épaules : les bâtons & les pieds du plus magnifique étoient garnis de plaques d'or, couvertes de pierres précieuses : il étoit doublé de velours cramoisi brodé de perles avec des bordures de rubis & d'émeraudes, & une frange d'un pied de longueur toute de perles. Un domestique portoit un marchepied d'or garni de pierreries. Les deux autres palanquins étoient couverts & doublés d'étoffes d'or. La Reine Normahal étoit dans le carosse Anglois que le Mogol lui avoit donné : après elle venoit un autre carosse avec quelques-uns des jeunes Princes : vingt éléphants pour l'usage de l'Empereur splendidement caparaçonnés : ses femmes suivoient à un demi mille de distance, chacune montée sur son éléphant, dans

une tourelle garnie d'une jaloufie d'or, & avec un dais d'étoffe d'argent : il y en avoit cinquante en tout, ce qui formoit le coup d'œil le plus furprenant.

Rowe,
Chap. VI.

An. 1616.

L'Empereur portoit un habillement d'étoffe d'or fans manches, avec une riche ceinture, où on lui avoit passé une paire de gands d'Angleterre. Il avoit les mains nues, avec un anneau de grand prix à chacun de ses doigts, & depuis ses poignets jusqu'au haut du bras il avoit tant de bracelets de diamants qu'un aigle en auroit été ébloui. Ses botines brodées d'un deffein courant de perles avoient le pied en pointe aigue. Son turban étoit garni de longues plumes de héron : d'un côté il y avoit un rubi de la grosseur d'une noix, & de l'autre un diamant mal taillé de pareille grosseur : au-dessus de son front il portoit une très belle émeraude formée en cœur. Il avoit autour du col trois coliers de perles d'une grosseur extraordinaire, & son bâton de commandement étoit entouré de perles, de diamants & de rubis, arrangés avec le gout le plus élégant. Lorsqu'il passa devant la porte de

Rowe,
Chap. VI.

An. 1616.

Le Prince
Corforone
est mis en li-
berté.

la maison où son fils aîné étoit retenu prisonnier, il fit arrêter le carosse, & ordonna de le mettre en liberté.

La joye du peuple fut universelle quand on vit paroître le Sultan Corforone. Il portoit une épée & un bouclier : mais sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture pour marquer qu'il avoit été disgracié. Le Monarque lui ordonna de monter sur un des éléphants, & de marcher près de lui, ce qu'il fit aux cris de joye & aux acclamations de toute la multitude : il jeta des poignées d'argent de toutes parts, son Pere lui ayant fait donner mille roupies pour cet usage.

Tout le chemin jusqu'aux tentes du Mogol étoit bordé d'éléphants, au nombre de trois cents. Chacun portoit une tourelle, sur laquelle étoit une petite pièce de canon, avec le canonier qui tenoit un boulet de la grosseur d'une balle de paume, & à chaque coin de la tour pendoit une banderolle de taffetas jaune. Des valets de pied arrosoient tout le chemin avec des sceaux de cuir pour abattre la poussière. Il étoit défendu à

toute personne soit à pied, soit à cheval d'approcher du carosse du Grand Mogol plus près qu'à deux stades, c'est-à-dire environ à un quart de mille, excepté à ceux qui étoient nommés pour l'accompagner.

Rowe,
Chap. VI.

An. 1616.

Quand le Mogol entra dans sa tente, il donna des marques d'attention particulière à Sir Thomas Rowe. Il vit son Excellence au milieu de la noblesse dans une ligne par où il passoit, mit la main sur sa poitrine, & plia le corps, au lieu que pour l'Ambassadeur de Perse, il ne fit qu'un signe de tête. Lorsque le Monarque eut fait publiquement l'ab-lution, il se retira dans sa tente, & chaque Seigneur se retira pareillement dans la sienne. Elles étoient de diverses couleurs, ce qui formoit un coup d'œil magnifique, & elles couvroient toute une vallée, avec l'arrangement le plus régulier. Le bagage étoit aussi disposé de manière à ne causer aucune confusion.

La tente Impériale occupoit un espace d'environ un demi-mille Anglois : on lui avoit donné la figure d'un fort, avec des angles, des remparts, & des courtines de tapisseries

Description
du camp de
l'Empereur

Rowe,
Chap. VI.

An. 1616.

rouges. Les portes étoient soutenues par des pilliers de bronze. On avoit élevé au-dedans sur deux hauteurs de terre un trône de nacre de perle, avec de riches tapis au-dessous; un dais d'étoffe d'or surmontoit ce trône, & par-dessus tout étoit une tente très élevée, avec une boule dorée au sommet.

La tente du Prince Corone étoit à cinq milles de celle du Monarque: Sir Thomas Rowe s'y rendit pour lui faire une visite, & pour régler quelques affaires relatives à des sommes d'argent dues aux Anglois. Ce Prince étoit assis sur un trône couvert de plaques d'argent, & orné de fleurs d'or, avec un dais quarré soutenu par quatre pilliers qui sembloient aussi d'argent, & il avoit sur une table à sa portée, son épée, son bouclier, sa lance, son arc & ses flèches. Il paroissoit fort tranquille, sans marquer d'attention particulière pour aucun de ceux qui l'environnoient: mais on voyoit aisément qu'il avoit pour tous un égal mépris, fondé sur l'orgueil de son caractère. Il lut debout, deux lettres qu'on lui avoit données, & son peu d'attention

d'attention à ce qu'on lui disoit, joint à quelques reponses qui marquoient la plus grande distraction, firent soupçonner qu'il étoit amoureux. Normahal lui avoit fait la veille une visite, dans le carosse Anglois, & lui avoit donné une montre, garnie de rubis, de perles & de diamants : peut-être s'étoit-elle alors rendue maîtresse de son cœur. Le 9 comme on étoit prêt de lever le camp : ce Prince manda l'Ambassadeur d'Angleterre ; le Messager éleva excessivement ses bontés pour Rowe, & les grandes faveurs qu'il devoit lui faire, ce qui lui fut aussi confirmé par un Hollandois qui étoit son joaillier. Leurs discours engagerent l'Ambassadeur à monter aussi-tôt à cheval, & à se rendre à sa tente : mais après avoir attendu jusqu'au soir, le Prince sans lui parler, lui fit dire par un domestique qu'il s'entretiendrait avec lui dans une demi-heure. Malgré cette promesse Rowe attendit encore une heure : enfin perdant patience, il dit quelques mots, qui marquoient son mécontentement aux gens de la suite du Prince, & se disposa à remonter à cheval : mais avant qu'il par-

Rowe,
Chap. VI.

An. 1616.

Rowe,
Chap. VI.

tit, il reçut un message pour être introduit.

An. 1616.

Rowe est
bien reçu du
Prince.

Aussi tôt que le Prince Corone vit l'Ambassadeur, il le reçut avec la plus grande cordialité, s'excusa de l'avoir oublié, & réprimanda ses officiers. Il jouoit alors aux cartes, & après les premiers compliments, il montra son jeu à Rowe pour lui demander conseil. Quelque temps après, il lui fit donner une robe éclatante d'étoffe d'or, qu'il avoit porté lui-même. Il semble que des habits de rebut sont un présent indigne d'un Ambassadeur : mais dans ce pays, un don de cette nature est regardé comme une faveur particuliere. Après qu'on lui eut mis cette robe, & qu'on eut parlé assez légèrement d'affaires, l'Ambassadeur fut congédié par une profonde salutation. Il se plaint dans son journal de ce qu'il fut obligé de donner plus du double de la valeur du présent aux gens du Prince, qui bassement s'empressoient autour de lui pour le recevoir. La chaleur avec laquelle Rowe parle de ce scandaleux usage, nous fait juger qu'il ne s'étoit pas encore introduit en Angleterre, com-

me il l'a été depuis, à la honte de la politesse angloise. Si les personnes de marque abolissent cet usage indécent, non seulement elles se feront honneur à elles-mêmes, mais encore à la nation en général.

Rowe,
Chap. VII.

An. 1616.

CHAPITRE VII.

Sir Thomas Rowe se met en marche à la suite du camp : Description de la façon de camper du Mogol : Embarras de ce Prince en route : Sa charité pour les pauvres & son humilité : Rowe perd son bagage : Etat fâcheux auquel on se trouve réduit par la difficulté des chemins.

LE 16 on mit le feu à toutes les cabanes, nommées Leskars qu'on avoit construites près Ards-mère, afin d'obliger le peuple à suivre la Cour, qui étoit alors en route, mais les Ambassadeurs de Perse & d'Angleterre, quoiqu'ils eussent des ordres pour qu'on leur donnât des chameaux ou des chars qui servissent au transport de leurs équipa-

L'armée se
met en mar-
che.

Rowe,
Chap. VII.

An. 1616.

ges ne pouvoient en obtenir, ce qui les exposoit beaucoup au danger des voleurs qui fourmilloient autour du camp. Le 20 Rowe voyant que sur le mandat de l'Empereur, il ne pouvoit obtenir que huit chameaux, en si mauvais état qu'ils n'étoient presque d'aucun service, fut forcé d'en acheter d'autres. En continuant leur marche, ils passerent le premier Décembre par un endroit nommé Ramfor, où ils virent les corps exposés nuds sur le grand chemin, de plusieurs voleurs qu'on avoit exécutés.

Le 6 & le 7 le Grand Mogol arrêta à Todah, ville bien bâtie, qui avoit anciennement appartenu au Raja Rasboot. Elle étoit située au pied d'un rocher, & avoit quelques bonnes fortifications en pierre de taille. Près de cette Ville étoit un bois, coupé de promenades & d'allées de mangottiers, de tamarins, & de plusieurs autres sortes d'arbres fruitiers, avec des fontaines, des grottes, des maisons de plaifance, des berceaux, & des petits temples de Payens très joliment décorés. Il paroissoit cependant qu'on l'avoit un

peu négligé : mais en y faisant quelques arrangements convenables, on auroit pu rendre cet endroit l'un des plus délicieux séjours qu'il y eut dans l'univers.

Rowe,
Chap. VII.

Ann. 1616.

Le camp, qui en général étoit dressé en quatre heures, étoit aussi remarquable par son étendue que par le bel ordre qui y étoit observé. Il avoit vingt milles Anglois de circuit, & chacun depuis le premier Raja jusqu'au plus pauvre artisan sçavoit dans quelle situation & à quelle distance du quartier de l'Empereur il devoit placer sa tente. On y voyoit des rues régulières & des boutiques pour toutes sortes de marchandises : mais les plus proches étoient hors de la portée du mousquet de la tente du Mogol, & il étoit défendu également à toute personne d'en approcher de plus près, à moins qu'on n'y fût appelé. On passoit souvent les soirées à la chasse soit dans les bois, soit sur les étangs quand on en trouvoit à deux ou trois milles du camp, dans de petites barques, qu'on portoit sur des chariots pour cet usage. Le Grand Mogol paroissoit tous les matins comme au Jar-

Rowe,
Chap. VII.

AN, 1616.

nao : mais on ne traitoit d'aucune affaire que le soir au Guzelcan, qui tenoit lieu de Durbal, & alors il étoit très rare que Sa Majesté ne fut pas ivre, comme il arriva un jour que Rowe avoit à lui parler sur quelque matiere importante : aussi paroissoit-il en route que c'étoit les affaires à quoi l'on faisoit le moins d'attention.

Bonté du
Mogol pour
les pauvres.

Le 18 de Décembre, l'Ambassadeur se rendit auprès du Monarque, & le trouva qui revenoit de la chasse, avec une grande quantité de gibier, qu'on avoit mis devant lui. Le premier choix qu'il en fit fut destiné pour Thomas Rowe, & il distribua le reste à la noblesse qui l'environnoit. Près de lui, aux pieds du trône étoit assis un vieux mendiant, libéré que l'héritier présomptif de la Couronne auroit à peine osé prendre : Sa Majesté lui parla familièrement pendant près d'une heure, quoique l'ordure dont il étoit couvert, & la faleré de ses haillons eussent pu faire soulever un estomac délicat : mais la charité est fortement recommandée dans la religion que le Mogol professoit alors. Il re-

cut de cet homme un gateau, enveloppé dans une guenille, pétri de ses mains sales, & tout couvert des cendres du feu où il avoit plutôt été brûlé que cuit : l'Empereur le rompit, & en mangea un morceau : ensuite il enveloppa le reste dans le même chiffon, & le mit dans le sein du pauvre. Il lui jetta cent roupies dans le devant de sa robe, & quelques-unes étant tombées à terre, il se baissa lui-même pour les lui ramasser.

Rowe,
Chap. VII.

An. 1616.

On servit une collation que l'Empereur partagea avec le mendiant, & quand il fut prêt de le quitter, il l'embrassa & le serra entre ses bras ; malgré sa figure hideuse, le nommant son pere, & mettant trois fois la main sur son cœur. Le vieux pauvre en avoit un jeune qui l'accompagnait & qui partageoit ses profits.

Le 23, le Mogol tourna du côté de Mandoa, au lieu d'aller comme on le croyoit à la ville de Rontepoor. On pensa qu'il avoit pris cette route pour éviter la peste qu'on soupçonnoit être de l'autre côté. Le 26 on trouva le chemin très embarrassé.

Rowe,
Chap. VII.

An. 1616.

fé, fatigant & rude : parce qu'on fut obligé de passer entre des bois par des défilés très étroits, & sur des montagnes escarpées, ce qui laissoit excessivement la suite de l'Empereur. On y perdit quelques chameaux, la marche de l'armée en souffrit beaucoup de retard, & l'Ambassadeur d'Angleterre perdit son bagage, ainsi que quelques autres ; mais il le retrouva le soir même. Sa Majesté fut obligée de s'arrêter deux jours, parce qu'un grand nombre de chameaux & de chariots, ainsi que ses femmes & ses équipages étoient restés en route, à cause de la fatigue & du manque d'eau. Le Grand Mogol lui-même fut obligé de grimper des rochers que personne n'auroit presque osé passer sans son exemple, monté sur un petit éléphant, qui avoit le pied très sur, comme il est ordinaire à tous ces animaux, & qui marchoit fort légèrement.

Rowe de-
mande raison
de quelques
injustices.

An. 1617.

Le premier de Janvier 1617 l'Ambassadeur d'Angleterre se plaignit à Afaph-Chan de quelques injustices que les Anglois avoient souffertes à Surate, autorisées en grande partie par le Prince Corone. Le Minis-

tre conseilla à Rowe de faire une visite au Grand Mogol & d'obtenir de lui une lettre de recommandation au sujet des affaires de sa nation. Il ajouta qu'elle seroit aussi bonne de Mandoa où il étoit évident que le Monarque alloit se rendre , pour l'envoyer à Brampour ; lieu de la résidence du Prince, d'autant qu'il n'y avoit que huit journées de chemin de l'une à l'autre Ville, sans qu'il fut nécessaire de l'envoyer de plus loin.

ROWE,
Chap. VII.

An. 1617.

Le même jour à midi Sir Thomas Rowe fit une visite à l'Ambassadeur de Perse, qui le reçut avec de grandes marques d'amitié, & l'assura qu'il feroit tous ses efforts pour établir le commerce entre les Etats de son Maître & l'Angleterre. L'Excellence Angloise fut régaler d'assez mauvais fruits : mais les manieres du Persan étoient si agréables qu'il fit peu d'attention à la médiocrité de la collation. Cet Ambassadeur étoit très facetieux & railloit librement sur toute la Cour du Mogol, & sur la conduite artificieuse de ses sujets. Il offrit à Rowe de lui rendre tous les services qui seroient en son pou-

Il visite
l'Ambassa-
deur de Perse.

ROWE,
Chap. VII.

An 1617.

voir & le pressa d'accepter un cheval richement caparaçonné, que Rowe refusa absolument de recevoir : il vouloit aussi lui donner neuf pièces de très-belle étoffe de soye de son pays, avec neuf bouteilles du vin le plus excellent, en signe d'amitié : mais Rowe fut également constant à les refuser. De son côté il offrit au Persan l'épée qu'il portoit qui étoit très belle, & qui avoit attiré les regards de ce Ministre, lequel la refusa d'abord : mais il changea de sentiment & la reçut quelques heures après. Le soir Rowe se rendit auprès du Mogol ; il le trouva dans une conversation sérieuse, après avoir lu quelques lettres, avec un vieux noble estropié, que l'Empereur en le quittant embrassa tendrement & renvoya avec un présent de cinq mille roupies.

Le Mogol
fait brûler &
rebâtit une
ville.

Depuis ce jour jusqu'au 18, il ne se passa rien d'important, & le camp fut toujours en mouvement ; mais ils se trouverent alors dans un passage très étroit, & très difficile, coupé entre deux montagnes, où l'on fut obligé de laisser le bagage & les troupeaux dans un grand em-

barras. Rowe passa la nuit sous un arbre, à attendre que sa tente fût arrivée. Ce pays étoit rempli de voleurs, & les habitants étoient peu affectionnés au Grand Mogol, n'étant soumis que depuis peu à son obéissance. Ils s'enfuirent dans les montagnes : mais on en ramena plusieurs, enchaînés deux à deux par le col. Le Roi donna ordre en partant de brûler leur principale Ville : mais il laissa dans le pays un Seigneur avec quelque cavalerie pour la faire rebâtir mieux qu'elle ne l'étoit avant sa destruction. Il pensoit que ce mélange de sévérité & de générosité, les porteroit à tenir une meilleure conduite à l'avenir. Cependant quelques-uns des fugitifs suivirent le camp pour se venger, tuant & pillant tout ce qu'ils trouvoient d'écarté.

Le 22 le Grand Mogol, qui n'avoit alors avec lui qu'Étam Doulet son beau-frère & Afaph-Chan, vit l'Ambassadeur de sa chambre, & le fit inviter à y entrer. Le Monarque étoit très gai : il lui ordonna de s'approcher, & de lui parler sans interprète ; ce que Rowe essaya de faire, en assez mauvais Persan. Cependant

Rowe,
Chap. VII.

Ann. 1617.

ROWE, il réussit à se faire entendre, ce qui
 Chap. VIII. fit rire plusieurs fois l'Empereur :
 An. 1617. mais leur discours ne roula sur rien
 de solide ni d'intéressant. Ces sortes
 de faveurs faisoient respecter l'Ambassadeur par tous les grands de la
 Cour.

CHAPITRE VIII.

Les peuples du Dekan paroissent déterminés à combattre : Le parti dominant à la Cour fait de vains efforts pour dissuader le Mogol de marcher contre eux : Histoire singulière du Roi de Calleada : Le sultan Corone arrête les présents des Anglois : Ils sont rendus par les ordres du Mogol, qui parle de religion en buvant : Affront fait à l'Ambassadeur.

Les peuples
 du Dekan
 persistent
 dans leur ré-
 volte.

L'Armée du Dekan ne se retira pas aux approches du Grand Mogol, comme on l'avoit espéré, & l'on apprit qu'elle étoit sur la frontière, déterminée à le combattre avec cinquante mille chevaux, après avoir renvoyé le bagage pour qu'il

ne causât aucun embarras. Le sultan Corone ne s'étoit encore avancé que jusqu'à Mandosa, & il paroissoit craindre également Chan-Channa & les ennemis, ce qui engagea Afaph-Chan & Normahal à faire leurs efforts pour persuader à l'Empereur de changer cette expédition en une partie de chasse, d'autant que les Monarques Orientaux se mettent souvent en marche pour chasser avec autant de forces, de grandeur & de dépense que lorsqu'ils vont à la guerre. Le Mogol méprisa ce subterfuge : déclara qu'il persistoit dans sa première résolution, & renforça l'armée de son fils de nouvelles troupes. L'eau & les provisions commencerent à devenir très rares dans le camp, & cette disette tomba sur les étrangers, les soldats & les pauvres, parce que le Mogol en étoit exempt, & que chacun des Chans étoit suffisamment fourni par les peuples de sa domination.

Le 3 de Février, Sir Thomas Rowe, & le sultan Corforone se trouverent par hazard sous un grand arbre, où l'un & l'autre s'étoient retirés pour éviter la chaleur, &

ROWE,
Chap. VIII.

An. 1617.

Juste puni-
tion de la
cruauté d'un
Roi des In-
des.

pour jouir de l'ombre. Le Prince pa-
rut très gai, très ouvert & très af-
fable : il s'entretint librement, &
parut très surpris quand il entendit
parler de la nation Angloise, & de
son Ambassadeur, dont il n'avoit eu
jusqu'alors aucune connoissance, ce
qui prouve qu'il étoit fort peu inf-
truit de ce qui se passoit à la Cour.

Le 6 ils camperent dans un lieu
fort agréable, nommé Calleada, qui
étoit anciennement la résidence des
Rois de Mandoa. On rapporte d'un
de ces Princes qu'il étoit accoutumé à
boire avec excès, & qu'un jour qu'il
étoit ivre, il tomba dans la riviere
voisine, où il auroit été noyé sans
la fidélité d'un esclave, qui se jeta
dans l'eau, le prit par les cheveux
lorsque ses forces étoient épuisées,
& le tira sur le rivage. Quand il fut
revenu à lui, il s'informa à qui il
devoit la vie : fit venir l'esclave, &
lui fit couper les mains en sa pré-
sence, disant que ce châtiment étoit
encore trop doux pour un miséra-
ble, qui avoit eu l'audace de les por-
ter sur la tête de son Souverain.
Quelque temps après il se retrouva
au même endroit & dans le même

état, n'étant accompagné que d'une de ses femmes : il tomba encore dans l'eau : mais il fut réellement noyé, quoiqu'elle eût pu le sauver aisément, & elle dit pour son excuse qu'elle n'avoit osé le retirer de l'eau, crainte qu'il ne lui fit aussi couper les mains.

ROWE
Chap. VIII

An. 1617

Le 11 le Grand Mogol se rendit à Ugan, pour s'entretenir avec un Dervis, qui demouroit sur une hauteur près de cette place, & qu'on disoit qui avoit trois cents ans. Le même jour, Sir Thomas Rowe reçut avis de Surate que les présents qui avoient été apportés par les vaisseaux & qu'il attendoit depuis si long-temps, avoient été arrêtés en route par le sultan Corone, qui avoit voulu forcer les conducteurs à les ouvrir : mais que sur leur résistance il avoit fait savoir à son pere, qu'il avoit arrêté quelques marchandises, sans dire que c'étoit les présents, & qu'il lui demandoit la permission d'en choisir ce qu'il lui plairoit. Cette perfidie irrita beaucoup l'Ambassadeur, quoiqu'il eût quelque crainte de facher Afaph-Chan, avec qui il ne vouloit pas avoir de dispute : ce-

On arrêta
les présents
de Rowe

Rowe,
Chap. VIII.

An. 1617.

pendant fans avoir recours à fa médiation pour être introduit, il se détermina à monter à cheval accompagné de son nouvel interprete, qui étoit Grec de naissance, pour joindre le Mogol sur la route de l'hermitage du Dervis.

Rowe rencontra le Monarque, monté sur un éléphant : aussi-tôt qu'il le vit, il lui fit signe de parler, & le prévint, en disant » je juge que » vous venez vous plaindre : mais » n'ayez point de chagrin : je pense » que les marchandises arrêtées par » mon fils sont à vous, & qu'il y a des » présents qui me sont destinés : soyez » content, ils ne feront point ouverts : ce soir je lui enverrai un ordre pour qu'il les laisse continuer leur voyage. »

L'Ambassadeur se rendit le même jour au Guzelcan, où le Mogol l'assura qu'il avoit expédié les ordres relatifs à ces présents, & que son fils n'auroit pas la hardiesse de les retenir plus long-temps. Rowe insista pour avoir satisfaction sur l'affront qu'on lui avoit fait en les retenant : mais l'Empereur lui dit positivement : il faut pardonner cela

à mon fils, qui ne commettra plus de pareille faute. L'Ambassadeur fut donc obligé de paroître satisfait, ne pouvant faire autrement, & craignant que s'il pouffoit les choses plus loin, il ne se fit un ennemi d'Asaph-Chan.

Rowe,
Chap. VIII.

An. 1617.

Quand on eut cessé de parler de cette affaire, le Grand Mogol entra dans une dispute familière avec Rowe, sur les religions de Moïse, de Jesus-Christ, & de Mahomet, s'amusant en même temps à boire. Il lui déclara qu'il étoit disposé à traiter avec une égale douceur les chrétiens, les Mahometans & les Juifs, tant qu'ils lui seroient obéissans, & qu'ils ne troubleroient point la paix dans ses Etats. Enfin ce bon Prince aussi touché par les sentimens de religion qu'animé par le bon vin qu'il ne cessoit de boire, commença à répandre des larmes, en disant qu'il pleuroit de voir que de tous ceux qui étoient attachés à la doctrine de ces grands Prophètes, il y en eut si peu qui suivissent exactement les excellentes regles qu'ils avoient laissées. Peu-à-peu le discours du Monarque se changea en courtes sentences : & il conclut

Sentimens
du Mogol sur
les différentes
religions.

Rowe, son sermon par le sommeil de l'ivresse.
Chap. VIII.

An. 1617.

L'Empereur
s'empare des
présents de
Rowe.

L'Ambassadeur étoit presque certain d'avoir perdu tout son crédit auprès du Prince Corone, en portant des plaintes contre lui, & il résolut de faire ses efforts pour gagner l'amitié du pere, autant qu'il lui seroit possible. Les présents, que les facteurs sans aucune raison avoient retenus à Surate quatre mois de plus qu'ils n'auroient dû le faire arriverent enfin à la Cour : mais ils furent ouverts secrètement par les ordres du Grand Mogol, & ce Prince en prit lui-même tout ce qu'il trouva de meilleur. Rowe se plaignit fortement de cette infraction des privilèges appartenants à son caractère, en disant que tous les présents, dont il y en avoit pour le Prince, d'autres pour Normahal, indépendamment de ceux qui étoient destinés pour Sa Majesté alloient être mêlés, & peut-être même gâtés. Il ajouta qu'il lui seroit très difficile d'engager le Roi son maître à oublier cette insulte, & qu'il ne savoit comment le pouvoir informer de cet affront.

Le Mogol le reçut très bien, & écouta patiemment toutes ses plaintes. Il répondit qu'il feroit satisfaction au Roi d'Angleterre, s'il croyoit qu'on lui eût manqué de respect par cette conduite : qu'il lui paroîssoit convenable qu'il eut le choix dans les présents : qu'il étoit sûr que le Prince & Normahal ne regarderoient pas comme un deshonneur d'être servis après lui : qu'il étoit très content de ce qu'on lui avoit destiné : que malgré l'usage établi de ne jamais se présenter sans un présent à son audience, il en dispenseroit Sir Thomas Rowe à l'avenir : qu'il auroit égard à ses plaintes, & qu'il lui donneroit satisfaction, quoiqu'il se présentât devant lui les mains vuides. Il conclut son discours en disant qu'il vouloit que l'Ambassadeur ne fut pas fâché contre lui : Rowe demeura dans le silence : mais quand l'Empereur eut fini de parler, il le pressa de lui répondre, & lui demanda s'il étoit satisfait, ce qui l'obligea de dire qu'il le feroit si Sa Majesté étoit contente.

Entre autres curiosités, il y avoit une peinture, représentant Venus qui menoit un Satyre noir par le

Rowe,
Chap. VIII

An. 1617.

Demandes
que lui fait
l'Empereur

Rowe,
Chap. VIII.
An. 1617.

nez : le Mogol en parut offensé ; parce qu'il crut que ce tableau faisoit allusion à l'attachement des Asiatiques pour les femmes ; & il demanda à plusieurs de ses Courtisans ce qu'ils en pensoient. Ils répondirent de même que Thomas Rowe qu'ils croyoient que ce n'étoit autre chose qu'une imagination du peintre , & il garda le tableau. Il demanda à l'Ambassadeur qu'il lui fit venir un beau cheval Anglois , deux lévriers d'Irlande , & quelques couples de chiens de chasse d'autres espèces pour en avoir de la race. Rowe le lui promit , & l'assura que s'ils mouroient sur les vaisseaux , il donneroit ordre qu'on empaillât leurs peaux pour faire voir à Sa Majesté que ce qu'elle désiroit auroit été exécuté. Il demanda ensuite à l'Empereur la concession de quelques privilèges relatifs au commerce , ainsi que le paiement d'une somme qui étoit due , & le Monarque l'assura qu'il seroit satisfait en toutes choses. Le Grand Mogol s'informa quels seroient les présents les plus agréables à son frère le Roi d'Angleterre : l'Ambassadeur répondit que

ce feroient des tapis, & il l'assura qu'il lui envoyeroit les plus magnifiques qu'on pourroit trouver. Il donna à Rowe la moitié d'un chevreuil, qu'il avoit tué lui-même, & l'autre moitié fut coupée en morceaux, d'environ vingt livres chacun, qu'il destina pour ses femmes. Deux de ces Dames vinrent du serail avec son troisieme fils, & chacun en emporta une pièce à sa main.

Avant la fin de l'Audience, le Mogol pria encore l'Ambassadeur de lui faire venir un arc & un carquois, une paire de botines richement brodées, & une côte de maille pour son usage, le tout de la façon des meilleurs Ouvriers qu'on pourroit trouver en Angleterre: il lui demanda aussi un Oreiller pour dormir, & Asaph-Chan eut ordre de lui donner un mémoire de tout ce qu'il souhaitoit d'avoir.

Rowe,
Chap. VIII.

Ann. 1617.



ROWE,
Chap. IX.

An. 1617.

CHAPITRE IX.

Le Grand Mogol entre avec sa Cour dans la ville de Mandoa ; l'eau fort rare en cet endroit : Le Nouroux est célébré avec grande solemnité. On se conduit mal envers l'Ambassadeur de Perse, qui se retire de la Cour. Le Lion est regardé comme une bête sacrée. Perte de deux vaisseaux Hollandois. Bassesse du Roi de Candahar envers Sir Thomas Rowe. Grande exactitude à payer les dettes à la Cour du Mogol.

Le Mogol
arrive à Man-
doas.

LE 3 de Mars ils arriverent à la ville de Mandoa : mais le Mogol n'y fit son entrée que le 6, à l'heure que ses Astrologues lui marquerent pour la plus favorable. Le lieu que les gens de l'Ambassadeur avoient choisi pour camper, étoit une maison située sur un terrain élevé, en très bon air, & renfermé de murs de pierre, entre lesquels il y avoit aussi un Temple & un Tombeau. Cette situation avoit deux

grands inconveniens ; le premier d'être à deux milles de distance du quartier de l'Empereur, & le second de manquer totalement d'eau. Cette dernière incommodité fut réparée par la politesse d'un Chan, qui avoit pris possession d'un puits dans le voisinage, & qui permit à l'Ambassadeur d'en faire tirer tous les jours quatre charges d'eau. Elle étoit très rare dans tout ce Canton : les Grands s'étoient emparés du petit nombre de sources qu'il y avoit, & ceux qui avoient peu de crédit à la Cour étoient obligés de camper en pleine campagne, à trois ou quatre lieues de distance, ce qui causoit beaucoup de confusion, & étoit très à charge aux pauvres.

Le 12 de Mars, fête du Nouroux, ou nouvel an, dont nous avons déjà eu occasion de parler, Thomas Rowe présenta à l'Empereur deux couteaux & six belles glaces, au nom de la Compagnie, ce qui plut beaucoup à Sa Majesté, & elle ordonna aussitôt qu'on payât immédiatement ce qui étoit dû au Gouverneur. Audessus du Trône, dont la magnificence a déjà été décrite, on voyoit

Rowe,
Chap. IX.

An. 1617.

On célèbre
la fête du
Nouroux.

Rowe,
Chap. IX.

An. 1617.

les portraits du Roi Jacques I, de la Reine d'Angleterre, de la Comtesse de Somers, de celle de Salisbury, de Sir Thomas Smith, Gouverneur de la Compagnie des Indes Orientales, & de la femme d'un Particulier de la ville de Londres. Lorsque Rowe approcha, l'Empereur lui ordonna de monter près de lui: il avoit à sa droite l'Ambassadeur de Perse debout, à sa gauche le Roi de Candahar, & près de lui sur un échafaud quelques musiciennes exerçoient leurs talents. Le 30 du même mois Rowe fit présent à Afaph-Chan d'une très belle paire de gants, & d'un bonnet de nuit: il garda ce dernier présent, & demanda du vin d'Espagne, que l'Ambassadeur lui envoya: mais il lui rendit les gants, parce qu'on n'en faisoit pas usage dans le pays.

Vers le même temps Rowe eut beaucoup de peine à détruire dans l'esprit du Mogol quelques préjugés qu'il avoit pris contre les Anglois: mais il y réussit enfin, quoiqu'avec de grandes difficultés. Tous les Grands de l'Etat le regardoient avec un œil d'envie, depuis qu'il avoit porté des plaintes

plaintes contre l'injustice du Sultan
Corone : chacun craignant de subir
le même sort dans peu de temps.
Tous les Gouvernemens de ce pays
sont autant de Fermes, & on ne peut
imaginer jusqu'à quel point ceux qui
les possèdent, portent leurs exac-
tions.

R O W E,

Chap. IX.

An. 1617.

Le 30 d'Avril, l'Ambassadeur de
Perse quitta la Cour très mécontent
avec beaucoup de raison. Il avoit
donné trente beaux chevaux à l'Em-
pereur, qui lui fit remettre trois
mille écus, & il s'en trouva très
offensé, parce qu'il sembloit qu'on
le regardoit comme un Marchand,
& même en cette qualité on lui don-
noit beaucoup au-dessous de la va-
leur de son présent. On dit son mé-
contentement au Grand Mogol, qui
donna ordre de dresser un compte,
par débit & par crédit : on porta
d'un côté les présents de l'Ambassa-
deur, estimés beaucoup au-dessous
de leur prix, & de l'autre ceux que
l'Empereur lui avoit faits, prisés ex-
cessivement, sans y omettre la moi-
ndre bagatelle, comme un melon, ou
une pomme de pin. On présenta ce
compte au Persan, & on offrit de

Mécontente

tement de
l'Ambassa-
deur de Perse

Rowe,
Chap. IX.
An. 1617.

lui en payer la balance, qui étoit de son côté. Indigné de cette conduite, il regarda le compte avec mépris, feignit d'être malade pour éviter le cérémonial de prendre congé d'une Cour, où il avoit été traité avec si peu d'égards, & obtint la permission de partir incognito. Il envoya secrètement à Thomas Rowe un recit de tout ce qui s'étoit passé, en le priant de l'excuser s'il partoît sans prendre congé de lui, parce qu'il ne pouvoit le faire sans être vu par Asaph-Chan, & par quelques autres, qui auroient exigé la même marque d'attention. Il le fit en même-temps assurer par le messager, qu'il pouvoit compter, & tous les Anglois, sur les bons offices qu'il feroit en état de leur rendre, quand il seroit à la Cour de son Maître.

Rowe obtient la permission de chasser un Lion.

Le 12 de Mai l'Ambassadeur d'Angleterre obtint la permission de chasser un Lion, qui s'étoit jetté avec un Loup dans le parc où il tenoit ses Moutons, & en avoit tués quelques-uns. Il n'auroit pas osé repousser cet ennemi sans la permission de l'Empereur, parce que dans ce pays c'est un crime capital de chasser le

Lion, qui est un animal réservé pour le Souverain.

Rowe,
Chap. IX.

Le 14 de Juin, on apporta à la Cour une boette de médicaments, & une lettre qui appartenoient aux Jésuites de Cambrai, & qu'on avoit arrêté en route. L'Empereur eut la basse curiosité de se faire lire la lettre, & après avoir examiné la boette, où il ne trouva rien qui lui convint, il fit remettre le tout aux Jésuites.

An. 1617.

Le 30 de Juillet on apprit que deux vaisseaux Hollandois, chargés d'épiceries, de porcellaines, de soies, & d'autres marchandises précieuses pour la mer rouge, avoient été jetés par le fort temps sur la côte de Damam, après avoir fait des efforts inutiles pour gagner Socotora, ou quelqu'un des ports d'Arabie; qu'après avoir perdu leurs mats, ils avoient été brisés sur un banc de sable: mais que les hommes d'équipage du plus gros avoient été sauvés avec quelques marchandises.

Perte de
deux vais-
seaux Hol-
landois.

Le 21 d'Août Marre Rustan, Roi de Candahar fit une visite à Sir Thomas Rowe, & quoiqu'il eût été très bien traité, il demanda avant son

ROWE,
Chap. IX.

An, 1617.

départ un tonneau de vin, qui lui fut envoyé.

Le bruit courut alors qu'Asaph-Chan & Normahal avoient formé le dessein de s'unir d'intérêts avec le Sultan Corforone, qui avoit pris une maison près de celle de l'Ambassadeur d'Angleterre. Le Sultan Corone étoit tombé dans quelque disgrâce, parce qu'il avoit épousé à Brampour, une femme qui déplaisoit à son Père. Peu de temps après il fut mandé à la Cour, pour se défendre sur une accusation portée contre lui, d'avoir formé quelques projets contre la vie de son frère Corforone.

On pèse le
Grand Mogol
le jour de sa
naissance.

Le premier de Septembre, qui étoit le jour de la naissance du Grand Mogol, on éleva un pavillon près d'une pièce d'eau quarrée & entourée d'arbres. Sous ce pavillon on suspendit de grandes balances d'or forgé, attachées avec des cordons de soie & des chaînes d'or, curieusement travaillées avec de petits rubis, & des turquoises. Le Grand Mogol s'affit les jambes croisées sur un des plateaux, couvert de bijoux depuis les pieds jusqu'à la tête, en-

tre lesquels il y avoit quelques rubis, aussi gros que des noix, & des perles encore plus grosses. Dans le plateau opposé on mit pour contre-poids fix ballots, qu'on dit qui contenoient de l'or, de la soye, des étoffes de coton, des épiceries, & d'autres marchandises de prix. On y ajouta du miel, du bled & du beurre. On prétend que les ballots furent distribués au profit des pauvres, & que le reste fut donné aux Banianes.

Rowe,
Chap. IX.

An. 1617.

Pendant que l'Empereur étoit dans la balance, il regarda en riant Sir Thomas Rowe, & parut vouloir lui parler : mais il ne le put faire faute d'un interprète. On dit que ce jour il pesoit neuf mille roupies.

Après cette cérémonie, il monta sur son trône, entouré de la Noblesse qui étoit sur des tapis, & il jeta à l'ordinaire plusieurs bassins de noix d'argent, d'amandes, & d'autres fruits artificiels, qu'ils ramassèrent en se jettant les uns sur les autres. Voyant que l'Ambassadeur jugeoit au-dessous de son caractère de se baisser pour les imiter, le Mogol jeta un bassin plein d'amandes d'argent sur son manteau. Aussi-tôt tous

Amusements
de ce Prince.

ROWE,
Chap. IX.

An. 1617.

les courtisans tomberent sur l'Excellence Angloise, & furent près de mettre le manteau en pièces, pour partager avec lui les dons de leur Maître. Cependant il lui resta quelques-unes de ces pièces, dont le poids montoit à dix ou douze écus. Elles étoient toutes creuses & si légères, qu'il en auroit fallu un grand nombre pour faire la valeur de cent livres sterling. Le Grand Mogol destina cette nuit à faire la débauche, & à boire avec ses courtisans: Rowe y fut invité, mais il s'en excusa, parce qu'il étoit malade d'une dyssenterie, & qu'il savoit que rien n'auroit pu le dispenser de boire, s'il y avoit assisté.

M vifite
l'Ambassadeur.

Le 9 de Septembre, l'Empereur fit une course pour prendre l'air sur les bords du Darbadat. Il passa par la maison de l'Ambassadeur, qui lui présenta un Atlas très bien relié, & lui dit qu'il offroit à Sa Majesté une représentation de tout le monde, dont elle possédoit une portion si considérable. Le Grand Mogol le reçut très gracieusement, & le remercia en mettant sa main sur sa poitrine, & en lui disant plusieurs pa-

roles agréables. Il lui demanda s'il aimoit le fanglier de Goa, parce qu'il en avoit reçu plusieurs, & que s'il vouloit il lui en envoyeroit. Rowe répondit que tout ce qui lui viendrait de Sa Majesté, lui feroit toujours infiniment agréable. Le Mogol remonta sur son Eléphant, après avoir examiné les quartiers de l'Ambassadeur, dont il parut fort satisfait. Il ne voulut pas lui permettre de le suivre, parce que les chemins étoient très mauvais; & il lui défendit de sortir de sa maison.

Le 16 Thomas Rowe alla pour faire une visite au Roi de Candahar, qui refusa de le recevoir sans la permission d'Asaph-Chan, ou d'Etman Doulet, & il lui fit dire qu'il la demanderoit au Durbal: mais l'Ambassadeur répondit qu'il pouvoit s'épargner cette peine, & qu'il ne s'exposeroit jamais au risque de l'incommoder.

L'usage des Négociants de Perse, quand ils arrivent dans les Etats du Mogol, est de présenter leurs marchandises à l'Empereur, qui choisit ce qu'il lui plaît, & le reste est vendu à ses Sujets. On dresse un bordereau

Rowe,
Chap. IX.

An. 1617.

Le Mogol
fait payer ce
qui est dû aux
Anglois.

Rowe,
Chap. IX.

An. 1617.

de ce qui convient à chacun : un Officier chargé de cette partie y met un prix : on donne une copie du bordereau au Négociant, qui envoie recevoir ses payements à la maison de ses débiteurs, & s'ils manquent à le satisfaire, on les fait payer par l'autorité du Prince. Les Anglois ne s'étoient pas assujettis à cet usage dans leur commerce, ce qui rendit très difficile le recouvrement des dettes que plusieurs personnes avoient contractées avec eux : mais Sir Thomas Rowe s'adressa au Grand Mogol, en le suppliant de lui pardonner cette faute, occasionnée par son ignorance, & non par aucun manque de respect. L'Empereur fit agir son autorité en faveur de la Compagnie, pour obliger les débiteurs à s'acquitter immédiatement : mais il convint avec l'Ambassadeur qu'à l'avenir il verroit le premier l'inventaire des marchandises qui feroient apportées dans ses Etats par les vaisseaux Anglois. Il lui promit qu'à cette condition il feroit payer exactement tout ce qui feroit dû, & que dans le cas où ils auroient contracté avec quelque débiteur insolvable, le

payement feroit fait aux propres dépens de l'Empereur.

Rowe,
Chap. IX.

Ann. 1617.

Afaph-Chan fit au Mogol la lecture d'une liste, contenant les noms de ceux qui devoient à la Compagnie, & les causes de leur créance : l'Empereur donna ordre à Aradeth-Chan, Grand-Maître de sa maison, & au Cutwal ou Maréchal, de prendre les mesures nécessaires pour faire acquitter ces dettes. Cet ordre fut négligé, & Sir Thomas Rowe avoit préparé une requête pour en porter ses plaintes. Il devoit la présenter quelques jours après dans une audience du Mogol, qui auroit fait repentir ses Officiers de leur retard : mais Afaph-Chan soupçonna son dessein, le prévint avant qu'il l'exécutât, & le pria de ne pas le fuivre, en l'assurant qu'il lui feroit rendu justice avant le lendemain matin. Il remplit exactement sa parole ; dès le même soir le Cutwal & Aradeth-Chan firent la recherche des débiteurs de la Compagnie, & l'on eut aussi-tôt satisfaction de tous ceux qu'ils purent trouver.

Rowe,
Chap. X.

An. 1617.

CHAPITRE X.

Le Prince Corone arrive à la Cour : il refuse la visite de Rowe. Un vaisseau Indien n'échape qu'avec peine à des Pirates Anglois. Asaph-Chan est engagé par des présents à favoriser cette nation : Il introduit l'Ambassadeur auprès de Corone, ce qui est très avantageux pour les affaires de la Compagnie. Querelle d'Asaph-Chan avec le Prince : Quelques envoyés Hollandois sont reçus froidement par le Mogol. Fin du recit de l'ambassade de Rowe.

Arrivée du
Prince Coro-
ne

LE 2 d'Octobre, le Prince Corone se rendit à la Cour, avec une suite nombreuse de Seigneurs, & il fut reçu de son Père, avec autant de tendresse que s'il eût été fils unique. Tous les Grands qui accompagnoient le Mogol, allerent au devant recevoir le Prince sur la route : mais Thomas Rowe ne put se joindre à eux, parce que sa santé étoit alors fort dérangée.

Le 6 l'Ambassadeur alla pour faire une visite à Corone: mais on lui dit qu'il falloit venir plus matin, ou qu'il resteroit à la porte jusqu'à ce que le Prince sortit pour se rendre à la Cour. Il prit cette réponse pour un affront, en marqua son indignation à celui qui en étoit le porteur, & se retira aussi-tôt. Le soir il eut une audience du Grand Mogol, qui le reçut avec ses bontés ordinaires: mais le Prince feignit de ne le pas voir, & ne lui rendit pas sa révérence. Sa Majesté demanda l'inventaire de toutes les marchandises apportées par les vaisseaux de la Compagnie, quels étoient les Privilèges que l'Ambassadeur désiroit obtenir, & l'assura qu'il pouvoit compter sur sa protection.

Le Grand Mogol dit à Rowe que la Reine mère avoit obligation à ces vaisseaux, parce qu'ils avoient délivré dans la mer rouge, un bâtiment appartenant à cette Province, que des Pirates Anglois avoient attaqué. Les gens d'équipage, & les passagers firent les plus grands éloges des politesses, & des secours qu'ils avoient reçus de leurs libéra-

Rowe,
Chap. X.

an. 1617.

teurs. Cependant Sa Majesté parut surprise, avec raison, de ce que des Sujets d'Angleterre désobéissoient aussi ouvertement à leur Roi: mais elle fut satisfaite quand l'Ambassadeur lui eut répondu, que ces gens étoient des scélérats, sujets quand ils étoient pris à tous les châtimens qu'on infligeoit pour crime de vol dans les Etats de Sa Majesté.

Rowe ga-
gne l'amitié
d'Asaph-
Chan.

L'Empereur lui demanda, si les vaisseaux avoient apporté des perles, ou d'autres joyaux, à quoi l'Ambassadeur répondit, qu'ils n'en apportoiennent point, parce qu'ils étoient beaucoup plus chers en Angleterre, que dans l'Indoustan. A cette audience Rowe devint grand ami d'Asaph-Chan, parce qu'il lui dit à l'oreille, qu'il lui avoit destiné quelque chose de curieux, & le Ministre eut soin de l'en faire souvenir avant son départ. Avant de lui faire connoître ce qu'il avoit à lui donner, l'Ambassadeur demanda qu'il lui ferrât le ponce, espèce de serment solennel dans ce pays, & qu'il lui promit de ne le pas trahir. Après cette cérémonie, l'Anglois dit à Asaph-Chan qu'il avoit une perle de très grande

valeur, dont il vouloit disposer, & que son intention étoit de la lui céder pour s'assurer de son amitié : mais en même-temps il lui fit observer de quelle conséquence il étoit, que Sa Majesté n'en eût aucune connoissance, puisqu'elle n'étoit pas portée sur l'inventaire, & que personne n'en étoit instruit. Afaph-Chan fit de grands remercimens pour cette faveur : renouvela sa promesse de garder le secret, & assura l'Ambassadeur qu'il lui donneroit autant pour cette perle, que tout autre pourroit faire. Il lui promit aussi de lui faire avoir accès auprès du Prince, de le rendre son ami ; & ajouta de plus, qu'il le défendrait contre toute oppression, & contre tout ce que les Courtisans, ou d'autres pourroient entreprendre au préjudice de l'Ambassadeur, & de ceux qui dépendoient de lui. Il dit encore, que le Grand Mogol étoit naturellement insolent & traître, particulièrement envers les étrangers, parce qu'il n'avoit d'autres principes que ceux de son intérêt. Il lui conseilla aussi de gagner l'amitié de la Reine Normal par un présent.

Rowe,
Chap. X.

An. 1617.

Asaph-Chan ne pouvoit se dispenser de tenir sa promesse, crainte d'être trahi lui-même, & que le Monarque ne fût informé de ce secret, qui auroit été pour lui de très grande importance, quoique l'objet en fût si léger. Aussi fut-il très exact à sa parole; non-seulement il procura un ordre pour que les marchandises de la Compagnie Angloise destinées pour l'Ambassadeur, fussent apportées à la cour sans aucun retard & sans être visitées, mais encore il employa son crédit pour qu'on nommât un juge particulier qui eût l'inspection sur ce qui concernoit les affaires de la Compagnie. Il acheta aussi en gros beaucoup d'effets qu'on auroit été obligé de vendre en détail: enfin cette légère préférence acquit pour toujours l'amitié & la protection du Ministre. Il est certain qu'à la cour du Mogol, la préférence dans un marché est regardée comme un présent, & il y avoit peu de gens qui fussent aussi exacts dans les payements qu'Asaph-Chan.

Il lui acquiert celle
du Sultan Co-
rone.

Par l'entremise de ce Ministre, Sir Thomas Rowe eut le 12 une audience du Prince, qui le reçut très favorablement.

ment. Il lui présenta une chaîne d'or, d'ouvrage de la Chine, & une faucière du même pays : le Sultan lui promit d'être à l'avenir attaché aux Anglois, & lui donna une lettre pour son Lieutenant à Surate, par laquelle il lui recommandoit d'avoir tous les égards possibles pour cette nation, & de lui accorder tous les privileges que demanderoit l'Ambassadeur. La Reine également engagée par son frere Afaph-Chan fit assurer Rowe de sa protection, & d'un ordre en faveur de la Compagnie, qu'elle lui promit d'obtenir du Prince, s'il avoit oublié de le donner de lui-même, parce qu'elle le connoissoit pour être assés étourdi, & sujet à ne pas se ressouvenir de ses promesses.

Avec ces ordres, les Anglois furent garantis de tout dommage, d'autant qu'on les regarda comme étant sous la protection de la Reine, qui envoya un exprès pour soutenir les gens de la Compagnie dans tout ce qui seroit raisonnable, au nom & par l'autorité de cette Princesse. Afaph-Chan envoya aussi un fidèle domestique, tant pour seconder l'Officier de la Reine, que pour acheter ce

Rowe, qu'il vouloit avoir des marchandises
Chap. X. Angloises.

An. 1617.

Quand on vit que la cour accor-
doit tant de faveurs à cette nation,
toute la noblesse envoya des gens à
bord pour faire des achats, enforte
que sans être arrêtés par des forma-
lités, des droits ou des longueurs de
déchargement, les vaisseaux vendi-
rent toutes leurs cargaisons avant
qu'elles fussent débarquées, & ils en
auroient vendu le triple s'ils l'avoient
apporté. Le 24, le Grand Mogol
partit de Mandoa, & l'Ambassadeur
d'Angleterre le suivit le 29, avec
beaucoup de difficultés, tant à cause
du défaut de voitures, que par rap-
port au manque d'eau & à la cherté
des provisions. Le 2 de Novembre,
deux Anglois nommés Steel & Jack-
son, descendirent secrettement à ter-
re, où ils apportèrent quelques per-
les & des bijoux de fantaisie, que
l'Ambassadeur montra à Afaph-Chan.
Il fut content d'en avoir eu la pre-
miere vue : mais il ne les acheta pas,
& en effet, il n'y avoit rien qui fût
digne du commerce de l'Indoustan.

Le Sultan
Corone &
Afaph-Chan
deviennent
ennemis,

Le 10 de Novembre, l'Ambassadeur
eut beaucoup de peine à détruire le

bruit qui s'étoit répandu qu'on avoit chargé sur les vaisseaux Anglois une grande quantité de briques & de chaux pour élever un fort sans la permission du grand Mogol. Peu de temps après, le Prince parla un soir avec quelque mépris du commerce des Anglois : Afaph-Chan embrassa leur parti avec chaleur ; s'étendit sur les avantages que les Etats du Mogol en retireroient, & accusa les Officiers du Prince de s'être conduits avec autant de violence que d'injustice envers la Compagnie. Le Grand Mogol en fut extrêmement irrité contre le Sultan : ce qui fut le commencement d'une inimitié irréparable entre ce Prince & Afaph-Chan. Cependant les Officiers de la douanne reçurent des ordres très sévères de se mieux comporter à l'avenir, & l'Ambassadeur déclara courageusement, que si après des marques aussi publiques de la protection Impériale d'où dériveroit toute l'autorité, on faisoit quelque violence ou quelque injustice aux gens de la Compagnie, il ordonneroit de la repousser par la force, quand il devroit y avoir du sang de répandu.

Rowe,
Chap. X.

An. 1617.

Arrivée de
quelques En-
voyés Hol-
landois.

An. 1618.

Quelques Envoyés Hollandois ar-
riverent à la cour le 30 de Janvier
1618, & ils apportèrent quelques
raretés de la Chine par forme de
présents. Il parut qu'on ne les con-
noissoit nullement, puisque le Prince
demanda à l'Ambassadeur d'Angle-
terre qui ils étoient ? Rowe répondit
que leur nation étoit sous la pro-
tection des Anglois, mais qu'on n'en
faisoit pas une grande estime : alors
le Sultan dit que comme amis des
Anglois, ils feroient les bien venus.
On dit à Sir Thomas de faire avan-
cer leurs présents, parce qu'on ne
leur avoit pas permis d'entrer dans
l'intérieur des balustrades, & qu'ils
étoient restés à la troisieme enceinte
près de quelques marchands Anglois,
qui ne daignoient pas entrer en con-
versation avec eux.

C'est ici que se termine tout ce qui
nous reste des papiers de Sir Thomas
Rowe : le surplus a été perdu : mais
il paroît qu'il étoit peu important.
Purchass qui vraisemblablement les
avoit vus complets, assure qu'ils ne
contenoient rien de curieux outre
ce que nous avons rapporté, & qu'il
y avoit seulement quelques observa-
tions relatives au commerce.

C H A P I T R E X I.

*Grande étendue de l'Empire du Mogol :
Magnificence des ruines de Cytor :
Grande dépense pour l'entretien des
bêtes fauves de l'Empereur : Loix
singulieres par rapport aux succeſ-
ſions : Origine du nom de Mogol :
Cérémonies de différentes religions :
Caractere d'Ezbar-Scha : Il protege
les Jéſuites : Sa mort prématurée.*

LES Etats du Mogol, dans le temps où Sir Thomas Rowe y alla en ambassade, étoient plus grands que l'Empire des Perses, & presque aussi étendus que celui des Turcs. Ils contenoient trente-fix grands royaumes, dont celui de Cytor étoit un des plus remarquables : l'enceinte de la Capitale située sur une hauteur est de dix milles de tour : elle n'avoit plus d'habitants ; mais on voyoit par des restes pompeux qu'elle avoit été d'une grande magnificence. On y remarquoit les ruines de plus de cent mille maisons, d'un

Description
de l'Empire
du Mogol.

Rowe,
Chap. XI.

An. 1618.

très beau palais, & de plus de cent temples, dont la plus grande partie étoit construite en pierres de taille & très bien ornés, comme on en pouvoit juger par des pilliers d'une belle architecture, qui étoient demeurés debout. Ce royaume est situé au Nord-est de Guzarate, & au Nord-ouest de Candy : le Souverain qui se disoit descendu de Porus, vaincu par Alexandre-le-Grand, fut soumis par Ezbar-Scha, pere du Mogol, qui occupoit le trône de l'Indoustan, du temps de l'ambassade de Rowe.

Agra, ville principale & résidence du Grand-Mogol est dit-on située à mille milles des plus proches frontieres; la plus grande étendue du Nord-est au Sud-ouest, c'est-à-dire, depuis Harduar jusqu'à Duarsa, est de quinze cents milles, & du Nord au Sud de plus de quatorze cents milles. Depuis Agra jusqu'à Cahor, qui en est éloigné de sept cents milles, on suit une grande route plantée de très beaux arbres.

Des revenus.

Les revenus du Mogol doivent monter à des sommes étonnantes, puisqu'on dit que la seule dépense pour l'entretien de ses Elephants &

des Lions étoit alors de dix mille livres sterling. Il est en général héritier de tous ses sujets, marchands ou autres, & s'approprie tout ce qui lui convient, en se chargeant de l'entretien de leurs femmes & de leurs enfants. On gagne son amitié & on l'entretient par des présents, & ceux qui en font le plus ou qui en donnent de plus riches sont certains d'en être le mieux récompensés. Il dispose des terres & des gouvernements à sa volonté, & dans sa cour, comme en beaucoup d'autres, les flatteurs sont préférés aux gens de mérite.

Les Gouverneurs sont absolus, & tiennent entre leurs mains la vie & la fortune de ceux qui leur sont soumis. Les bâtimens dans tout l'Empire sont très bas & n'ont que des murs de terre, excepté les maisons de l'Empereur qui sont belles, uniformes, & construites en pierre. Cette médiocrité vient de ce que personne ne peut être regardé comme possédant du bien en propriété, & parce qu'un favori, dont les possessions rapportent plus de revenu qu'un Electorat d'Allemagne, laissera un fils qui ne possède qu'à peine ce qui est né-

Rowe,
Chap. XI.

An. 1618.

Loix & religion de l'Indoustan.

cessaire pour entrer dans le monde. Il arrive de-là que beaucoup de Grands préfèrent de demeurer dans des tentes, qui sont non-seulement commodes, mais qu'on peut aussi rendre d'une grande magnificence.

Il n'y a dans tout l'Indoustan ni registres publics, ni loix écrites, & tout se décide par le jugement absolu du Souverain ou des Gouverneurs. On y professe différentes religions, & chacune est partagée en diverses sectes. On trouve en quelques endroits un petit nombre de Chrétiens, qui méritent à peine d'en porter le nom : il y a des Banianes qui sont Pythagoriciens, & croient à la métempicoïse, ou transmigration des ames; aussi craignent-ils de donner la mort à aucun animal, & ils se feroient un grand scrupule de tuer une puce, crainte de détruire un pere ou un cousin. Entre plusieurs fortes d'idolâtres, on distingue les adorateurs du feu, dont les femmes montent gaiement sur les buchers funéraires, pour être consommées par les mêmes flammes qui réduisent en cendres les corps de leurs maris

défunts. Le plus grand nombre est des sectateurs d'Ali, & si Johanguir-Scha avoit quelque religion, ce qui est très douteux, il n'en suivoit pas d'autre que cette dernière.

Rowe,
Chap. XI.

An. 1618.

La doctrine de Mahomet fut introduite par le fils de Tamerlan; il ne fit pas de loix pour contraindre à l'embrasser: mais il se contenta de la recommander à ses sujets, leur laissant au surplus la liberté de l'adopter ou de la rejeter. C'est de la circoncision, introduite par les Mahométans, qu'est venu le nom de Mogols, qui signifie chef de circoncis, parce que cette cérémonie est enjointe par les loix de Mahomet. Avant le temps dont nous parlons, les peuples étoient payens de diverses sectes, & ils n'avoient pas de croyance fixe. Depuis ils ont encore été partagés; les uns suivent l'Alcoran de Mahomet, & les autres la secte d'Ali: mais il n'y a pas de différence essentielle entre les deux. Plusieurs Docteurs du Mahométisme ont aussi formé des branches différentes d'une même religion, & ils ont tous leurs mosquées ou temples pour le culte public, leurs prêtres, leurs religieux, leurs for-

Origine du
nom de Mo-
gol.

Row E,
Chap. XI.

An. 1618.

mes de prieres & leurs cérémonies particulières. Leurs pénitents sont très sévères dans les austerités volontaires qu'ils pratiquent, comme on le voit aussi chez beaucoup d'idolâtres dans toutes les parties des Indes orientales.

Quelques-uns de ces idolâtres ou payens, dont l'énumération des principes deviendrait ennuyeuse, adorent les bêtes, d'autres le feu, d'autres des créatures de diverses espèces : ils boivent du vin, & mangent de la chair des animaux, sans en excepter le porc, ce que ne font pas les Mahométans. D'autres ne mangent que les chairs qu'ils estiment sacrées ; quelques-uns ne se nourrissent de rien qui soit en vie, & ne voudroient pas boire avec ceux qui suivent une religion différente. Ces derniers ont un respect particulier pour le fleuve du Gange, & il n'y a pas d'année que quarante ou cinquante mille d'entr'eux n'aillent y faire des oblations d'or ou d'argent.

Ezbar-Scha
y introduit le
Christianisme.

Quand Ezbar-Scha parvint à la couronne, le peuple étoit plongé dans la plus profonde ignorance ; les prêtres Mahométans étoient les seuls
qui

qui avoient quelque connoissance dans la littérature, & elle se bornoit à de légères teintures de Mathématiques & d'Astrologie. Ezbar-Scha, Prince qui joignoit à la piété & à la justice un grand desir de connoître & d'encourager la science & la vertu, fut informé de la réputation des Missionnaires Chrétiens de Goa. Il invita de venir à sa cour le Pere Jérôme Xavier & deux autres Jésuites qui étoient dans cette mission, & leur promit sa protection. Ils acceptèrent ses offres, & se rendirent dans ses Etats, où par leurs exemples, leur science, & la pureté de leurs mœurs, ils firent un grand nombre de conversions. Ils répandirent de toutes parts les lumières de l'instruction, qui dissipèrent en peu de temps les ténèbres épaisses dont tout ce pays étoit couvert.

Xavier, par le commandement exprès du Mogol, écrivit une apologie du Christianisme, & une réfutation du Mahométisme & de l'idolâtrie. Le Monarque en entendit la lecture & l'explication avec le plus grand plaisir, & il fit souvent sur divers articles des objections qui

Rowe,
Chap. XI.

An. 1618.

ROWE,
Chap. XI.

An. 1618.

marquoient une grande justesse d'esprit, une conception vive, & une profonde pénétration. Non-seulement il donna des patentes pour travailler à la conversion de ses sujets : pour les instruire dans la religion Catholique, & pour faire bâtir des Eglises : mais il donna de plus des sommes considérables pour leur entretien & pour celui des prêtres : accorda publiquement la liberté de conscience : déclara que la profession du Christianisme n'avoit rien qui lui déplût, ajoutant qu'il n'auroit aucun chagrin quand il verroit que toute sa cour, & même les Princes du sang royal feroient de cette religion : enfin il promit de ne jamais causer aucun trouble à ceux qui l'auroient embrassée.

Ezbar-Scha s'éloigna ensuite de la religion de Mahomet, & enfin il mourut, laissant la réputation d'un bon Prince, sans être fermement attaché à aucune religion. Cependant il fit profession extérieurement du Mahométisme jusqu'au dernier soupir, contre l'espérance des Missionnaires.

C H A P I T R E XII.

Jehanguir succede au trône de l'Indoustan : Son portrait : Il paroît disposé à protéger le Christianisme : Projet singulier proposé aux Jésuites : Evénement regardé comme un miracle : Adresse étonnante d'un singe.

JE H A N G U I R, fils & successeur d'Ezbar-Scha, fut un Prince plein de bonté, d'un caractère gai, assés gras, & d'un teint olive. Il parloit avec facilité : ne fut jamais circoncis, & pendant que dans son empire on cherchoit la vraie religion, il ne fut instruit dans aucune, enforte qu'il fut plutot un Athée ou un Dèiste que toute autre chose. Cependant il disoit quelquefois qu'il étoit partisan de Mahomet, mais il pratiquoit aussi diverses cérémonies particulieres au Paganisme. Il paroissoit ainsi s'être formé une espece de religion à sa fantaisie ; disoit qu'il étoit plus grand prophète que Mahomet, & se mon-

Portrait de
Jehan-guir.

R O W E ,
Chap. XII.

An. 1618.

peçts excessifs de quelques-uns de ses
sujets qui suivoient tous ses caprices.
Il n'aimoit pas ceux qui changeoient
de religion, & ne marquoit de mé-
pris pour aucune, excepté pour celle
de Mahomet, contre lequel il pre-
noit plaisir à entendre des railleries.
Il eut toujours la plus grande véné-
ration pour le nom de Jesus-Christ,
& ne permit jamais qu'on en parlât
avec le plus léger manque de res-
pect.

Il augmenta & confirma les reve-
nus de la nouvelle Eglise Chrétienne,
& pendant plus d'un an il passa deux
heures tous les soirs à écouter des
disputes sur sa doctrine, parlant de
temps en temps de façon à faire croi-
re qu'il avoit dessein de se convertir.
Sous sa protection les Jésuites éta-
blirent un collège, où il envoya ses
deux jeunes neveux avec quelques
autres pour être instruits dans la foi
Chrétienne & dans les sciences, &
pour apprendre la langue Portugaise.

Ses neveux
sont baptisés.

Ils furent baptisés solennellement
dans l'Eglise d'Agra, avec la plus gran-
de pompe, après qu'on les eut menés
en procession par toute la ville,
montés sur des Elephants. Sa Majesté

marquoit la plus grande satisfaction de leur progrès, ce qui faisoit naître divers sentimens sur ses desseins. Quelques-uns pensoient que c'étoit par attachement pour une Eglise, dont il vouloit devenir membre; d'autres croyoient qu'il permettoit que ces enfans fussent ainsi élevés pour les rendre odieux aux Maures, & affermir d'autant plus sa domination: mais personne ne pénétoit dans sa pensée: aussi étoit-elle si extraordinaire qu'il y avoit de l'impossibilité à la deviner.

Les deux Princes s'adresserent un jour aux Jésuites, & les prièrent de leur donner des femmes Portugaises, qui étant Chrétiennes les affermiroient dans une religion si différente de celle de l'Indoustan, puisqu'elle défendoit la pluralité des femmes, & les mariages avec les Infideles. Les Jésuites sourirent de cette demande, & leur firent une légère réprimande, quoiqu'ils ne la regardassent que comme une folie de jeunes gens, sans que leurs soupçons allassent plus loin: mais le lendemain les Princes revinrent trouver les Peres, & leur dirent que si le Roi de Portugal ne

Rowe,
Chap. XII.

An. 1618.

Ils abandonnent la religion Chrétienne.

ROWE,
Chap. XII.
An. 1618.

vouloit pas leur donner des femmes entre ses sujettes, ils ne vouloient plus être de sa religion. En même temps ils remirent leurs croix, leurs bréviaires & leur croyance, comme on le vit évidemment par la suite, aux Missionnaires de qui ils les avoient reçus.

Les Jésuites commencerent à ouvrir les yeux, & à penser avec raison qu'il y avoit plus que des idées de jeunesse dans la demande des Princes, puisqu'ils paroissoient s'écarter entièrement du respect qu'ils leur avoient marqué jusqu'alors. Pour le mieux connoître, ils commencerent à les gronder, & enfin ils les engagerent à leur déclarer que ce qu'ils avoient fait étoit par obéissance aux ordres du Grand Mogol. Cependant le Pere Corsi ne voulut pas recevoir les croix & les autres signes de piété de leurs mains, disant qu'ils ne pouvoient accepter ce qui leur étoit remis par des enfants: que le tout leur avoit été donné par le commandement de l'Empereur, & que s'il vouloit qu'ils le rendissent, il falloit qu'il le leur fît savoir par un des Officiers qui sont chargés ordinairement de ses ordres.

Les jeunes gens rendirent compte à leur oncle de ce qui s'étoit passé, & il en fut très irrité: il fit dire aux Jésuites de venir à l'appartement de ses femmes où il étoit alors. Quand il fut qu'ils étoient à la porte, il envoya une dame leur déclarer que ses neveux avoient agi par ses ordres; que son intention étoit qu'ils retournassent à leur première religion, & que le collège n'eût plus lieu. Les Jésuites furent obligés de se soumettre à ce commandement imprévu, & les jeunes gens abandonnerent la religion Chrétienne sans avoir conservé pour elle aucun attachement, & sans qu'il fût demeuré en eux la plus légère impression de la foi qu'ils avoient embrassée. On jugea par cette conduite, & l'on fut ensuite bien convaincu, que le Mogol avoit voulu seulement augmenter son sérail de quelques femmes Portugaises, & l'on ne dispensa de dire quel rôle il vouloit faire faire aux Jésuites en feignant d'avoir dessein d'embrasser leur religion. Depuis ce temps, Jehanguir-Scha ne se donna plus aucuns soins pour établir, ni pour encourager la religion Chrétienne.

Rowe,
Chap. XII.

Ann. 1618.

Événement
qu'on regard
de comme un
miracle.

Quelque temps après cet incident, la maison & l'Eglise des Jésuites ayant été consumées par le feu, on trouva dans les décombres un Crucifix qui n'avoit reçu aucun dommage. On publia cet événement comme un miracle; l'Empereur en fut informé: il fit venir un des Jésuites qui lui en certifia la vérité, & qui eut avec lui une longue conférence. Le Mogol entre autres questions lui demanda s'il vouloit le convertir à la religion Chrétienne; le Pere lui répondit qu'il en auroit la plus grande joie, & l'Empereur répliqua: » J'ai beaucoup entendu parler de vos miracles, & » des merveilles qui ont été opérées » par le nom de votre prophète; » Je veux faire un bon marché avec » vous: Jetez devant moi un Crucifix dans le feu, & faites avec votre » prophète quelle convention vous » voudrez pour qu'il soit conservé: » Je vous donne ma parole que s'il » sort du feu sans être consumé, je » me ferai aussi-tôt Chrétien. » Le Jésuite ne crut pas devoir accepter cette condition, & il dit à l'Empereur que Dieu ne s'étoit pas engagé d'obéir à la voix de sa créature: que

c'étoit un crime de le tenter, & que les miracles s'opéroient suivant sa Divine volonté : mais que si l'Empereur vouloit, il offroit de se jeter lui-même dans le feu pour témoignage de sa foi, ce que le Grand Mogol ne voulut pas permettre.

Rowe,
Chap. XII.

An. 1618.

Le Prince Corone présent à cette dispute, étoit un zélé Mahométan, & ennemi de tous les Chrétiens en général. Il soutint que l'épreuve proposée pour convaincre de la vérité de la religion Chrétienne étoit juste, & que le Jésuite devoit être obligé de prendre le turban si le Crucifix brûloit. Il rapporta plusieurs histoires des miracles opérés en des occasions moins importantes que celle de la conversion d'un si puissant Monarque, & mêla dans son discours des termes injurieux contre le Divin Sauveur du monde. Jehanguir en fut irrité : fit une comparaison de plusieurs des actions du Législateur des Chrétiens, avec celles des prétendus saints du Mahométisme : & prouva que la préférence devoit être donnée au Dieu que nous adorons, quoiqu'il ne lui accordât que la qualité d'un très grand prophète. Il dit qu'au-

Dispute de
religion en-
tre Jehanguir
& son fils.

ROWE,
Chap. XII.
An. 1618.

cun des miracles qu'on prétendoit avoir été opérés par Mahomet, ou par les plus illustres de ses sectateurs, n'étoit comparable à celui de rappeler un mort à la vie, comme Jesus-Christ l'avoit fait sur le Lazare: mais le Prince répondit que donner la vue à un homme aveugle de naissance étoit un grand prodige. Un des courtisans décida la question en disant, que le Prince & l'Empereur son pere jugeoient également avec justesse: que le plus grand miracle étoit certainement de donner la vie à un mort; mais qu'un œil naturellement aveugle étoit un corps mort, puisque la vue est la vie de l'œil: qu'ainsi celui qui donnoit la vue à un œil aveugle de sa nature animoit réellement un mort, d'où il conclut que celui qui avoit ressuscité le mort n'avoit pas fait un plus grand prodige que celui qui avoit donné la vue à l'aveugle. Cette décision termina la contestation du pere & du fils, & l'on cessa de disputer.

Avant de terminer ce que nous avons à dire sur l'Indoustan, nous allons rapporter une histoire dont la vérité est fortement attestée: ce-

pendant nous ne prétendons pas la garantir, mais nous laissons au Lecteur la liberté d'en porter son jugement.

Rowe,
Chap. XII.

An. 1618.

Adressé d'un
Charlatan.

Il y a peu d'endroits où l'on trouve autant de Charlatans que dans le Bengale; un homme de ce pays amena à la cour de Jehanguir-Scha un singe très curieux, disant qu'il étoit un excellent devin, qualité que les Indiens en général attribuent à ce singulier animal. Sa Majesté s'amusa long-temps de ses tours d'adresse, & entr'autres soupleses, l'anneau de l'Empereur ayant été donné secrètement à un des courtisans, le singe le découvrit aussi-tôt, quoiqu'il y en eût plusieurs autres de présents. Ensuite on écrivit en langue Persanne sur différens morceaux de papier les noms de douze législateurs; on confondit le nom sacré du Christ avec ceux de Moïse, de Mahomet, d'Ali, &c. & on les mêla bien ensemble dans un sac. Il fut ordonné au singe de deviner lequel étoit celui qui enseignoit la vérité, & il tira le nom du législateur des Chrétiens. Cette distinction surprit d'abord un peu le grand Mogol: mais pensant que

Rowe,
Chap. XII.
Ann. 1618.

le maître du singe pouvoit favoir lire la langue Perſanne, & qu'il guidoit l'animal par quelque moyen caché, il fit écrire le même nom dans la langue de la Cour, & le ſinge fit encore le même choix, avec cette circonſtance qu'il baiſa reſpectueuſement le papier qu'il tira du ſac.

Un Officier qui étoit préſent, pria l'Empereur de lui permettre de prendre les noms, & qu'il lui promettoit de découvrir la ſupercherie, parce qu'il étoit pleinement perſuadé qu'il y en avoit. Le Grand Mogol lui en ayant donné la permiſſion, il mit ſeulement onze noms dans le ſac, & garda le douzième dans ſa main. Le Singe examina avec un air d'attention tous les papiers, qu'il rejeta également, & le Monarque lui ayant commandé d'en apporter un, il marqua ſon refus en les déchirant tous en pièces. Enſuite il ſauta ſur l'Officier, & lui prit la main, où il avoit caché le nom de Jeſus-Chriſt. On prétend que cette avanture ſe paſſa en préſence de beaucoup de monde: qu'elle rendit le Grand Mogol penſif: qu'il acheta le Singe, & le tint en grande eſtime.

Les marchandises qu'on vend avec le plus d'avantage dans l'Indoustan, sont les armes à feu, les épées, les couteaux, les tapissieries, les draps d'or ou d'argent, les étoffes brillantes, les foyeries, les vins de liqueur, les riches houffes de chevaux, les chiens de chasse de toute espèce, les plumes d'oiseaux, les estampes, les peintures qui ont diverses figures bien exécutées, les montres, les chaînes de montres, les verres ardents, les lunettes d'approche, les verres à boire, les pierres précieuses bien montées, les cachets bien gravés, les carbinets, toutes sortes de bijoux curieux, les ciselures délicates, & particulièrement les ouvrages de la Chine.

Rowe,
Chap. XII.

An. 1618.

Commerce
de l'Indoustan.

Les naturels du pays sont ingénieux & affables : ils apprennent facilement à imiter ce qu'on leur montre, sont excellents artistes & bons peintres, comme ils le prouverent en imitant si bien les peintures présentées par Thomas Rowe au Grand Mogol, ainsi qu'en faisant de très bons carosses sur le modèle de celui que cet Ambassadeur avoit fait apporter d'Angleterre. Suivant le sen-

Rowe,
Chap. XII

An. 1618.

timent de ce Ministre, les affaires se feroient beaucoup mieux par un agent particulier, né dans le pays, connu à la Cour, bien instruit du commerce, auquel on donneroit mille roupies par an, que par dix Ambassadeurs.

Lettre du
Mogol au Roi
Jacques I.

Quand Sir Thomas Rowe fut prêt à partir pour l'Angleterre, le Grand Mogol le chargea d'une lettre adressée au Roi Jacques Premier. L'intitulé en est assez singulier pour mériter de trouver ici sa place :

» Au Roi descendu légitimement
» de ses Ancêtres, habile dans l'art
» militaire, & revêtu de l'honneur
» & de la justice. Au Chef qui mé-
» rite tout commandement, pour sa
» force & sa persévérance dans la
» Religion, enseignée par le Grand
» Prophète Christ: au Roi Jacques,
» dont l'amitié a fait sur mes pen-
» sées, une impression qui ne fera
» jamais détruite. Comme l'odeur
» de l'ambre, ou comme un jardin
» rempli de fleurs, dont la beauté
» & l'odeur va toujours en augmen-
» tant; ainsi mon amitié envers vous
» s'accroîtra & augmentera tou-
» jours, &c. »

Cette lettre contenoit des assurances d'amitié pour les Sujets d'Angleterre, & des promesses de protéger les Marchands qui viendroient de ce Royaume. Quand elle fut finie, le Grand Mogol fut très embarrassé à choisir l'endroit où il placeroit le sceau, de façon à ne se pas avilir, & à ne pas offenser le Monarque auquel elle étoit adressée. Il pensoit que s'il le mettoit au bas, ce seroit s'abaisser lui-même, & que s'il le mettoit au commencement, le Roi Jacques pourroit le regarder comme un manque d'égards. Après y avoir bien réfléchi, l'Empereur se détermina à donner la lettre ouverte à l'Ambassadeur, & à lui donner en même-temps le sceau, qui étoit d'argent, & portoit pour gravure la Généalogie de Tamerlan, dont il étoit le neuvième descendant. Il lui dit de donner l'un & l'autre à son Souverain, afin qu'il mit lui-même le sceau à l'endroit de la lettre qu'il croiroit le plus convenable.

On peut juger du peu de dépense qu'on fait en ce pays par le récit de M. Thomas Coriat; il assure qu'il ne dépensa que trois livres sterling

en dix mois, qu'il employa à voyager à pied d'Alep à Ardsimère, où le Mogol résidoit alors, & sur ces trois livres il dit, que quelques Chrétiens Arméniens le frauderent de dix schellings, en sorte que sa dépense réelle ne fut que de cinquante schellings, & qu'en quelques endroits il fut très bien traité pour un sol d'Angleterre par jour, c'est-à-dire pour deux sols de notre monnoye.





DESCRIPTION

DE L'EMPIRE DU JAPON

*ET des mœurs des Habitants , extrait
du nouveau système de Géographie
de M. FENNING & COLLYER.*

CHAPITRE PREMIER.

*De la situation , & de l'étendue du
Japon. Rocs & Gouffres sur les côtes:
Des Volcans : Des Bains-chauds,
& des fréquents Tremblements de
terre dans ce pays.*

APRÈS avoir rapporté l'Ambassade Introduction
de Sir Thomas Rowe au Mogol,
l'ordre des matieres & celui de la
Chronologie auroient exigé que l'Au-
teur Anglois, dont je donne la Tra-
duction, eût parlé des Ambassades
des Hollandois à la Chine & au Ja-
pon. Les relations en font également

Description
du Japon.

Chap. I.

intéressantes, & auroient fait con-
noître à fond, en les dépouillant de
leur prolixité, les productions du
pays, & les mœurs des habitants.
Si les bornes que je me suis prescri-
tes dans le petit nombre de Supplé-
ments que je joints à ma Traduction
ne m'avoient arrêté, je me ferois
étendu, avec une égale satisfaction,
sur l'un & sur l'autre : mais comme
on trouvera une description assez dé-
taillée de la Chine dans l'Extrait du
voyage de Gemelli, je me suis con-
tente de donner un simple coup d'œil
sur le Japon, tiré de la nouvelle
Géographie Angloise, ouvrage nou-
veau qui mérite d'être bien accueilli,
tant par l'exactitude qui y regne, que
parce qu'il est exempt de la séché-
resse presque inséparable des traités
Géographiques. J'ai retranché à re-
gret une partie de cette description
intéressante ; mais j'espère que le
Public en fera dédommagé par la
Traduction entière de cette Géogra-
phie, quand j'aurai satisfait à d'au-
tres engagements.

Situation &
division du
Japon.

Le riche Empire du Japon est nom-
mé par les naturels Nippon, qui si-
gnifie la fondation du soleil : les Chi-

nois lui donnent le nom de Zippon ou Siphon. Les isles qui le composent sont situées dans l'Océan pacifique à l'Est de la Chine, entre le trente & unieme & le quarante-deuxieme degré de latitude septentrionale, & s'étendent depuis le cent cinquante-septieme degré de longitude jusqu'au cent soixante & quinzieme : le soleil se leve dans cet Empire environ neuf heures avant qu'il paroisse sur notre horizon.

Nippon la plus grande des isles du Japon s'étend du Sud à l'Ouest, & tourne ensuite vers le Nord. Elle a environ neuf cents mille de longueur, & en quelques endroits près de trois cents soixante de largeur; deux autres isles beaucoup moins étendues l'accompagnent, & n'en sont séparées que par de petits détroits. La seconde en grandeur se nomme Saikof, ou Pays-Occidental : elle a environ cinq cents quatre-vingt-douze mille de tour. La troisieme nommée Sikokf, ou Pays-des-quatre, parce qu'elle est partagée en quatre Provinces, est presque quarrée, & située entre les deux autres, au Sud-Ouest de la premiere. Ces trois isles sont environ-

Description
du Japon.

Chap. I.

Description
du Japon.

Chap. 1.

nées d'un très grand nombre d'autres, dont quelques-unes sont petites, stériles & remplies de rochers; mais il y en a beaucoup de grandes, riches & fertiles, gouvernées par de petits Princes.

Toutes ces isles, en y joignant les deux qui ont été conquises sur le Royaume de Corée, sont partagées en soixante & huit Provinces: on les subdivise en six cents-quatre districts, qui s'étendent encore sur quelques autres isles beaucoup plus éloignées. Ces dernières paroissent ne pas faire partie du Japon; cependant elles sont soumises à l'Empereur, ou vivent sous sa protection.

Bornes naturelles du Japon.

Les frontieres de cet Empire sont défendues par des côtes pleines de montagnes & de rochers, & par une mer très sujette aux tempêtes. Il y a tant de bas fonds qu'il ne peut y aborder que de petits bâtimens, même avec beaucoup de danger, parce qu'on ne connoît pas la profondeur de l'eau dans la plus grande partie des golphes & des ports; & que dans ceux qui sont même connus par les Pilotes du pays, les vaisseaux un peu considérables ne peuvent y être en

sûreté. Il semble que la nature a destiné ces Îles à former un petit monde séparé, & indépendant du reste de l'univers, d'autant plus qu'elles produisent tout ce qui est nécessaire pour rendre la vie des habitants commodé, & même délicieuse, sans qu'ils ayent besoin du secours des autres nations.

Description
du Japon.

Chap. I.

Les côtes du Japon sont encore défendues par deux gouffres très dangereux, l'un auprès de Simbara, & l'autre sur la côte de Kijnokuni. Le premier dans le temps de la haute mer est au niveau du reste des eaux; mais aussi-tôt qu'elle commence à baisser, il se forme un tournant d'une violence prodigieuse, qu'on prétend qui s'enfonce jusqu'à la profondeur de seize brasses. Il engloutit les chaloupes, les vaisseaux, les barques, & tout ce qui a le malheur de se trouver dans l'étendue de mer qu'il contient, les brise en pièces contre les rochers, & les rejette quelquefois à plusieurs milles de distance. Le second gouffre tourne avec un bruit épouvantable autour d'une petite île de roches, que la violence de ce mouvement entretient dans un trem-

Gouffres sur
les côtes.

blement perpétuel ; mais quoique ce dernier paroisse affreux , il est beaucoup moins dangereux que l'autre , parce qu'on entend le bruit à une grande distance , & qu'on le peut éviter aisément.

Les Trombes sont très fréquentes dans les mers du Japon , particulièrement vers les côtes. Les ignorants Japonois croient que ce sont des especes de dragons d'eau avec une longue queue du même élément, qui s'envolent dans les airs par un mouvement rapide , aussi leur donnent-ils le nom de Dragons-jaillassants.

Le Japon est remarquable par un grand nombre de montagnes brûlantes : on voit près de Sirando une petite isle ou rocher qui a brûlé & tremblé pendant plusieurs siècles ; une autre isle vis-à-vis de Satzuma forme aussi depuis plusieurs centaines d'années un volcan , qui brûle , & s'arrête par intervalles. Au sommet d'une montagne dans la Province de Sigo , est une caverne , qui vomissoit autrefois des flammes ; mais elles ont cessé , vraisemblablement faute de matieres combustibles. Dans la même Province , près d'un temple consacré au

Dieu jaloux d'Aso, il sort un feu perpétuel du sommet d'une montagne. Dans celle de Sikusen est une autre montagne ardente, où l'on avoit creusé anciennement une carrière de charbon : le feu y prit par hasard, ou par le peu de soin des ouvriers ; & depuis elle n'a cessé de brûler. On voit de temps en temps une fumée noire, accompagnée d'une odeur infecte, s'élever du sommet d'une fameuse montagne, nommée Feri, dans la Province de Seruga. On prétend qu'elle est presque aussi haute que le Pic de Ténériffe ; mais pour la beauté & pour la forme, elle n'a point d'égale au monde : le sommet est couvert d'une neige éternelle. Près de Simabara, est une autre montagne fort étendue, mais peu élevée, qu'on appelle Unsen ; le sommet en est stérile & couleur de soufre : il en sort souvent une fumée qu'on remarque à plusieurs milles de distance : le terrain en plusieurs endroits est d'une chaleur brûlante, & si léger & spongieux, qu'excepté quelques parties où il croît des arbres, on ne peut y marcher sans une frayeur continuelle, causée par le bruit & les

Description
du Japon.

Chap. I.

Description
du Japon.

Chap. I.

craquements qu'on entend sous ses pieds. L'odeur du soufre y est si forte, qu'à l'espace de plusieurs milles, on ne voit aucun oiseau : quand il y tombe de la pluie, elle fait un effet semblable à celui d'une chaudiere bouillante sur un feu très ardent.

Bains chauds.

On trouve sur cette montagne & aux environs plusieurs sources fraîches, & des bains chauds, qu'on prétend très efficaces pour la guérison des maladies, qui sont les suites de la débauche. Il y en a un grand nombre d'autres en différentes parties de l'Empire, dont on fait un grand usage pour diverses maladies internes & externes.

Tremble-
ments de ter-
re.

La même cause qui produit tant de volcans au Japon, est probablement celle qui rend ce pays plus sujet aux tremblements de terre, qu'aucune autre partie du monde : l'un & l'autre étant occasionnés par la quantité prodigieuse de soufre & de nitre répandus dans les entrailles de la terre. Ces tremblements sont si fréquents au Japon, que les habitants ne les craignent pas plus, que nous ne redoutons le tonnerre & les éclairs en Europe. Ils croient qu'ils sont causés

sés par un grand veau marin qui se glisse sous terre : cependant les chocs en sont quelquefois si violents , & ils durent si long-temps , que des villes entières en sont renversées , & que des milliers d'habitants sont ensevelis sous les ruines. Il y en eut un particulièrement en 1703 , accompagné d'un feu très vif qui sortit en même temps , & consumma la plus grande partie de Jedo , avec le Palais du Roi , & deux cents mille habitants. Cependant quelques endroits ne sont jamais exposés à cette calamité : plusieurs Japonois croient qu'ils ont leurs fondements sur le centre immobile de la terre ; mais d'autres attribuent ce privilege à la sainteté des lieux , & à la puissante protection de leurs dieux tutélaires.

Description
du Japon.

Chap. I.



Description
du Japon.

Chap. II.

CHAPITRE II.

*Description générale du climat , du
terroir , des productions , & des
rivieres du Japon : Des minéraux
& des pierres précieuses : des arbres ,
des arbrisseaux , des plantes , des fleurs
& des différentes especes de bled.*

Température
du Japon.

LE Japon est sous un climat très
sain , & jouit de tous les avan-
tages des pays tempérés. Cependant
le temps y est sujet à de fréquentes
variations , des neiges & de la gelée
assez vive en Hiver , des tonnerres fu-
rieux en Eté. Il y tombe souvent des
pluies , particulièrement en Juin &
Juillet; mais elles n'y sont pas réguli-
res comme dans les Indes Orientales.

Productions
du pays.

• Quoique le pays soit naturellement
montagneux & stérile , l'industrie des
habitants lui fait produire tout ce qui
leur est nécessaire , & ils ont de plus
beaucoup de poisson de mer & d'eau
douce. Les endroits même les moins
cultivés produisent des plantes , des
arbres , & des fruits , qui en général sont

d'un goût excellent par la culture & les soins des Japonois. Les avantages qu'ils retirent de cette activité, sont une preuve bien évidente qu'il n'y a presque aucune hauteur si escarpée qu'elle soit, ni aucun terrain si stérile qu'il paroisse, qui ne puisse dédommager le cultivateur de ses peines. Le nombre presque infini de petites isles séparées par d'étroits canaux, sont à l'égard de tout l'Empire, ce que les divers pays de la terre sont par rapport à la totalité du globe. La différence de terroir & de situation occasionne une variété presque infinie dans les productions : dans quelques-unes on trouve de l'or, en d'autres de l'argent ; les unes donnent du cuivre, d'autres de l'étain, d'autres du plomb, d'autres du fer. Une des montagnes brûlantes fournit du soufre en abondance, qu'on trouve aussi en fouillant en divers endroits ; une autre produit la terre blanche, dont on fait les ouvrages de porcelaine. Le bois propre à bâtir, le charbon de pierre, les bœufs, les chevaux, le riz, les chataignes, les figues & d'autres fruits se trouvent dans autant de diverses Provinces.

Description
du Japon.

Chap. II.

Les côtes de l'une sont fameuses par les coquillages ; celles d'une autre sont remarquables par les herbes & les plantes marines. On trouve des perles dans le golphe d'Omura , de l'ambre gris sur les bords des isles de Riuku : on tire de plusieurs Provinces du crystal & des pierres précieuses. Enfin les Japonois n'ont pas besoin de faire venir de plantes médicinales du pays étranger , & même quelques-unes de leurs vallées & de leurs montagnes fournissent des plantes & des arbres qu'on ne pourroit trouver ailleurs , qu'en parcourant diverses contrées.

 Rivières.

Il y a plusieurs lacs & différentes rivières extrêmement rapides , tant à cause de la hauteur des montagnes d'où elles tombent , que par rapport aux pluies abondantes qui les grossissent , ce qui empêche qu'on puisse y construire des ponts. Celle d'Ujin , entr'autres , est si forte que dans les plus basses eaux , il faut cinq hommes qui en connoissent bien le lit pour passer un cheval d'un bord à l'autre , & le garantir des pierres que cette rivière entraîne. Il y a des gens dont l'unique métier est de passer à

gué les voyageurs, & ils en répondent sur leurs vies par les loix du pays.

Description
du Japon.

Chap. II.

L'Empereur se réserve la suprême juridiction sur toutes les mines du Japon, & il prend les deux tiers de leur produit, tant de celles d'or que des autres métaux : l'autre tiers appartient au Seigneur du terrain, qui demeure ordinairement sur les lieux, & par son industrie rend sa part à peu près égale à celle du Souverain. La plus riche de toutes, & celle qui produit l'or le plus fin est dans l'isle de Nippon. Il y en a une autre dans la Province de Tsikungo qu'on a été obligé d'abandonner à cause de l'abondance d'eau qui la remplissoit. Cependant on observa qu'en coupant le roc au-dessous de la mine, qui est sur une montagne, on pourroit donner un écoulement suffisant, & les laborieux Japonois ne tarderent pas à se mettre à l'ouvrage. Dans le temps où ils commençoient à y travailler il survint un violent orage, accompagné de tonnerre, & quoique ce phénomène soit très ordinaire dans ce pays, il suffit pour les y faire renoncer, s'i-

Description
du Japon.

Chap. II.

maginant par une superstition ridicule que le Dieu protecteur de la mine étoit offensé de ce qu'ils vouloient creuser ainsi dans les entrailles de la terre.

Les mines les plus abondantes sont celles de cuivre, & l'on en raffine le métal à Saccai l'une des cinq principales villes de l'Empire. En purifiant le cuivre on en sépare aussi beaucoup d'or qui y est joint. L'argent est aussi très fin au Japon, & l'étaim est plus beau qu'en aucun autre pays du monde. Comme le cuivre y est moins cher que le fer, on en fait communement des gonds de porte, des hameçons & divers ustensiles qui sont de fer dans les autres pays. On ne se sert jamais de cuivre pour les vases où l'on cuit les vivres, & on les fait tous de fer préparé, usage qui devoit être pratiqué dans tous les pays bien policés. Le charbon de pierre y est très commun dans les Provinces Septentrionales.

Des pierres
précieuses.

Dans une montagne de la Province d'Osju on trouve de très belles agathes assez semblables à des saphirs, des cornalines & du jaspe. Les Ja-

ponois faisoient autrefois peu de cas des perles qui sont assez communes vers l'isle de Saikokf, mais depuis qu'ils ont vu que les Chinois les achetoient très cher, ils les ont recherchées avec plus de soin. Ils ont aussi une espèce de naphte de couleur rouge, qu'ils brûlent dans les lampes où elle tient lieu d'huile, & l'on trouve souvent de l'ambre-gris sur les côtes, particulièrement dans les intestins des veaux marins qu'on y darde.

Description
du Japon.

Chap. II.

Les plantes marines, les champignons, les éventails de mer, le corail & les coquillages de toutes espèces sont en quantité dans les mers du Japon, & aussi beaux que ceux de l'isle d'Amboyne, mais les naturels n'en font aucun cas. L'arbre du vernis produit un suc laiteux d'où vient la plus belle lacque qu'on trouve dans tout l'univers : elle y est si estimée que sur la table de l'Empereur on en préfère les vases à ceux d'or & d'argent. Les mûriers y sont très communs, & font subsister un grand nombre de Villes & de villages par le produit qu'ils tirent des manufactures de soye. Le Kadri, ou

Des arbres
& des arbrisseaux.

Description
du Japon.

Chap. II.

arbre à papier est de l'espèce des mûriers : nous en parlerons plus au long au Chapitre où nous traiterons des manufactures. Le sancio est orné de pointes, l'écorce & les cosses tiennent lieu de poivre & de gingembre. L'arbre dont on tire le camphre porte des bayes noires & pourpre : on en fait infuser la racine & le bois coupé en petits morceaux pour avoir le camphre, qui est de beaucoup inférieur à celui de Borneo, qu'on tire par des incisions faites à l'arbre.

Du Thé.

Quoique le thé soit l'arbrisseau le plus estimé du Japon, il n'occupe d'autre place que les bordures des champs de riz & les terrains qui ne peuvent produire autre chose. On en plante les graines à quelque distance les unes des autres & les cultivateurs soigneux mettent au pied de la fiente humaine mêlée avec de la terre pour fumier. Les feuilles sont propres à être cueillies après trois ans, & à sept ans cet arbrisseau est de la hauteur d'un homme, mais il ne s'élève jamais plus haut.

Des fruits.

Les pêches, les abricots & les prunes, dont il y a de deux espèces,

pourpre & blanche différentes des
 notres sont très communes au Japon,
 mais on y plante peu de vignes,
 parce que le raisin n'y parvient pas
 à une maturité complète. On n'y
 estime les cerisiers que pour les fleurs,
 dont on orne les temples, & qui
 plaisent dans les jardins ; il y a
 des citrons, des oranges, & des li-
 mons de la forme des pêches : il
 y en a une autre espèce qui ne sont
 pas plus gros qu'une muscade, &
 dont le goût est très aigre : ils crois-
 sent sur un arbrisseau & l'on s'en
 sert beaucoup pour la cuisine. Les
 figues sont de trois sortes, dont celle
 d'Europe est la plus rare : il n'y a
 pas de pommiers, mais seulement des
 poires d'hyver : on y trouve beau-
 coup de marons plus gros & meil-
 leurs que les nôtres. Les noix vien-
 nent particulièrement dans les Pro-
 vinces Septentrionales, & l'on en
 tire une huile qui ressemble beaucoup
 à l'huile d'amendes douces. Une au-
 tre espèce de noix qu'on nomme
 ginan donne aussi de l'huile excel-
 lente.

Il y a deux fortes de chênes
 qui sont très différents des nôtres,

Description
 du Japon.

Chap. II.

Description
du Japon.

Chap. II.

les cyprès & les sapins sont très communs dans les forêts : on en plante le long des routes, & dans les endroits où il ne peut venir autre chose, mais pour en conserver l'espèce, on ne peut en abattre que par la permission du Magistrat, & il faut en planter d'autres à la place. Le finoki & le fungi sont deux espèces de cyprès, dont le bois ne s'imbibe jamais d'eau, & il est défendu par l'Empereur d'en couper sous quelque prétexte que ce soit. Le bois de fer est ainsi nommé à cause de sa dureté : de deux sortes d'érable l'un devient de couleur de pourpre au printems & l'autre en automne ; c'est aussi la couleur du fusi dans cette dernière saison.

Des plantes
des fleurs.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'on voye autant de belles plantes & de belles fleurs qu'au Japon ; & la nature les y a répandues avec profusion dans les campagnes, sur les hauteurs, & dans les forêts. Celles qu'on transplante dans les jardins acquièrent de nouvelles beautés par la culture. Les principales sont le tsuhacki, gros arbrisseau dont les fleurs ressemblent à nos roses : Le

satsuki qui a des fleurs pareilles au
lis, mais couleur de pourpre, &
une autre espèce couleur de chair :
le fakanandfio dont les fleurs sont
plus grandes & de même forme. Nos
lis, nos matricaires, nos giroflées,
nos narcisses, & plusieurs autres fleurs
de l'Europe, y sont très communes :
mais ce qu'elles gagnent sur les nôtres
par la beauté & par la vivacité des
couleurs, elles le perdent en gros-
seur & en odeur. On doit faire la
même remarque sur les fruits, dont
le goût est beaucoup moins agréa-
ble que celui des mêmes espèces
qu'on trouve à la Chine ou aux In-
des.

Description
du Japon.

Chap. II.

Les principales productions de la
campagne, qui servent particulière-
ment à la nourriture de l'homme,
sont celles que les Japonois nom-
ment les cinq fruits; le riz qui est
très blanc, très nourrissant, & dont
ils font aussi une espèce de bière :
l'orge qui sert à nourrir les trou-
peaux & à faire des gateaux. Le fro-
ment qui est à très bas prix. Les fé-
ves, grosses comme les pois de
Turquie & le sobean qui ressemble
beaucoup à nos lentilles. Ils ont aussi

Des grains

du bled d'Inde, du millet, de toutes sortes de pois & beaucoup d'autres légumes.

Les navets y font d'une grosseur excessive, & ils les mangent crus & cuits. Les raves, les carottes, les gourdes, les melons, les concombres y viennent en abondance avec plusieurs sortes de laitues; mais outre ce qui doit son accroissement à la culture, les endroits les moins cultivés, les montagnes & les côtes produisent naturellement des racines, des fleurs & des fruits, qui méritent non seulement de nourrir le commun peuple, mais encore de paroître sur la table des Grands.

C H A P I T R E I I I.

Des bêtes à quatre pieds, des Oiseaux, des Insectes & des Reptiles.

Des quadrupedes.

IL y a peu d'animaux à quatre pieds au Japon en comparaison de l'étendue de cet Empire. Les bêtes sauvages n'y trouvent pas de lieux déserts pour multiplier, & les ani-

maux domestiques n'y sont élevés que pour l'agriculture & le tirage, tant parce que la doctrine de la transmigration des âmes empêche les habitants de s'en nourrir, que parce qu'ils préfèrent d'appliquer le produit des terres à l'entretien des hommes plutôt qu'aux pâturages.

Les chevaux sont petits, mais il y en a qui valent ceux de Perse : quoiqu'il y ait des bœufs & des vaches, les habitants ignorent l'usage du lait, du beurre & du fromage. Les buffles sont très gros, avec une bosse comme les chameaux, & ils servent aux voitures dans les Villes. Ils n'ont ni éléphants, ni chameaux, ni ânes, ni mulets, ni brébis, ni chèvres, & très peu de porcs, qui leurs ont été apportés de la Chine. Il y a beaucoup de chiens, mais d'une espèce commune ; il n'en est pas de même des chats : on en voit d'argentés d'une grande beauté avec des taches jaunes & noires & la queue très courte : ils font l'amusement des dames.

On ne trouve au Japon ni lions, ni tigres, ni leopards, les bêtes fau-

Description
du Japon.

Chap. III.

Des bêtes
sauvages.

vages font quelques finges assez dociles, des ours d'une petite espèce, des cerfs, des lievres, & des sangliers, mais peu nombreux : quelques sectes en peuvent manger en certain temps de l'année. Les renards qui y sont communs passent pour être animés d'un esprit malin. L'Ututz qui est petit & de couleur rouge, & le Tin qui est un peu plus gros vivent sous les toits, où ils font la chasse aux oiseaux, mais ils sont si doux qu'on les regarde comme animaux domestiques. Il y a beaucoup de souris & de rats qu'on apprivoise & auxquels on fait faire des tours à Ofacca, ville qui abonde en charlatans & en farceurs.

Les gens du peuple vendent des poulets & des canards pour ceux qui sont au-dessus du scrupule, mais dans l'année de la mort de l'Empereur, ou quand il plaît au Monarque, il est défendu de tuer ou vendre aucune bête au marché dans tout l'Empire. Les coqs sont en plus grande vénération que les poules parce qu'ils servent à mesurer le temps, & qu'on prétend qu'ils en prédisent les changements. En général le pays

est si peuplé qu'il n'y a presque point d'oiseaux sauvages. La grue a le privilège particulier de ne pouvoir être tuée sans un ordre exprès de l'Empereur. Il y en a de blanches & de cendrées : les herons y sont blancs, gris & bleus, les derniers aussi gros que des grues. Les oyes sauvages nuisent beaucoup aux campagnes, & cependant il est défendu de les tuer sous peine de mort. Les canards sont d'une grande beauté pour la couleur & pour la forme. Il en est de même des phayfans, dont quelques-uns ont la queue de trois pieds de long aussi éclatante que celle du paon. Il y a aussi des cigognes & des faucons.

Le misago ou bisago est un oiseau vorace qui vit particulièrement de poisson : le foken ne vole que la nuit & est d'un goût délicieux. Les allouètes chantent beaucoup mieux que celles d'Europe. Les rossignols sont vendus très chers quand ils ont la voix forte : les becassines, les pies, les mouettes, les cormorans, les hirondelles, & les moineaux sont aussi communs que dans nos contrées.

Description
du Japon

Chap. III.

Description
du Japon.

Chap. III.

Des mouches
& des papil-
lons.

Les Japonois ont des abeilles, & par conséquent du miel & de la cire, mais en petite quantité : ils ont aussi des guêpes, des frélons, des cousins, des mouches, des fauterelles, des cerfs-volants, & un grand nombre d'autres insectes comme en Europe. Ceux particuliers au climat sont les papillons de montagne, entièrement noirs, ou diversifiés de noir, de blanc & d'autres couleurs : le kamuri, espèce de mouche de nuit très belle, grosse, & marquée. Le febi, de l'espèce des escarbots, qui passe par diverses transformations, & rend un cri perçant qu'on entend à un mille de distance, il y en a de trois fortes. Les cantharides qui sont très belles, mais dont ils ignorent l'usage : des mouches de nuit, longues comme le doigt, avec quatre aîles & d'une si grande beauté que les dames les conservent par curiosité : & plusieurs autres espèces, dont il seroit trop long de faire l'énumération.

Des insectes
& des ser-
pents.

Les fourmis blanches que les Japonois nomment perceurs sont très nuisibles, en ce qu'elles percent les coffres, les ballots, les armoires, &

font en peu de temps un très grand dégât aux endroits où elles s'attachent. Les lézards sont pareils à ceux d'Europe. Il y a peu de serpents : la piqure des verds est suivie d'une mort prompte, cependant les soldats en mangent la chair, parce qu'ils croient qu'elle les rend courageux. On en trouve d'autres d'une grosseur & d'une figure monstrueuse dans les eaux & sur les montagnes.

Description
du Japon.

Chap. III.

CHAPITRE IV.

Description des Japonois : De leurs habillemens tant en Ville qu'en voyage : Leurs mariages, leurs funérailles, leur caractère : leur habileté dans les arts & pour les manufactures : Comme ils font le papier, & le sel : Préparation du thé : Comment ils le boivent.

LA diversité entre les habitants des différentes Provinces du Japon est si grande qu'il semble qu'ils ne foyent pas de la même nation :

Figure des
Japonois.

Description
du Japon.

Chap. IV.

en général ils sont de figure très désagréable, petits, de couleur tannée, le nez plat, les paupières petites & épaisses; les jambes grosses & courtes : mais les descendants des familles nobles approchent plus de la figure des Européens. Les plus forts, les plus braves, & les plus polis, sont ceux des Provinces de Satzuma & de Finga : on trouve aussi beaucoup de politesse dans les habitants de l'isle de Saikokû, dont la figure est moins désagréable que dans celle de Nippon.

Leur habillement en ville.

Les Japonais s'habillent de soie & de coton; ils portent une veste courte sur la peau, une longue robe, & ont par-dessus un manteau dans leurs maisons, mais ils le quittent quand ils sortent, au contraire des autres peuples. Ils sont rasés à la réserve d'une couronne, vont ordinairement tête nue, & portent ou font porter par leurs domestiques un parasol. Les pauvres & les riches ont une épée, ou au moins un poignard au côté & un éventail à la main. La noblesse & les soldats ont le privilège de porter deux épées. Les rangs sont distingués par

la couleur & la richesse des étoffes, mais ils portent tous le noir dans les fêtes & les réjouissances, & le blanc dans les temps de deuil. On trouve la même singularité dans plusieurs de leurs usages.

Description
du Japon.

Chap. IV.

Leur habillement est totalement différent quand ils sont à cheval, ou quand ils voyagent. Ils portent alors un grand chapeau de bamboucs fendus, ou de paille, attaché autour du col avec une bande de soye ou de coton. Ce chapeau est transparent, léger, & très bon contre la pluie : les femmes en portent en tout temps dans les villes & dans les villages. Les voyageurs pour se garantir de la pluie ont un grand manteau doublé de papier huilé, qui couvre l'homme, le bagage & la croupe du cheval. Ils ont de grands caleçons qui leur couvrent les jambes, & qui sont fendus pour recevoir le bout de leurs longues robes, qui autrement leurs feroient très embarrassantes tant à pied qu'à cheval. Quelques-uns ont un court manteau par-dessus le caleçon, d'autres au lieu de bas s'enveloppent les jambes de larges rubans. Les do-

Celui de la
campagne.

Description
du Japon.

Chap. IV.

mestiques ne portent point ordinairement de culottes : ils attachent leurs robes autour de leurs ceintures pour être plus agiles , & n'ont aucune idée de la pudetir. Les deux sexes ne vont jamais sans éventail : ceux qu'ils portent dans les voyages représentent ordinairement les chemins , indiquent les distances , les auberges , & le prix des provisions. D'autres au lieu d'éventail portent en route le livre de voyage que de pauvres enfants vendent toujours sur les chemins. Rien n'est si ridicule que la figure d'un Japonois ainsi trouffé pour voyager : gros , court , assis à cheval les jambes croisées avec son grand chapeau , ses larges culottes & son manteau , il paroît beaucoup plus large qu'il n'est haut. Le cavalier ne tient jamais la bride : c'est un valet qui marche à côté de la tête du cheval , & qui s'amuse avec ses camarades , s'ils sont plusieurs , à chanter des chansons gayer , tant pour se désennuyer que pour animer la monture du maître. Les Grands sont portés par leurs gens dans une espèce de chaise , quelque long que soit le voyage.

Les mariages sont célébrés devant les Bonzes, ou Prêtres, aux pieds d'une idole : les accordés tiennent chacun un cierge, ou plutôt une lampe à la main, pendant que ce Ministre prononce quelques paroles; ensuite la mariée brûle les babioles qui ont servi à amuser son enfance, & les parents lui font des présents convenables à son nouvel état: on fait quelques prières à l'idole & on conduit ensuite la mariée chez son mari où l'on passe une semaine dans les divertissemens de danse, de musique, & de festins où les liqueurs fortes ne sont pas épargnées.

Description
du Japon.

Chap. IV.

Des mariages.

Les funérailles se font avec beaucoup de pompe, & l'on y boit amplement, pour écarter l'espece d'horreur qui suit des chants funèbres; des discours funéraires & des actions des prêtres : qui par des charmes, des passeports, & des billets prétendent écarter les esprits-malins & procurer une place honorable à l'ame du défunt.

Des Funérailles.

Les Japonois sont curieux, & en général très polis entre eux, mais encore plus avec les étrangers. Leur amour ou leur haine, leur estime

Caractère
vindicatif des
Japonois.

ou leur mépris passe des peres aux enfants jusqu'à la postérité la plus reculée ; & il est rare que l'inimitié réciproque de deux familles cesse autrement que par l'extinction totale de l'une ou de l'autre. On tourne l'éducation des enfants particulièrement à la bravoure , & dès le plus bas âge on apaise leurs cris par des chansons guerrieres : on leur apprend à lire dans les histoires de leurs Héros ; & dans les compagnies la conversation roule presque toujours sur les exploits de leurs ancêtres. Aussi quand on allume des feux la nuit sur le sommet des montagnes , ce qu'on fait dans les dangers imminents , ou quand le Prince a besoin de troupes , le peuple court en foule s'enroller , chacun portant ses armes avec soi. Ils sont animés d'une telle ardeur martiale que dans les combats , ils se précipitent volontairement aux endroits les plus dangereux. Ils combattent de loin avec des flèches & des armes à feu , & de près ils se servent de piques , & de sabres si tranchants & d'une si bonne trempe qu'ils coupent quelque fois un homme par le milieu du corps.

Les Japonois sont industrieux & endurcis à la fatigue : les végétaux & les coquillages sont leur nourriture, & l'eau est leur boisson ordinaire : ils ne portent point de chemises; n'ont pour lit qu'une natte, & pour oreiller qu'une pièce de bois : mais ils entretiennent leurs habits & leurs maisons dans la plus grande propreté.

Description
du Japon.

Chap. IV.

Leur sobriété.

Il est vraisemblable que les Japonois sont une nation originale, & qu'ils ne tiennent des Chinois que quelques usages dans les sciences & dans les arts, comme les Romains en ont tiré des Grecs. On voit par leurs histoires qu'ils n'ont jamais été conquis : autant le Chinois est avare, fourbe, & trompeur, autant le Japonois est rempli de droiture, de probité & de générosité. Il n'y a peut-être pas de peuple au monde plus attentif à instruire les enfants dans ces vertus sociales, pour lesquelles ils ont un grand nombre d'Académies, dont la principale est celle de Frenajans ou Frenoxama à huit ou dix milles de Méaco.

La langue Japonoise, qui n'a presque aucune affinité avec la Chinoise.

Leur langue
& leur écriture.

Description
du Japon.

Chap. IV.

se, est très abondante & a beaucoup de synonymes. Ils écrivent en général de haut en bas, & ont différents caractères qui ne ressemblent en rien à ceux de la Chine. L'écriture diffère suivant les états, & il y en a qui écrivent comme nous de gauche à droite & reviennent ensuite alternativement de droite à gauche.

Culture des
terres.

Ces peuples sont particulièrement adonnés à l'agriculture, tant parce que le pays est excessivement peuplé, que parce qu'ils ne font aucun commerce, & sont obligés de tirer leur nécessaire de leurs propres fonds, & de leur industrie. Non seulement les terrains unis sont mieux cultivés qu'en aucun autre pays du monde, mais les montagnes même presque inaccessibles aux animaux produisent des grains jusqu'au sommet. Le plat pays est labouré avec les bœufs, & les bras des hommes y suppléent sur les hauteurs : Les excréments même ne leur sont pas inutiles & servent à fumer leurs terres. Le riz qui fait leur principale nourriture est semé dans les cantons bas, où ils le peuvent arroser au moyen
des

des canots qui amènent l'eau des rivières. Il y a des inspecteurs de terres qui font deux visites par an & estiment le rapport au temps de la moisson, parce que le propriétaire en prend six parts sur dix & le fermier en a quatre pour son travail : mais dans les terres de l'Empereur, ce Monarque n'a que quatre parts. Quand il se trouve quelque terrain inculte, celui qui le défriche en a seul le produit pendant plusieurs années. Les loix sur l'agriculture sont très sages & il y en a une conformément à laquelle celui qui manque à cultiver son champ une année en perd la propriété.

Dans les arts mécaniques ils ne manquent ni de matériaux ni d'industrie, & n'empruntent rien de l'étranger. Ils l'emportent sur toutes les autres nations Orientales pour la beauté des ouvrages, particulièrement en or, en argent, & en cuivre. Leur trempe du fer est la meilleure que l'on connoisse, & ils réussissent parfaitement à sculpter, à graver & à dorer un métal qu'ils nomment Sowaas, composé d'or & de cuivre. Ils font des étoffes si fines & si unies

Description
du Japon.

Chap. IV.

Leur industrie dans les arts.

Description
du Japon.

Chap. IV.

que les Chinois même ne peuvent les imiter. Le principal amusement des Grands de l'Etat quand ils ont encouru la disgrâce de l'Empereur, qui les relègue dans des Isles éloignées est de s'appliquer aux manufactures. Leur porcelaine surpasse de beaucoup celle de la Chine par la blancheur de la terre & par la vivacité des couleurs. Il en est de même des vernis. Leur papier qu'ils tirent d'écorces d'arbres est très fort & très blanc, il mérite particulièrement qu'on le fasse connoître.

Fabrique du
papier.

Tous les ans, quand les feuilles de l'arbre à papier tombent, on coupe les jeunes branches en morceaux d'environ trois pieds de long; on en fait des faisceaux qu'on met bouillir dans l'eau jusqu'à ce que l'écorce se sépare du bois. On les fait refroidir à l'air, on les fend suivant leur longueur, on ôte l'écorce qu'on fait sécher, & que l'on conserve avec soin. Ensuite on met tremper cette écorce dans l'eau où elle s'amollit, on la grate pour séparer la plus grossière de la plus fine, ce qui forme différentes sortes de papiers. Quand on a bien netoyé ces écor-

ces de tous les nœuds & de toutes les faletés, on les fait bouillir dans une lessive claire, & on les remue continuellement jusqu'à ce qu'elles deviennent si tendres qu'en les touchant légèrement elles se séparent en petits filets. Alors on les lave à la rivière dans des cribles, en les remuant toujours avec les mains, & elles deviennent enfin comme une substance douce & laineuse, après quoi on les étend sur une table de bois bien polie & on les bat avec des bâtons pour les réduire à une consistance de papier bouilli. On met ces racines ainsi préparées dans un petit tonneau, avec une légère infusion de riz, & de racines d'oreni qui est une substance muqueuse. On remue bien le tout avec un roseau, & l'on forme ensuite les feuilles l'une après l'autre dans des moules de jonc. On les pose sur une table couverte d'une double nattede : en mettant entre chaque feuille un roseau qui débordé un peu, pour les lever ensuite plus commodément. On couvre chaque paquet d'une planche mince de la grandeur du papier, sur laquelle on pose d'abord

Description
du Japon.

Chap. IV.

Description
du Japon.

Chap. IV.

des poids légers, crainte que les feuilles ne s'attachent les unes aux autres, & on en met de plus forts par degrés pour en bien exprimer l'eau. Le lendemain on ôte les poids: on acheve de faire sécher le papier au Soleil, on le rogne & on le met en paquets.

De la porcelaine & du sel.

La porcelaine est faite particulièrement dans la province de Fisen où l'on trouve la terre propre à cet usage en plus grande quantité: elle demande tant de soins que la description de ce travail passeroit les bornes que nous nous sommes prescrites.

Dans les Provinces maritimes on fait le sel en versant de l'eau de mer sur un sable très fin, ce qu'on répète à plusieurs reprises: on le met dans de grands pots percés au fond: on verse encore de l'eau qui filtre au travers du sable, & quand cette eau filtrée est évaporée on trouve au fond le sel très blanc & très fin.

Précautions
pour cueillir
le thé impé-
rial.

Nous avons déjà parlé du Thé dans le Chapitre second: nous remarquerons seulement ici qu'on en recueille les feuilles trois fois par an, mais que la première est la seule qui

donne celui qu'on appelle Impérial. On a observé que la terre d'Ursi, près de Méaco, est celle qui produit le meilleur Thé, aussi le Pourvoyeur impérial, qui a l'inspection de la montagne où l'on recueille celui de l'Empereur, le fait cultiver par des gens experts dans cette partie, & l'on apporte les plus grandes précautions pour cueillir & préparer les feuilles. Quelques semaines avant qu'on fasse cette récolte, les hommes qui en sont chargés évitent de manger du poisson, ni rien qui puisse leur rendre l'haleine forte, crainte que les feuilles n'en contractent quelque mauvaise odeur. On les oblige de se baigner deux ou trois fois chaque jour, & ils ne touchent les feuilles qu'avec des gants. On enveloppe celles qui sont ainsi cueillies dans des sacs de papier, qu'on renferme dans des vases de porcelaines, avec du Thé moins précieux pour les remplir, & l'Inspecteur l'envoie à la Cour sous une forte escorte. Il n'est donc pas étonnant que ce Thé soit d'un prix excessif, & en effet la livre coute à l'Empereur un oba-

Description
du Japon.

Chap. IV.

Description
du Japon.

ni, pièce d'or, dont la valeur est estimée cent onces d'argent.

Chap. IV.

On prépare les feuilles du Thé en les faisant sécher peu à peu, & les roulant comme nous les voyons arriver en Europe, mais il faut que cette préparation soit faite le jour même qu'elles sont cueillies, autrement elles deviennent noires. Les Japonois les conservent dans des vases de terre, qui ont une ouverture étroite, qu'on bouche très exactement, pour que l'air ne puisse avoir aucun passage.

Maniere
dont le boi-
vent les Ja-
ponois.

La maniere de prendre le Thé au Japon, est totalement différente de celle des Européens & des Chinois. On réduit les feuilles desséchées en une poussière très fine, par le moyen d'un moulin à bras, fait d'une pierre noire tirant sur le verd. Pour le servir en compagnie, on met cette poudre dans une boëtte, on présente à chacun une tasse d'eau bouillante, & avec une petite cueiller, on en met dans la tasse, autant qu'il en pourroit tenir sur le bout d'un large couteau. On la remue fortement avec un instrument dentelé, jusqu'à ce

qu'il se forme une écume, & on boit ensuite le plus chaud qu'il est possible.

Description
du Japon.

Chap. IV.

Le Thé est d'un si grand usage au Japon, que dans toutes les maisons on en fait le matin une chaudiere de commun, qui sert à appaiser la soif de la famille pendant toute la journée. La maniere de le présenter fait partie de la politesse Japonoise, & de même que nous avons en Europe des Maîtres à danser, ou à faire d'autres exercices, il y en a au Japon qui n'ont d'autre emploi, que celui d'enseigner à faire avec grace les honneurs d'une table à Thé.

CHAPITRE V.

Description des Barques & des Maisons du Japon: Palais de l'Empereur à Jedo: Combien cet Empire est peuplé: Description de Jedo & des villes de Méaco & Osacca.

LES Barques qui servent à transporter les hommes & les marchandises, d'une Ile, ou d'une Pro-

Des barques
du Japon.

Description
du Japon.

Chap. V.

vince à une autre, sont les plus forts bâtimens qu'il y ait au Japon. Elles ont ordinairement quatorze brasses de long, & quatre de large, & sont disposées pour aller à la voile & à la rame. La poupe est large & plate, avec une grande ouverture au milieu, par où l'on voit tout l'intérieur, & il est défendu d'en construire sans cette ouverture, pour que les Japonois ne puissent s'en servir à faire de plus longs cours : elles n'ont qu'une voile, & la hauteur du mât est égale à la longueur du bâtiment : les rameurs agissent au son d'une chançon, qui sert à régler leurs mouvements, en même-temps qu'elle les anime. Les barques & les chaloupes, sont construites de cédre, ou de sapin, qui est très commun dans ce pays. Celles qui ne servent que pour les parties de promenades, sont ordinairement fort ornées.

Des maisons.

Suivant les Loix de l'Empire, les maisons des particuliers ne peuvent être élevées de plus de six brasses, & il est rare même qu'elles aient cette hauteur, à moins qu'elles ne soient destinées à faire des magasins : elles ont cependant deux étages,

mais le second sert de grenier, ou de garde-meuble. On fait les maisons si basses à cause des tremblements de terre, qui renverseroient des édifices plus majestueux. Elles sont remarquables pour la propreté, & pour les décorations dont elles sont embellies. Il est très rare qu'elles soient partagées par des murs de refan, ils sont seulement de légères cloisons de papier doré ou coloré, soutenu par des tringles de bois, ce qui leur donne la facilité de changer à volonté la disposition de leurs appartements. Les planchers sont au-dessus du niveau des rues, & ils y étendent des nattes, sur lesquelles ils s'assoient les jambes croisées. Les portes, les fenêtres, les poteaux, & les passages sont peints & vernis, mais les plafonds sont couverts de papier doré ou argenté, orné de fleurs. Les maisons des Grands sont partagées en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, avec une grande cour, d'où l'on monte dans les appartements, & derriere sont de beaux jardins, ornés d'allées, de terrasses, de monticules, & bien garnis de fleurs. C'est

Description
du Japon.

Chap. V.

particulièrement dans les maisons de Campagne qu'ils font paroître le plus de luxe, par des plafonds de cédre, ornés d'ouvrages en or & en argent, d'un très beau & très riche travail. Le peu de hauteur des bâtimens qui font presque tous de bois, les rend très sujets aux incendies, mais les gens riches ont ordinairement un appartement isolé en pierre, où ils se sauvent avec ce qu'ils ont de plus précieux.

Palais de
l'Empereur
à Jédo.

Le Palais impérial de Jedo, Capitale de l'Empire, qui a été détruit en 1703 par un tremblement de terre, a été rébâti depuis avec une magnificence surprenante. Il est entouré de murs élevés, & de fossés profonds, avec une large esplanade entre les deux. Ces murs ont huit ou neuf portes, disposées de façon qu'il faut tourner à droite & à gauche avant d'entrer dans la Cour intérieure : d'une porte à l'autre on trouve une place spacieuse, on monte ensuite aux appartemens, entourés de murs fort hauts, & ces places sont assez grandes pour ranger mille hommes en bataille dans chacune. Le Palais Impérial est au mi-

lieu, formé de trois corps de bâtimens, qui ont chacun neuf étages, & se terminent en pyramides par de gros dauphins, couverts de plaques d'or. Le nombre des appartemens est considérable : ils sont très spacieux, & servent à loger l'Empereur, ses femmes, ses principaux Officiers, & toute sa suite. Les plafonds couverts d'ornemens en or & en argent, sont encore embellis de pierres précieuses, & les murs sont couverts de riches tapisseries de soie, brodées en argent, en or, & en perles. Le trône de l'Empereur est d'or massif, enrichi de pierreries d'un prix inestimable. Le plafond de ce trône est orné de très belles figures, & de paysages, où l'or est répandu avec profusion, & soutenu par quatre beaux piliers très bien dorés. Devant le palais est un magnifique théâtre, où l'on représente des pièces pour l'amusement de la famille Impériale. Le tout forme une étendue de cinq milles de tour, qui paroît comme une grande ville, habitée par des Rois & des Princes, chacun faisant ses efforts pour marquer par sa magnificence son respect envers l'Empereur.

Description
du Japon.

Chap. V.

Description
du Japon.

Chap. V.

les enfants des Princes & des Grands de l'Empire y font élevés, & servent d'ôtages de la fidélité de leurs Pères. Outre ce palais, l'Empereur en a plusieurs autres en différentes villes, mais nous ne nous arrêterons pas à en donner la description, nous remettrons aussi à parler des Temples, en traitant de la Religion du pays.

L'Empire étant excessivement peuplé, ainsi que nous l'avons déjà dit, doit avoir un grand nombre de villes: elles sont toutes bien bâties, avec des rues régulières, qui se coupent à angles droits. Elles n'ont ni murs, ni fossés, mais seulement des portes, qui n'ont guères plus d'apparence que celles qui sont à l'extrémité de chaque rue, & qu'on ferme tous les soirs. Dans les villes où il réside quelque Prince, elles sont un peu plus ornées, & l'on y monte la garde, mais les autres sont entièrement ouvertes sur la campagne.

Description
de Jedo.

Jedo, Capitale de l'Empire, est situé à 35 degrés, 54 minutes de latitude septentrionale, & à 157 degrés de longitude, dans une plaine spacieuse au fond d'une baie, où l'eau est si basse que les bâtimens ne

peuvent arriver jusqu'à la ville, & qu'on est obligé de les décharger une lieue au-dessous. On prétend que Jedo a vingt & un milles de longueur, quinze de large, & soixante de tour: il a la forme d'un croissant, suivant celle de la baye. Il n'y a point de murailles, mais en quelques endroits on a élevé des remparts très hauts, plantés d'arbres, plutôt pour empêcher les incendies de s'étendre d'une partie à l'autre de la ville, que pour les défendre contre aucun ennemi. La rivière qui passe au travers, se partage en différentes branches avec des ponts sur chacune, & du principal qu'on appelle le pont de Nippon, l'on compte les distances à tous les autres endroits de l'Empire. Au-dessous du toit de presque toutes les maisons, on a construit un réservoir pour éteindre le feu, aussi-tôt qu'il commence à paroître, mais il étend quelquefois si subitement ses ravages, que l'unique remède pour en arrêter les progrès, est de couper les maisons avant que l'incendie les ait atteintes. Il y a dans Jedo beaucoup de Temples, de Monastères, & d'autres bâtimens publics

Description
du Japon.

Chap. V.

pour les personnes d'un rang distingué, avec de grandes cours, & des portes superbes: cette ville fourmille de Marchands & d'Artisans: le concours prodigieux des Courtisans, des Bonzes, & des Moines du pays, qui passent leur vie dans une molle oisiveté, y rend les vivres, & toutes les denrées d'un plus haut prix qu'en tout autre endroit de l'Empire.

De Méaco.

Kio ou Méaco, résidence du Dairi ou Empereur Ecclésiastique, a environ trois milles de long, & un mille de large. Elle est environnée de collines agréables, dont les côteaux sont couverts de Temples, de Chapelles & d'autres bâtimens religieux. Le Dairi demeure dans la partie Septentrionale, avec sa famille & sa Cour: il y occupe un espace coupé par douze ou treize rues, & séparé du reste de la ville, par des murailles & des fossés. A l'Ouest est un fort château, que l'Empereur habite quand il va visiter le Dairi. C'est particulièrement dans cette ville qu'on fait les plus beaux ouvrages de l'Empire; on y raffine le cuivre, on y fabrique les riches étoffes de soye avec des fleurs d'or & d'ar-

gent, on y bat la monnoie, on y imprime les livres, & l'on y travaille aux Cabinets, & à toutes les autres curiosités du Japon.

Description
du Japon.

Chap. V.

Osacca, située à 34 degrés, 50 minutes de latitude, est la ville la plus commerçante de tout le Japon, & la plus commode pour le transport des marchandises. On y marque les six heures dans lesquelles les Japonois partagent la nuit par le son des tambours pour la première, d'un instrument de cuivre, nommé gum-gum pour la seconde, d'une cloche pour la troisième, & ainsi de suite en recommençant. Quoique cette ville soit très peuplée, tout y est à très bas prix, aussi les Japonois l'appellent le Théâtre universel des plaisirs. Il n'y a pas de jour qu'on n'y représente quelque Drame : Il y vient de toutes les parties de l'Empire, des Comédiens, des Farceurs, des Faiseurs de tours, & d'autres Charlatans. Il y a un Château très fort, avec une nombreuse garnison, non-seulement pour en défendre l'accès contre toute invasion étrangère, mais particulièrement pour tenir dans le respect la ville, & toute la Province,

D'Osacca.

ainsi que pour la garde du trésor de
l'Empereur, qu'on y apporte des Pro-
vinces Occidentales.

C H A P I T R E VI.

*Origine prétendue des Japonois : De
leurs Loix , & de leur Gouverne-
ment : Ils chassent les Portugais :
Puissance & dignité de l'Empereur
Séculier : Du Dairi & de sa Cour.
Police des Villes : Cérémonie de
fouler aux pieds le Crucifix : Forme
des serments Japonois.*

Origine
fabuleuse des
Japonois.

RIEN n'offense plus sensiblement
l'orgueil des Japonois , que de
les faire descendre des Chinois , &
ils prétendent être les enfants des
Dieux tutélaires de leur pays , sans
tirer leur origine d'aucun autre ; leur
Histoire, de même que celle de tous
les anciens Peuples, est mêlée de
tant de fables , que nous ne nous
arrêterons pas à la rapporter. Nous
remarquerons seulement qu'ils ont
deux Empereurs : celui qu'on nom-
me Séculier , qui gouverne réelle-
ment tout l'Empire , & le Dairi ou

Empereur Ecclésiastique, qui satisfait de la grandeur de son origine, qu'il croit tenir des premiers Dieux, croiroit s'abaisser, s'il s'occupoit des affaires temporelles. Ce dernier est le plus ancien Monarque, & c'est sur son indolence que s'est établie la puissance de l'Empereur Séculier, qui n'étoit originairement qu'un Général du Dairi : mais pour se prêter à la superstition des peuples, il lui laisse toute l'autorité en ce qui concerne le spirituel.

Description
du Japon.

Chap. VI.

Ce nouvel Empire n'a été solidement établi que vers l'an 1583, par un soldat de basse extraction, mais d'un génie entreprenant, qui parvint à la Couronne, & elle est depuis demeurée dans sa famille. Il établit de nouvelles Loix, qu'on peut dire qui sont tracées avec le sang, puisque les fautes les plus légères sont punies de mort, telles que le mensonge, le jeu, même sans intérêts, la médifance, un coup donné avec une épée, quoiqu'elle ne soit pas tirée du fourreau. En plusieurs Provinces les peres de famille, excepté ceux du plus bas état, ont pouvoir sur la vie de leurs femmes, de leurs

Origine de
l'Empereur
séculier : Sé-
vérité des
loix du Jap-
pon.

enfants, & de leurs domestiques. Dans les grands crimes, tels que de manquer d'obéir aux Ordonnances de l'Empereur, de frauder ses droits & ses revenus, de faire de la fausse monnoie, de mettre le feu à une maison, de voler, de débaucher une femme mariée, d'enlever une fille, de commettre des injustices dans l'administration des affaires publiques, le châtimement n'est pas borné aux seuls criminels, & on l'étend sur leurs pères, leurs frères, leurs enfants, & même sur des parents plus éloignés, suivant l'atrocité du délit. On les fait mourir tous en même-temps, quoiqu'ils soient en différentes Provinces, parce qu'on diffère l'exécution jusqu'à ce que les ordres aient pu être portés dans les plus éloignées. La peine de mort prononcée contre les parents, est ordinairement bornée aux hommes, mais on vend les femmes pour esclaves, excepté dans les crimes de haute trahison, où les femmes & les filles du coupable sont mises à mort. Pour les vols on crucifie les criminels la tête en bas, & suivant l'atrocité du crime on les laisse plus ou moins long-temps lan-

guir dans ce cruel supplice. Dans tous les cas on accorde la grace à celui des parents qui dénonce le criminel, ce qui le fait découvrir promptement, mais la plupart se poignent eux-mêmes quand ils se voyent découverts, pour éviter l'horreur des tortures qu'on leur fait souffrir. Les Princes condamnés ont aussi le privilège de se poignarder, ou de s'ouvrir le ventre, pour ne pas périr par la main des exécuteurs.

Description
du Japon.

Chap. VI.

Les Portugais qui avoient découvert le Japon en 1543, y avoient formé des établissemens considérables. La Religion Chrétienne y faisoit le plus grand progrès, & près du tiers de l'Empire étoit soumis à la Foi Catholique : mais Taico craignant que ces étrangers ne se rendissent enfin maîtres de tout le pays, résolut de chasser tous les Chrétiens du Japon. Il découvrit, ou feignit d'avoir découvert une conspiration contre l'Etat, & excité par les Prêtres des Idoles, qui voyoient de jour en jour diminuer leur crédit : il forma le projet de les écarter tous de son Empire. La mort l'arrêta dans l'exécution, il fut mis au nombre des

Persécution
contre les
Chrétiens.

Description
du Japon.

Chap. VI.

Dieux , & ses successeurs suivirent les mêmes vues. On donna ordre aux Portugais, au Clergé Catholique , & aux Japonois qui avoient contracté des mariages avec eux , de sortir de l'Empire , sous peine d'être crucifiés, & à tous les autres qui avoient embrassé la Foi Chrétienne , d'y renoncer , dans un temps limité , sous peine du même supplice. Les ténèbres étoient dissipées , & la raison perfectionnée par les lumières de l'Evangile , ne laissoit plus d'entrée aux absurdités de l'Idolatrie : la persécution devint furieuse , & faute d'autres arguments , pour convaincre les nouveaux convertis on employa les épées, les haches, les croix & les flammes. Animés par l'exemple des Missionnaires , ils scellerent leur foi par l'effusion de leur sang , & donnerent des preuves si éclatantes de courage & de constance , que leurs barbares ennemis ne purent leur refuser leur admiration. Cette cruelle persécution , plus longue qu'aucune autre , dont l'histoire fasse mention , dura près de quarante ans. Enfin trente - sept milles Chrétiens se retirèrent dans le Château de Sima-

bara, non dans le deſſein d'attaquer leurs perſécuteurs, mais uniquement pour y défendre leur vie: ils y furent aſſiégés, ce Château fut emporté le 12 d'Avril 1638, & ceux qui reſtoient périrent tous par le fer ou par le feu; c'eſt ainſi que la Religion Chrétienne fut détruite au Japon, après y avoir fleuri depuis qu'elle y avoit été portée par Saint François Xavier.

Description
du Japon.

Chap. VI.

Les Empereurs actuels ſont auſſi deſpotiques que l'ont jamais été les Dairis. Entre leurs principaux Sujets, vingt & un portent le titre de Rois, ſix celui de Princes, outre quatre Ducs, dix-ſept Comtes, & quarante & un Seigneurs, autant qu'on peut comparer leurs titres avec ceux d'Europe. Les forces toujours ſubſiſtantes, en y comprenant les garniſons, ſont de cent mille hommes d'Infanterie, & de vingt mille Cavaliers; mais en temps de guerre, les contingents des Provinces y ſont joints, ce qui monte à trois cents ſoixante & huit mille hommes d'Infanterie, & à trente-huit mille de Cavalerie.

Puiſſance des
Empereurs
ſéculiers.

Quoique le Dairi n'ait d'autre au-

Du Dairi ou
Empereur Ec-
cléſiaſtique.

Description
du Japon.

Chap. VI.

torité que dans les affaires Ecclésiastiques, il est traité avec plus de respect qu'on n'en rend peut-être à l'Empereur. Jamais ses pieds ne posent sur la terre, & il est toujours porté sur les épaules de ses Officiers. Il est dans une si grande retraite qu'il semble que le soleil ne soit pas digne de l'éclairer, & que l'air extérieur ne soit pas assez pur pour le toucher. Il ne porte jamais deux jours les mêmes habits, & on le sert dans des plats de terre vernissée qu'on brise ensuite, parce qu'on croit que si quelque profane avoit l'audace d'en faire usage après lui, sa bouche enfleroit aussi-tôt, & le feu s'étendrait jusqu'au fond de son gosier. Les titres qu'on lui donne sont si pompeux qu'ils n'appartiennent qu'à la Divinité : tout le monde se prosterne devant lui, excepté l'Empereur, tout ce qu'il touche est regardé comme sacré, & il laisse croître sa barbe, ses cheveux & ses ongles. Il a douze femmes qu'il tient très renfermées : quand il meurt le premier Ministre de la Cour Ecclésiastique, proclame pour successeur son plus proche parent, sans avoir égard à l'âge

ou au sexe; & l'on a vu quelquefois une des femmes, ou une jeune fille succéder à cette dignité suprême.

Description
du Japon.

Chap. VI.

Si les revenus du Dairi répondoient à l'éminence de ses titres, l'Empire séculier seroit en danger d'en être ébranlé; mais par une sage précaution, c'est l'Empereur qui est le maître de ses revenus, & la plus grande partie de ses Officiers sont obligés de gagner leur subsistance par le travail de leurs mains; aussi de vains honneurs sont peu redoutables. L'habillement de cette Cour est entièrement différent de celui des Officiers de l'Empereur. Ils ont des caleçons d'une largeur énorme, avec de grandes robes traînantes & des chapeaux, dont la forme sert à connoître leur rang & leurs emplois. Il en est de même des femmes, particulièrement les douze du Dairi, qui sont enveloppées de tant de larges robes de soie couvertes de fleurs d'or & d'argent, qu'à peine peuvent-elles faire un pas quand elles sont dans toute leur parure.

Revenu &
cour de cet
Empereur.

Quand le Dairi jouissoit de l'autorité suprême, il choissoit à sa volonté la ville où il vouloit résider,

Description
du Japon.

Chap. VI.

mais depuis que les Empereurs Se-
culiers ont envahi tout le Gouver-
nement, il est obligé de demeurer à
Méaco. Il a une garde nombreuse,
qui dépend de l'Empereur, & qui
sous les apparences du respect, le
tient dans une espece de prison ho-
norable, toujours prête à s'assurer
de sa personne, s'il formoit quelque
entreprise contre le Monarque.

Du Gouver-
nement.

Il y a deux Gouverneurs dans cha-
que ville, & trois dans celle de Nan-
gasacki, dont les femmes & les en-
fants restent en ôtage à la Cour : on
les change tous les deux ans. Ils ont
sous eux quatre Magistrats, dont
l'emploi dure une année, & ils sont
obligés tous les jours de communi-
quer au Gouverneur toutes les affai-
res qui passent devant eux. Dans cel-
les qui sont d'une discussion difficile,
ils les remettent à la Cour de justi-
ce, ou elles sont décidées par le Gou-
verneur, avec le consentement de
cette Cour, dont les jugements sont
sans appel, en matiere civile ; mais
pour le criminel, personne ne peut
être exécuté sans un ordre signé du
Conseil d'Etat de Jeddo. Nous n'en-
trerons pas dans le détail des autres
emplois,

emplois, ni des différents états : le plus méprisé de tous est celui des Tanneurs, & on les oblige d'être les exécuteurs de toutes les sentences de mort.

Description
du Japon.

Chap. VI.

Pour exercer la Police, il y a dans chaque rue un principal Officier nommé Ottona, qui en a plusieurs inférieurs, & tous ensemble entretiennent le plus bel ordre. Ils ont un registre où l'on inscrit les naissances, les mariages, les morts, qui arrivent dans leur rue, ainsi que les noms de tous les habitants, la liste de ceux qui sont en voyage, & tous les changements qui y arrivent. L'Ottona est responsable de tous les désordres qui peuvent arriver dans sa rue ; quand quelqu'un veut changer de logement, il ne peut être admis dans une autre, qu'après avoir présenté requête au chef de la rue, où il choisit son nouveau domicile, & il n'y peut être admis qu'après une information, & avec le consentement de tous les habitants. Chacun à son tour est obligé de monter la garde, & de faire sentinelle la nuit dans sa rue ; s'il arrive quelque trouble on double les sentinelles, & on les fait monter de

Police des
rues.

Description
du Japon.

Chap. VI.

Cérémonie
du Crucifix
foulé aux
pieds.

jour : elles sont si respectées, que la plus légère insulte contre elles, est punie de mort.

Il y a une cérémonie très remarquable qu'on ne fait qu'à Nangasaki, où la religion Chrétienne avoit fait le plus de progrès. Au commencement de l'année tous les habitants foulent aux pieds le Crucifix, & une image de la Sainte Vierge, ou de quelque autre Saint, pour marque qu'ils ont renoncé à la religion Chrétienne. Ceux qui sont chargés de ce soin, vont de maison en maison par toute la ville, & personne n'en est exempt : les enfants mêmes, qui ne peuvent marcher, n'en sont pas dispensés, & leurs meres les tiennent sous les bras, en leur faisant poser le pied sur le Crucifix.

Serment des
Japonois.

Tout homme qui fait un serment au Japon, invoque la vengeance des Dieux du Ciel, & des Magistrats de la terre, sur lui-même, sur sa famille, sur ses domestiques, sur ses amis, & sur ses parents, s'il ne remplit pas exactement les articles qu'il jure d'accomplir. Il écrit ensuite les paroles du serment, & les articles, qu'il scelle de son cachet trempé dans

l'encre, après quoi il se pique le doigt, & fait tomber quelques gouttes de sang sur le papier, comme pour donner plus de force au serment.

Description
du Japon.

Chap. VII.

CHAPITRE VII.

Des religions du Japon, particulièrement du Sinto, du Budso, & de la religion des Philosophes.

LA religion des Japonois en général est le Paganisme le plus grossier : mais semblable aux Hollandois il leur est permis de suivre celle qu'ils veulent choisir, pourvu qu'elle n'intéresse en rien le gouvernement, & ne trouble ni la paix, ni la tranquillité du royaume, aussi les religions étrangères s'y sont introduites avec assez de succès. Entre celles qui sont particulières au pays il y en a trois principales qu'on nomme le Sinto, le Budso, & la religion des Philosophes.

Religion
du Japon.

La religion nommée Sinto doit être regardée comme la première,

Du Sinto

à cause de son antiquité plutôt que pour le nombre de ceux qui la professent. Ils ont quelques idées obscures & imparfaites de l'immortalité de l'ame & d'un état futur de châtimens & de récompenses : ils n'adorent que les Dieux qui prennent un soin spécial des affaires du monde, & quoiqu'ils reconnoissent un Etre suprême qui habite au plus haut des cieux, & quelques Dieux inférieurs qu'ils placent entre les étoiles, ils ne leur rendent aucun culte, & n'ont aucun jour qui leur soit consacré, parce qu'ils ne pensent pas que des Dieux si éloignés prennent connoissance de ce qui nous concerne. Ils jurent cependant par ces Dieux supérieurs, mais ils n'invoquent & n'adorent que ceux qu'ils croient avoir le souverain gouvernement de leur pays, la suprême direction des éléments, des productions & des animaux du Japon. Ils croient que ces Dieux non-seulement peuvent les rendre heureux en cette vie, mais encore que ce sont eux qui à la mort leur procurent des récompenses proportionnées à la conduite qu'ils ont tenue. De cette opinion vient leur profon-

de vénération pour le Dairi qu'ils croient descendre en droite ligne de la branche aînée de ces Dieux, & qu'ils regardent par cette raison comme l'image vivante de la Divinité, dont aucun mortel n'est digne d'approcher.

Description
du Japon.

Chap. VII.

Leurs temples ont très peu d'ornemens, l'intérieur n'est tendu que de papier blanc, pour marquer la pureté de cœur qu'on doit y apporter : il y a souvent un grand miroir au milieu pour faire souvenir aux hommes que de même qu'ils voyent dans la glace leurs moindres défauts corporels, les Dieux immortels connoissent les taches les plus légères de leurs consciences. Les idoles ne sont pas ordinairement exposées à la vue, mais renfermées dans un sanctuaire devant lequel le peuple se prosterne. Ces temples n'ont pas de Prêtres, & ils sont desservis par des séculiers, qui ignorent souvent l'histoire de leurs Divinités, & les principes de la religion dont ils sont les Ministres. Ils portent par-dessus leurs habits séculiers de grandes robes ; ordinairement blanches, ou jaunes, & quel-

Description
du Japon.

Chap. VII.

quefois d'autres couleurs : se rasent la barbe , mais laissent croître leurs cheveux , & portent un bonnet qui a la forme d'un vaisseau. Il est attaché avec deux cordons de soye , terminés par une frange & plus ou moins longs suivant la dignité de celui qui les porte. Ils ont le privilège de ne jamais se courber plus bas devant quelque personne que ce soit que pour faire toucher cette frange à terre. Ils sont pour le spirituel sous la direction du Dairi , mais pour le temporel tous les Ministres Ecclésiastiques de l'Empire sont soumis à deux Juges nommés par l'Empereur. Ces Ministres sont d'un orgueil excessif , portent deux sabres comme les nobles , & croient au-dessous de leur dignité de communiquer avec le commun peuple.

Leur croyan-
ce.

Les Sintoïstes ne croient point à la transmigration des ames , mais ils ne tuent ni ne mangent les bêtes de service , parce qu'ils croiroient commettre une ingratitude envers elles. Ils croient que les ames séparées des corps montent dans les champs celestes , situés précisément au-dessous de trente trois cieux où les Dieux habitent ; que celles donc

la vie a été pure y sont auffi-tôt admifes, & que les autres demeurent errantes jufqu'à ce que leurs crimes foyent expiés, mais ils ne croyent point à aucun lieu de tourment. Ils font confifter la pureté dans l'obéiffance aux lumières de la nature ou de la raifon, & aux ordres du Magiftrat civil; & ce peu de préceptes, joint à la févérité des loix auxquelles ils doivent obéir par principe de confcience fuffit pour leur faire fuivre une vie réglée, & acquérir les vertus morales.

Un autre point effentiel de leur religion eft de s'abftenir de tout ce qui rend l'homme impur, c'est-à-dire du fang, de manger de la chair, de toucher un corps mort, & ils font exclus plus ou moins long-temps des temples felon la nature de l'impureté. Il leur eft ordonné d'observer les Fêtes folemnelles, qui font en grand nombre : de faire des pèlerinages au lieu facré d'Isje, c'est-à-dire au temple de Tensio-Dai-Sin le plus grand de tous les Dieux du Japon. Enfin de châtier & de mortifier leurs corps, mais ce dernier article eft ordinairement le moins observé.

Description
du Japon.

Chap. VII.

Description
du Japon.

Chap. VII.

Des pélé-
rinages.

Les dévots Japonois font ce pèlérinage tous les ans, & les autres pensent qu'il suffit de le faire une fois en sa vie : ils sont libres d'y aller en chaise, à cheval ou à pied suivant leur fortune, & portent attaché sur eux leur nom & le lieu de leur demeure pour qu'on sache ce qu'ils font en cas d'accident. Ils croient que ce pèlérinage remet tous les péchés, & les Ministres leur en donnent un acte authentique. Ceux qui vont à pied portent sur leurs épaules une natte qui leur sert de lit, & les pauvres vivent de charités en route.

Le temple d'Isje est situé dans une grande plaine, & n'est autre chose qu'un bâtiment de bois très bas & couvert de chaume pour marquer la simplicité des fondateurs, avec un miroir au milieu, & de la tapisserie de papier. Il est entouré d'environ cent autres temples dédiés à des Divinités inférieures, & dont quelques-uns sont si bas qu'un homme peut à peine y demeurer debout ; mais chacun a son Ministre séculier. Près du temple sont des maisons où demeurent ceux qu'on appelle les mesfagers des Dieux, qui fournissent

des logements aux pèlerins. Dans le même canton est une Ville remplie d'auberges & habitée par toutes fortes d'ouvriers, qui tirent leur subsistance du concours de peuple qui visite le temple.

Description
du Japon.

Chap. VII.

Les Japonois, naturellement superstitieux sont aussi enclins à faire des vœux qu'à aller en pèlerinage, & les deux sexes ont un grand nombre de maisons religieuses de différents ordres. Les Jammabocs sont des espèces d'hermites qui prétendent être experts dans la magie, & auxquels la simplicité du peuple attribue tout ce qu'on croyoit autrefois des forciers en Europe. Ils prétendent aussi pouvoir tenir des charbons ardents & des fers rouges sans en être incommodés, à peu-près comme les gens que nous voyons courir les foires & faire des tours d'adresse. Les aveugles Busets & les aveugles Fekies sont deux sociétés religieuses, composées de gens de tous états qui ont perdu la vue par accident, ou qui sont aveugles de naissance. La première de ces sociétés doit son origine à un jeune fils de l'Empereur Jengino, qui

Religieux
Japonois.

Description
du Japon.

Chap. VII.

cessa de voir après avoir pleuré longtemps la mort d'une Princesse qu'il aimoit & dont il étoit également aimé. Le fondateur des aveugles Fekies nommé Kakekigo se creva lui-même les yeux après avoir été pris dans une bataille. Son vainqueur lui fit éprouver tant de bons traitements que pénétré de reconnaissance, il eut recours à ce cruel expédient pour ne plus voir celui, qu'il ne pouvoit regarder sans être animé d'un esprit de vengeance dont il reconnoissoit lui-même l'injustice.

Religion de
Budso.

La religion de Budso, ou idolatrie étrangere vient de celle des Bramines Indiens : ses sectateurs adorent sous le nom de Buds & de Siaca le même Dieu que les Indiens nomment Wisthnou. Ils croient que les ames des hommes & des animaux sont immortelles, & d'une même substance : qu'elles ne diffèrent que suivant l'organisation des corps auxquels elles sont jointes : que lorsqu'un homme meurt, s'il a vécu dans la pureté, son ame passe dans le séjour des délices, & est éternellement heureuse : mais que s'il a été vicieux

elle est tourmentée autant de temps qu'il a vécu, & passe après dans le corps d'une bête, d'où elle revient dans celui d'un homme, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait mené une vie exempte de crimes. Ils observent cinq préceptes que Siaca a fortement recommandés à ses Disciples: De ne rien tuer de ce qui a vie: De ne point voler: De ne point commettre de fornication: D'éviter le mensonge, & toute autre fausseté: Et de ne point boire de liqueurs fortes.

Description
du Japon.

Chap. VII,

Il y a plusieurs Sectes des adora- Des Bonzes
teurs de Siaca, & les Bonzes qui en font les principaux Ministres, mènent une vie délicieuse, ainsi que la plupart des autres Prêtres Payens. Ils ont des Temples superbement ornés, des Couvents & d'autres édifices d'une beauté surprenante, toujours agréablement situés, parce qu'ils disent que les Dieux se plaisent à voir des objets gracieux, opinion très favorable aux plaisirs de leurs Ministres. L'intérieur des Temples est orné de colonnes, de laques, & d'images éclatantes. On y voit ordinairement une grande Idole dorée, d'une figure monstrueuse, avec des lumie-

Description
du Japon.

Chap. VII.

res odoriférantes qui brûlent continuellement autour. Celui de Méaco, le plus somptueux de tout l'Empire, est bâti de belles pierres, & le toit en est très élevé. Il est situé sur une hauteur, où l'on monte par des escaliers de pierre, avec de hauts piliers de même, à dix pas l'un de l'autre ; au sommet du Temple est une grande lanterne, qui fait un très bel effet dans la nuit. Il est soutenu par beaucoup de piliers, & l'intérieur contient un grand nombre d'Idoles, dont la principale est de cuivre doré, assise sur un siège de quatre-vingt pieds de hauteur. Quinze hommes peuvent tenir dans la tête de ce Colosse, dont le pouce à quinze pieds de circonférence, & les autres membres, à proportion. Tout le pays fourmille d'Idoles, non-seulement dans les Temples, mais aussi dans les places publiques, dans les marchés, & jusques sur les grands chemins.

Religion
des Philosophes.

La religion des Philosophes est très différente des deux autres, & ils n'admettent aucun des Cultes reçus dans le pays. Ils disent que le bonheur suprême consiste dans le plaisir

qu'on goûte à pratiquer exactement la vertu, & que les hommes sont obligés d'être vertueux, parce que la Nature leur a donné la raison, qui doit leur servir de guide, pour faire voir leur supériorité sur les autres Etres qui habitent la terre. Ils ne croient point à la transmigration des ames; mais ils pensent qu'il y a un esprit universel répandu dans toute la Nature, qui anime toutes choses, & qui reçoit dans son sein toutes les ames particulières, comme la mer reçoit les rivières, & ils confondent cet esprit universel avec l'Etre Suprême. Ces Philosophes regardent le suicide comme un moyen honorable d'éviter une mort honteuse, ou de tomber entre les mains de ses ennemis.

Ils se conforment à la Coutume générale du pays, pour célébrer la mémoire de leurs parents, & de leurs amis défunts, en mettant sur une table toutes sortes de mets en leur honneur, crus & cuits. Ils font aussi des repas d'anniversaire, où la famille du défunt est invitée; chacun y vient avec les habits les plus somptueux: on se prépare à y assister, en se bai-

Description
du Japon.

Chap. VII.

gnant trois jours de suite, en s'abstenant du mariage, & de tout ce qui peut faire contracter quelque impureté.

Les Philosophes ne célèbrent aucune autre fête, & ne rendent aucun Culte aux Dieux du pays. Comme on les a soupçonnés de favoriser la religion Chrétienne, ils sont obligés, pour se garantir de ce soupçon, d'avoir dans leurs maisons une Idole, ou au moins le nom d'une des divinités du pays, dans une place honorable, avec un pot de fleurs devant : mais dans les Ecoles ils ont le portrait de Confucius. Cette Secte étoit autrefois très nombreuse : ils cultivoient les arts & les sciences ; & les plus sages de la nation adoptoient leurs principes ; mais depuis l'horrible persécution élevée contre les Chrétiens, on craint de lire leurs livres, qui étoient autrefois aussi estimés au Japon, que les écrits de Socrate & de Platon le sont en Europe.

Fin du Tome quatrième,

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce quatrieme Volume.

A

- A** *MIDAS* (Philippe) est envoyé par Raleigh pour faire des découvertes avec Barlow, 36. Ils vont à l'isle de Wokoken, *Ibid.* Ils découvrent la Virginie, 39. Drake le ramene en Europe, 45.
- Arwaycas*, peuples de la Guyane, découverts par Raleigh, 78.
- Asaph-Chan*, premier Ministre du Mogol, veut faire périr le Prince Corforone, 292. Il devient ami de Rowe, 348.
- nio de*) Gouverneur de Saint Joseph, son caractère, 66. Il est fait prisonnier par Raleigh, 67. Il veut le détourner d'aller à la Guyane, 70.
- Berry*, Capitaine envoyé à la Guyane par Raleigh, 104. Succès de son voyage, 105. Il ne peut trouver la ville de Manoa, 106. Son retour en Europe, 107.
- Borneo*, force & sagesse des femmes de cette isle, 191.

B

- B** *BARLOW* (Arthur) est envoyé avec Amida pour faire des découvertes, 36.
- BERREO* (Dom Anto-

C

- CALLEADA*, cruauté du Roi de ce pays. Sa mort, 326.
- Cavendish* (Thomas) ses commencements, 146.

Il part pour faire des découvertes, 148. Il donne le nom au port désiré, 149. Il passe le détroit de Magellan, 150. Il combat les Espagnols, 153. Il brûle deux vaisseaux, 154. Il prend & brûle Païta, 155. Il ravage Puna, 157. Il prend plusieurs vaisseaux, 158. & 162. Il perd un des siens, 164. Il aborde à l'isle de Guam, 164. Il mouille à Java, 168. Son retour en Angleterre, 172. *Chili*, cruauté des habitants envers les Espagnols, 184. *Comorra*, Isle où aborde Rowe, 253. Description des habitants, 255. *Corone*, second fils du Mogol, peu aimé, 281. Il est nommé pour commander l'armée de son pere, 289. Il se met en marche, 305. Il arrête les présents de Rowe, 327. Il refuse de le recevoir, 347. *Corforone*, fils aîné du Mogol, est retenu en prison, 290. Sa vie est en grand danger, 293. Il est livré à ses ennemis, 294. Il est soute-

nu par son pere, 295. Il est remis en liberté, 310.

D

DAIRI, Empereur Ecclésiastique du Japon, 424. Vénération qu'on a pour ce Prince, 429. *Drake* (François) arrive aux Molucques, 2. Visite que lui fait le Roi de Ternate, 4. Il mouille à Java, 11. Son retour en Angleterre, 13. Il reçoit la visite de la Reine Elisabeth à son vaisseau, 17. Il fait une nouvelle expédition, 18. Brûle Saint Jago, 19. Rançonne S. Domingue & Carthagène, 20. Son retour, 21. Il détruit une flotte Espagnole, 22. Défait une armée navale, 23. Ses derniers exploits, 25. Sa mort, 27. *Durbal*, lieu où le Grand Mogol donne audience, 263.

E

ELISABETH, Reine d'Angleterre visite Drake dans son vaisseau, 17. Elle encourage Raleigh, 33. Elle donne le

nom à la Virginie, 39.
Elle fait mettre Raleigh
en prison, 63. Sa mort, 120.

Effex (le Comte d') com-
mande une flotte contre
les Espagnols, 102. Il
commet plusieurs fau-
tes, 111. Sa flotte est
détruite par une tempê-
te, 116. Sa mort, 119.

G

GREENVILLE (Richard)
est envoyé par Raleigh
pour faire des décou-
vertes, 40. Il laisse une
Colonie à la Virginie,
41. Il en établit une se-
conde, qui est égale-
ment détruite, 47.

Guam, Isle où aborde Ca-
vendish, 164. Adresse
des habitants à voler,
188.

Guyane, pays d'Améri-
que, où Raleigh veut
faire une expédition,
64. Cataractes dans ce
pays, 83. Richesses ima-
ginaires, 84.

Guinée (Nouvelle) est
découverte par Schou-
ten, 240.

H

HORN, Cap découvert

par Schouten dans la
mer du Sud, 213.

Horn, Isle découverte par
le même : Maurs singu-
lières des habitants, 230.

I

JAPON, description de
cet Empire, 377. Isles
qui le composent, 379.
Sa division, 380. Des
Volcans, 382. Trem-
blements de terre, 384.
Persecution contre les
Chrétiens, 427. Gou-
vernement, 432. Police
des rues, 433. Cérémo-
nie du Crucifix, 434.

Japonois, leur opinion sur
les Trombes, 382. Sur
les tremblements de ter-
re, 384. Leur industrie,
409. Comment ils re-
cueillent le Thé, 412.
Leurs barques, 415.
Leurs maisons, 416. Sé-
vérité de leurs Loix,
425. Leurs religions,
435. Leurs Temples,
437. & 443. Leurs Moi-
nes, 441. Des Bonzes,
443.

Java, mœurs des habi-
tants de cette Isle, 11.
Leurs coutumes singu-
lières, 169.

Jedo, Capitale du Japon

sa description, 420.

K

KEIMIS, Capitaine, est envoyé par Raleigh pour faire des découvertes, 98. Il est bien reçu des Indiens, 100. Son retour en Angleterre, 101. Il monte sur la flotte de Raleigh, 125. Il va chercher une mine d'or, 134. Il brûle une ville Espagnole, 136. Il se tue, 137.

L

LEMAIRE, Navigateur Hollandois, se met en voyage avec Schouten, 206. Voyez *Schouten*. On donne son nom aux détroits qu'ils découvrent, 213. Il meurt de chagrin, 250.
Loubes, Isles de la mer du Sud, où Spilbergen trouve des oiseaux d'une grandeur extraordinaire, 199.

M

MANOA, ville Indienne cherchée inutilement par Berry, 106.
Meaco, ville du Japon :

Sa description, 422.
Mocha, Isle de la mer du Sud : Mœurs des habitants, 183.
Mogol (le Grand Mogol) Jehanguir : Description de sa Cour, 263. Il est sujet à s'enivrer, 272. Il fait déchirer des criminels par les chiens, 273. Température du pays, 281. Fête pour la naissance de l'Empereur, 282. Il fait punir sévèrement l'ivrognerie, 302. Il part pour l'armée, 307. Son habillement, 309. Son camp, 311. & 317. Il se met en marche, 315. Ses sentiments sur la Religion, 329. Il s'empare des présents de Rowe, 330. Il lui fait une visite, 342. Comment les Européens font le commerce dans ses Etats, 343. Description de son Empire, 355. Ses revenus, 356. Loix & Religion, 358. Origine du nom de Mogol, 359. Le Christianisme y est introduit, 361. Portrait de Jehanguir, 363. Ses neveux sont baptisés, 364. Ils abandonnent la religion Chrétienne, 366.

Commerce de l'Indoustan, 373. Lettres du Mogol au Roi d'Angleterre, 374.

Molucques, Isles dont une partie est conquise par les Hollandois, 202.

Morequito, pays découvert par Raleigh, 89. Le Roi se plaint de n'avoir que trois ou quatre femmes, 91.

N

NOMBRE DE DIOS, est brûlé par Drake, 26.

Normahal, une des femmes du Mogol, veut faire périr le Prince Corone, 292. Elle favorise les Anglois, 351.

Norose ou *Nouroux*, fête du Mogol, 265.

O

ORENOQUE, fleuve, dont l'embouchure est découverte par Raleigh, 79.

Osacea, ville du Japon: Sa description, 423.

P

PAPOUS, peuples dé-

couverts par Schouten, 241.

Puna, Isle de la mer du Sud, 155.

R

RALEIGH (Walter) ses commencements, 32. Galanterie qu'il fait à la Reine Elisabeth, 33. Il se destine au service de mer, 34. Il obtient des Lettres-patentes pour faire des découvertes, 35. Il y envoie Amidas & Barlow, 36. Il y envoie M. Greenville, 40. On fonde une ville de son nom, 48. Il renonce à cette entreprise, 51. Il envoie des vaisseaux aux Açores, 52. Il part avec une flotte pour les Indes, 55. On lui ôte le commandement, 56. Son retour en Angleterre, 62. Ses amours: Il est mis en prison, 63. Il projette une expédition à la Guiane, 64. Il met à la voile, 65. Il attaque les Espagnols, 67. Difficulté qu'il trouve pour aborder à la Guiane, 73. Il entre dans une riviere, 75. Il trouve

l'embouchure de l'Orénoque, 79. Son discours au Roi d'Arowaia, 80. Il revient à Morequito, 88. On lui montre une mine d'or qu'il ne peut exploiter, 92. Il regagne ses vaisseaux, 94. Il brûle Cumana, 95. Son retour en Angleterre, 96. Il envoie le Capitaine Keymis, 98. Il commande une Escadre, 102. Il apporte en Angleterre la Bibliothèque d'Otorio, 103. Il envoie le Capitaine Berry à la Guiane, 104. Il est nommé Contre-amiral sous le Comte d'Essex, 109. Il fait une descente, 110. Il est traversé par le Comte, 114. Son retour en Angleterre, 117. Il y est comblé d'honneurs, 119. Sa disgrâce, 120. Il est condamné à mort, 121. Il sort de prison, 122. Il part pour la Guiane, 123. Il est bien reçu à Goméra, 127. Il tombe malade, 129. Il arrive à Caliana, 131. Il envoie son fils chercher une mine d'or, 134. Le jeune Raleigh est tué, 135. Le pere est forcé

de revenir en Angleterre, 138. Il est arrêté, 139. On lui tranche la tête, 142. Son portrait & critique de sa conduite, 143.

Rowe (Thomas) ses commencements. Il est nommé Ambassadeur auprès du Mogol, 252. Il arrive aux Isles de Comorra, 253. Il aborde à l'Isle de Socotora, 256. Il arrive à Surate, 260. Il passe à Brampour, 261. Il se rend à Ardsnière, 262. Sa premiere audience du Mogol, 263. Il obtient un comptoir à Brampour, 273. Il est bien traité par le Viceroi de Pantan, 275. L'Empereur lui donne son portrait, 278. Il le fait boire avec lui, 284. Il a une audience du Prince Corone, 314. Il fuit le camp du Mogol, 316. Il reçoit une visite de l'Empereur, 342. Il devient ami d'Asaph-Chan, 348. Conclusion de son ambassade, 354.

S

SANS-TERRE, Isle de-

- couverte par Schouten, 215. Mœurs des habitants, 216.
- Schouten*, Navigateur Hollandois. Objet de son voyage avec Lemaire, 205. Ils mettent à la voile, 206. Ils arrivent à Sierra Leone, 207. Un des vaisseaux est percé d'une corne de poisson, 208. Un autre est brûlé, 210. Ils passent un nouveau détroit, 211. Ils donnent le nom aux Isles de Barnevelt, & au Cap Horn, 212. Ils découvrent l'Isle Sans-terre, 215. Ils arrivent à l'Isle des Mouches, 218. Ils en découvrent plusieurs autres, 221. Ils arrivent à celle des traitres, 224. Ils reprennent leur cours vers l'Europe, 227. Mœurs singulières d'une isle où ils mouillent, 230. Ils découvrent les Isles vertes, 235. Ils arrivent à celle des Volcans, 240. Ils abordent à Gilolo, 247. Ils arrivent à Bantam, 248. On saisit leur vaisseau, 249. Conclusion de leur voyage, 250.
- Socotora*, Isle à l'entrée de la mer rouge, 257. Sa description, 258.
- Spilbergen*, Navigateur Hollandois, entreprend un voyage autour du monde, 194. Il met à la voile, 195. Il perd plusieurs de ses gens, 196. Il passe le détroit de Magellan, 197. Il fait plusieurs prises, 198. Il est attaqué par une flotte Espagnole, 199. Il arrive à Manille, 201. Il revient à Batavia, 203. Son retour en Europe, 204.
- Stuckeley*, est chargé d'arrêter Raleigh, 139. Sa perfidie envers son ami, 141. Sa mort funeste, 142.

T

- TABAC* apporté en Europe par Drake, 21.
- Ternate*, le Roi de cette Isle empêche Drake d'aller à Tydore, 2. Il lui fait une visite en mer, 4. Il donne audience aux Anglois, 6.
- Tivilivas*, peuples de la Guiane qui passent une partie de l'année dans des arbres, 76.
- Traîtres* (isles des) décou-

vertes par Schouten ,
223.

V

VAN-NOORT , Navigateur Hollandois , commande une escadre pour faire des découvertes , 174. Mauvaise conduite de son Vice-Amiral, 175. Il est attaqué par les Portugais & brûle leurs Sucrieries , 176. Il laisse son Vice-Amiral à la merci des Sauvages , 182. Il arrive à la Mocha & ensuite à Guam , 188. Il fait plusieurs prises , 189. Il coule à fond l'Amiral Espagnol , 190. Il aborde à Borneo , 191. Son retour à Rotterdam , 194. *Virginie* , nom donné au

pays découvert par Amidas , 39. Première Colonie Angloise dans ce pays , 42. Drake la ramene en Europe , 45. Une seconde Colonie est détruite par les habitants , 47. Les Anglois sont forcés d'en abandonner une troisième , 50.

W

WHITE est nommé par Raleigh Gouverneur de la Virginie , 47. Il y établit la ville de Raleigh , 48. Il repasse en Angleterre , 49. *Wokoken* isle découverte par Amidas , 36. *Wonerotuna* Prince Indien qui visite Raleigh , 82.

Fin de la Table du quatrieme Volume.

E R R A T A.

P Age 17. ligne 2. *On ajoutera cette Note
oubliée dans l'Impression.*

* Ce n'est pas ici le lieu de combattre ou de justifier
les prétentions des différentes nations : Je me contente
de rendre les pensées de mon Auteur sans entreprendre
d'en attaquer les préjugés , mais aussi sans les adopter.

ERRATA.

P. 17. ligne 2. On ajouta cette note
oubliée dans l'impression.

" Ce n'est pas ici le lieu de copier au hasard
les prévisions des différents auteurs : je ne compte
pas rendre les parties de mon *Annuaire* plus compliquées
qu'elles ne le sont en réalité, mais en même temps les simplifier.

Il est d'ailleurs à remarquer que les prévisions
des différents auteurs ne sont pas toujours
d'accord, et que les uns ont été plus ou moins
influencés par les autres. C'est pourquoi j'ai
voulu donner une idée de la manière dont
les prévisions ont été faites, et de la manière
dont elles ont été combinées.

Il est d'ailleurs à remarquer que les prévisions
des différents auteurs ne sont pas toujours
d'accord, et que les uns ont été plus ou moins
influencés par les autres. C'est pourquoi j'ai
voulu donner une idée de la manière dont
les prévisions ont été faites, et de la manière
dont elles ont été combinées.

